

Les Répliquants du monde 1138

Lord, Jeffrey

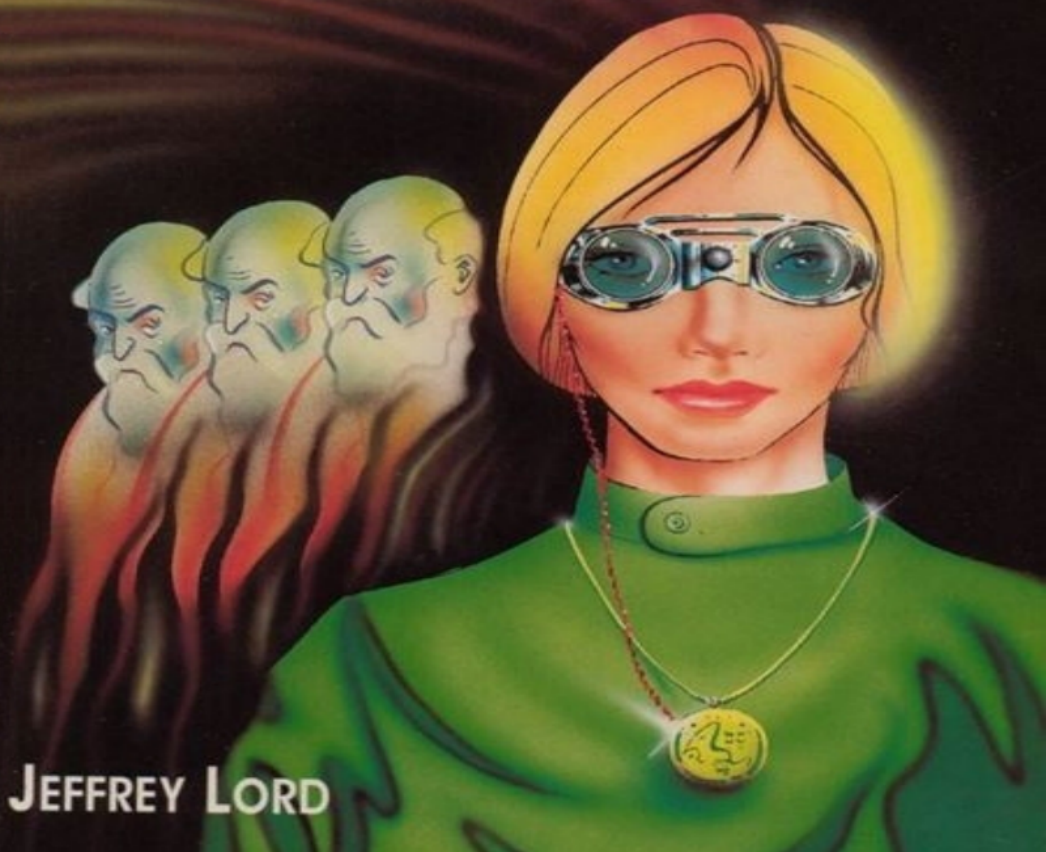
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

BLADE



LES RÉPLIQUANTS
DU MONDE 1138



JEFFREY LORD

JEFFREY LORD

BLADE

LES REPLIQUANTS DU MONDE 1138

Adapté de l'américain par
Yves CHERAQUI

VAUVENARGUES

Illustration de la couverture : Loris

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4)

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© GECEP/Vauvenargues, 1997

ISBN 2-7443-0087-X

ISSN 0395-7780

CHAPITRE PREMIER

Comme des saumons s'épuisant pour aller pondre la vie là où la nature leur commande de le faire, les bruits et les odeurs de la ville luttaienent contre une pluie fine, vivace, pour monter jusqu'à lui.

Allongé en bordure du toit, Blade attendait depuis déjà une dizaine de minutes lorsqu'il vit l'Austin s'engager dans Hackney Road, puis ralentir et braquer pour pénétrer dans le parking souterrain de l'immeuble. La cible avait accepté son rendez-vous avec la mort. Dans quelques minutes, d'une façon ou d'une autre, tout serait terminé.

Comme toujours à l'approche de l'action, Blade sentit des picotements courir le long de ses artères. Il se releva, effectua quelques mouvements pour retrouver ses réflexes, en partie amoindris par la longue attente immobile, et se dirigea vers la cabine de machinerie de l'ascenseur.

Dans ce genre de mission, la surprise était la seule arme efficace. Il fallait absolument frapper au moment où l'adversaire s'y attendait le moins. Et, deux précautions valant toujours mieux qu'une, un bon traqueur devait de plus apparaître en un endroit aussi inattendu que possible. Pour cela il fallait savoir jouer sur les prévisions de l'autre qui, se sachant chassé, s'attendait à être surpris et tentait de son côté d'imaginer la tactique de son traqueur. À ce petit jeu du chat et de la souris, Blade était depuis longtemps passé maître. C'est pourquoi il avait choisi l'ascenseur. Justement parce que sa cible avait sans doute prévu ce choix. Elle se tiendrait donc sur ses gardes au moment de l'ouverture des portes, au sous-sol comme à sa sortie, au sixième étage où elle se rendait. Mais c'était *sur*, et non *dans* la cabine que Blade avait décidé de prendre place pour fondre sur sa proie. Et cela, il y avait neuf chances sur dix pour que la cible ne l'ait pas envisagé.

Blade enfila ses gants d'électricien, agrippa le câble de l'ascenseur qui entamait sa descente vers le niveau parking, et se laissa glisser. Il atterrit en douceur sur la cabine vide au moment où elle passait devant le troisième étage. Il ne lui restait plus qu'à croiser les doigts. Car si quelqu'un avait la mauvaise idée d'intercepter l'ascenseur

pendant sa descente, ou de le prendre au sous-sol en même temps que la cible, il lui faudrait changer de stratégie, s'adapter, avoir recours aux plans de secours. Peut-être même improviser. Ce qui, dans tous les cas, impliquait un report de l'exécution.

Mais Blade n'était pas un des meilleurs agents du MI6, les services secrets de sa très Gracieuse Majesté la Reine d'Angleterre, pour rien. Avant de se décider pour ce terrain d'action et de choisir l'heure de son intervention, il avait pris bien soin de se renseigner sur les habitudes des différents locataires de l'immeuble. Un risque subsistait néanmoins toujours, une part d'impondérable, impossible à éliminer et qui faisait toute la saveur de ce genre de travail.

S'il avait accepté cette mission, si différente de celles qui, depuis plusieurs années déjà, l'envoyaient à travers les dimensions parallèles, dans des mondes perdus aux autres bouts de l'univers, c'était d'abord pour rester en éveil entre deux voyages. Et aussi pour rendre service à son ami James L. Roy, chef du Service de Recrutement.

— Tu es sur quelque chose ? lui avait demandé ce dernier en découpant minutieusement le bout de son cigare.

— Tu connais mon statut, avait répondu Blade. Je suis en stand-by permanent. Pourquoi ? Tu veux m'inviter à un de tes safaris-photos ?

Le bureau de James Roy était tapissé de clichés pris aux quatre coins de la planète, dans des régions encore sauvages. Tous avaient en commun de mettre l'accent sur les aspects les plus cruels du règne animal. On y voyait un bébé chimpanzé dévoré par deux mâles adultes, un vautour la tête enfoncée jusqu'à la naissance des ailes dans l'anus d'un zèbre mort, une antilope enlisée dans un lac de boue et encerclée par une meute de hyènes affamées. Blade soupçonnait le directeur du recrutement d'évacuer par ce biais toutes les frustrations d'une nature violente, peut-être même teintée d'un zeste de sadisme, et entravée par sa situation mal assumée de bureaucrate.

— Non, mais si tu veux un jour te joindre à moi, tu seras le bienvenu, répondit James Roy en ouvrant un tiroir de son bureau pour y prendre un fin dossier rouge.

Il s'ouvrait par une photo, le portrait d'une jeune rousse visiblement dotée d'un solide caractère et peu affable. Mais dans son regard sombre et sévère, Blade décelait une ombre, comme la trace d'une fêlure, d'une faille mal cachée. Il n'en fallait pas plus pour l'inciter à jouer les spéléologues.

— Une femme ? s'étonna-t-il.

— Je vois avec plaisir que tu n’as rien perdu de ton sens de l’observation, ironisa James.

D’après sa fiche, Jennyfer Ireland avait trente et un ans. Après de brillantes études à l’école militaire de l’air, dont elle était sortie major trois ans plus tôt, elle avait révélé des talents de pilote d’essai hors pair, dotée d’extraordinaires capacités physiques qui lui avaient permis d’obtenir, parallèlement à ses activités militaires, un titre de vice-championne du monde de chute libre.

— Cette fille a passé tous ses tests avec brio. C’est pourquoi il me fallait un traqueur à la hauteur, le meilleur en quelque sorte.

— Alors, t’as pensé à moi. C’est trop d’honneurs, le remercia Blade, toujours plongé dans la lecture du dossier.

Cette ultime épreuve, celle de la traque, tant redoutée par toutes les nouvelles recrues, clôturait les tests de sélection. Blade sourit en repensant à cette époque lointaine où lui-même avait eu à éliminer un faux tueur lancé à ses trousses. Jouer à son tour les chasseurs lui permettrait de joindre l’agréable à l’utile, en attendant sa prochaine participation au projet DX. Ce programme, ultrasecret, visait à repousser les limites de l’inconnu, pour entrer en contact avec d’autres civilisations dans d’autres mondes. Son but officiel, par la découverte de nouvelles sources d’énergies, était de rendre à la vieille Albion l’éclat perdu depuis la lointaine et glorieuse époque du grand Empire britannique.

L’ascenseur dépassa le premier étage, puis le rez-de-chaussée. Un claquement sec, au niveau du contact électrique, annonça l’arrêt prochain.

Blade dégaina son arme, engagea une balle dans le canon. Il s’agissait en fait de projectiles spéciaux, des petites capsules de plastique extrêmement fin, qui explosaient au moment de l’impact en répandant leur contenu, un liquide rouge indélébile, sur les vêtements de la « victime ».

La cabine ralentit et s’immobilisa en couinant. Les sens aux aguets, Blade se concentrait pour visualiser, en s’appuyant sur les sons et les vibrations de la cabine, les mouvements de sa future victime. Il devait deviner, sentir chacun de ses déplacements, de ses gestes... Entrée dans la cabine, deux pas, déport à gauche vers le panneau de commande, retour vers le centre, demi-tour... Jennyfer Ireland devait maintenant se tenir face à la porte, légèrement avancée, le bras

gauche le long du corps, le droit plié, la main dans le sac porté en bandoulière tenant l'arme chargée avec ses balles spéciales.

Une brusque secousse accompagna le départ de la cabine. Blade prit son téléphone cellulaire, composa un numéro préprogrammé puis, sans attendre, rangea l'appareil dans l'étui accroché à sa ceinture. Quatre secondes plus tard, à peine perceptible dans le vacarme mécanique emplissant la cage d'ascenseur, une première sonnerie se déclencha dans la cabine, sous ses pieds. Jennyfer devait maintenant avoir lâché son arme pour prendre son portable...

La veille, Blade avait pris soin de retirer les six vis de la plaque arrière du plafond de la cabine, puis de les remplacer par de petites ventouses. Au moment où retentissait la seconde sonnerie, d'un coup de pied sec et rapide, il descella la plaque et pointa aussitôt son pistolet par l'ouverture, l'index crispé sur la détente. Il était sur le point de faire feu, lorsqu'il se figea. Il y avait bien une femme, là, dans l'ascenseur, qui levait vers lui son visage déformé par la surprise, mais ce n'était pas Jennyfer Ireland ! Celle-là avait de longs cheveux bruns, gras. Elle était aussi bien plus forte, et portait un vieil imperméable gris sans forme.

Il fallut moins de deux secondes à Blade pour réaliser qu'il s'était fait avoir, comme un débutant. La main droite de la femme, prolongée par son arme, avait jailli du sac. Il s'écarta en tirant. Les deux balles se croisèrent quelque part près du plafonnier. Celle de la femme alla éclabousser de liquide rouge visqueux à souhait la paroi de la cage d'ascenseur, alors que la sienne faisait mouche, à mi-chemin entre l'épaule et le sein gauche de la fausse-vraie Jennyfer Ireland.

Blade se laissa tomber à l'intérieur de la cabine, et se planta devant elle.

— Vous avez bien failli m'avoir, fit-il en rangeant son arme tandis que Jennyfer retirait sa perruque.

Elle s'ébroua pour aérer ses boucles rousses et planta son regard dans celui de Richard Blade, son traqueur, dont elle découvrait le visage avec une indifférence probablement feinte elle aussi. Lui eut droit à une deuxième surprise, de taille. Jennyfer Ireland était bien plus belle que sa photo ne le laissait supposer. Il retrouvait bien dans son sourire cette fêlure qui l'avait séduit, mais aujourd'hui, face à l'original, c'était vers d'autres formes, courbes et harmonieuses à souhait, que son regard se trouvait attiré.

— J'ai donc échoué, se contenta-t-elle de répondre. Je vais être

recalée, c'est ça ?

Une quatrième sonnerie retentit. Blade désactiva son portable. Jennyfer en profita pour ranger la perruque et l'arme dans son sac, puis enleva l'imperméable rembourré qui lui avait servi à transformer sa silhouette. Elle portait une robe rouge, simple et légère, qui rehaussait à la perfection celle de ses formes.

Imperturbable, l'ascenseur poursuivait sa lente montée.

— Ce n'est pas certain. Il est un fait que vous êtes potentiellement morte et moi toujours vivant, mais j'émettrai malgré tout un avis favorable.

— Et à quoi dois-je cette faveur ? fit-elle avec dans le sourire une ombre de méfiance agressive.

— Parce que vous n'avez commis qu'une seule erreur, minime. Vous avez oublié qu'il s'agissait d'une simulation. En situation réelle, je veux dire si les balles avaient été de vraies balles, j'aurais peut-être hésité quelques dixièmes de secondes de plus avant de faire feu. Dans ce cas, c'est vous qui auriez tiré la première. C'est cela votre erreur, ne pas vous être parfaitement adaptée à la situation. Vous avez en quelque sorte péché par excès et oublié que je savais ne courir aucun risque même en me trompant de cible. Tout au plus celui d'obliger le Service du Recrutement à acheter un nouvel imperméable à une inconnue malchanceuse.

L'ascenseur, arrivé à destination, s'arrêta en gémissant. Jennyfer poussa la porte mais resta à l'intérieur. Elle se tourna vers Blade avec une expression nouvelle. Un glissement de terrain semblait avoir en partie comblé la faille.

— J'ai l'impression que vous pourriez m'apprendre encore beaucoup de choses, fit-elle, avec dans la voix assez de sous-entendus pour faire frôler à l'ascenseur sa limite de surcharge. En plus vous devez tout savoir de moi, vous avez pris connaissance de mon dossier, alors que moi, j'ignore tout de vous.

— Qu'à cela ne tienne, dit Blade en lui emboîtant le pas sur le palier du sixième, invitez-moi à prendre un verre chez vous, et je vous promets de répondre sans détour à toutes les questions que vous vous posez.

— Vous êtes quelqu'un de très direct, lui fit-elle remarquer d'un ton équivoque sur lequel planait encore l'ombre d'un reproche.

Une heure plus tard Richard Blade avait en partie tenu sa promesse et révélé à la postulante malheureuse tout ce qu'elle voulait savoir. Il s'apprêtait à quitter son fauteuil, pour aller la rejoindre sur le canapé et lui dévoiler d'autres aspects, plus intimes, de sa personnalité, lorsque son téléphone portable vint jouer les trouble-fête en faisant tinter sa sonnerie modulée.

— Excusez-moi, fit Blade en dégainant l'appareil indélicat, je dois répondre. C'est peut-être professionnel.

— Ce n'est qu'un juste retour des choses, ironisa Jennyfer, avec dans la voix quelques piquants enrobés d'une exquise déception.

C'était J, futur patron de Jennyfer et supérieur hiérarchique de Blade, l'une des rares personnes au courant de l'existence du projet DX. Son appel annonçait l'imminence pour Blade d'un nouveau départ vers l'inconnu. Il l'écouta sans quitter des yeux la belle Jennyfer puis, la mort dans l'âme, se leva pour prendre congé.

— Je suis désolé, s'excusa-t-il, mais l'appel du devoir ne supporte aucun délai.

— Je comprends, le rassura Jennyfer. Et vous serez absent longtemps, j'imagine...

— Pas vraiment, la rassura-t-il.

Blade sourit. Ses voyages dans les mondes parallèles pouvaient occuper plusieurs jours, plusieurs semaines parfois, de sa vie. Mais il ne s'agissait que d'un temps relatif. En durée réelle, objective, il n'était jamais absent plus de quelques heures. En une dizaine d'années, et plus d'une centaine de voyages, cet insolite décalage avait plus que doublé l'âge de l'agent spécial Richard Blade, explorateur de l'inconnu.

Un pagne accroché à une patère lui servirait à cacher sa nudité. Non pas que Blade fut particulièrement pudique, ou modeste, mais ce carré de toile multicolore était une concession à la pudibonderie de Lord Leighton, savant de génie et père du projet DX, l'homme qui avait réussi au prix de sacrifices immenses à faire voler en éclats les portes des univers parallèles.

Blade retira ses vêtements, qu'il plia consciencieusement, et prit le pot de pommade. C'était là la première véritable épreuve imposée par l'opération DX. À chacun de ses voyages, Richard Blade affrontait mille dangers, enchaînait les combats à mort, surmontait de terribles

épreuves et devait se sortir d'inextricables situations. Mais il ne redoutait rien autant que ce moment, celui où il lui fallait ouvrir le pot contenant cette pommade. Destinée à le protéger contre les morsures des électrodes dont il serait bientôt hérissé, elle avait une odeur abominable. Blade n'avait jamais pu s'habituer à cette puanteur, si nauséabonde qu'il en était arrivé à douter qu'il pût exister dans n'importe quel univers quelque chose de plus répugnant.

Blade dévissa le couvercle du pot, libérant du même coup un nuage fétide qui lui poussa le cœur jusqu'au bord des lèvres. Puis il plongea sa main dans la pommade et commença à s'enduire le bras gauche. À plusieurs reprises, il avait insisté auprès de Lord Leighton pour qu'il remédie à ce pénible inconvénient, mais le savant avait toujours ignoré cette requête, prétextant qu'il avait bien d'autres chats à fouetter.

En effet, depuis les premiers temps du projet, le savant s'acharnait à résoudre les deux mêmes insurmontables mystères. Pourquoi Richard Blade était-il le seul homme à avoir pu effectuer sans en subir de dommages particuliers ces incroyables voyages ? Aucun de ses autres cobayes n'avait supporté le choc, physiologique ou psychologique, imposé par le transfert. Certains étaient morts au moment du départ, d'autres avaient disparu en cours de route. Les derniers, ceux qui furent récupérés, n'avaient pas eu plus de chance. Ils coulaient aujourd'hui des jours sans fin, coupés du monde et réduits à l'état de légumes, dans des établissements secrets.

Quant au second problème irrésolu, il était presque plus dur à supporter pour Lord Leighton que cette maladie osseuse qui le clouait depuis tant d'années dans un fauteuil roulant. Malgré la puissance hors du commun de son intelligence, la force créatrice de son imagination, et les sommes colossales accordées à ses recherches, il n'avait encore jamais pu ouvrir les portes de la cinquième dimension aux matières non organiques. C'est pourquoi Richard Blade se trouvait obligé d'accoster complètement nu et désarmé ces mondes inconnus souvent hostiles.

— Vous avez terminé ? s'impatienta Lord Leighton. Et nouez bien votre pagne, je ne tiens pas à ce que se reproduise l'incident de la dernière fois !

Blade écarta le rideau du coin vestiaire et se dirigea sans un mot vers le siège baquet trônant au centre du laboratoire. Quelquefois l'aspect routinier du rituel précédant le transfert lui pesait. Trajet jusqu'à la Tour de Londres, identification rétinienne devant cette porte

de vieux chêne gardée par deux cerbères de la Spécial Branch, descente dans les profondeurs de la terre jusqu'au laboratoire ultrasecret où l'attendaient J, son supérieur hiérarchique bienveillant et Lord Leighton, engoncé dans une agressivité aux motivations aussi complexes qu'équivoques... Tout cela lui était apparu aujourd'hui plutôt fastidieux. Il lui pressait de quitter ce monde pour aller vivre de nouvelles aventures, nouer de nouveaux contacts qui pourraient peut-être un jour s'avérer salutaires pour l'avenir de son pays.

— Il ne faut pas en vouloir à Lord Leighton, glissa J à l'oreille de son protégé, avec son inaltérable sourire bienveillant. Sa dernière demande de complément de crédit vient d'être rejetée.

Le bourdonnement du fauteuil électrique les prévint de l'arrivée du savant.

Blade rendit son sourire au vieux patron et prit place dans la coque de plastique. La phase électrodes, dernière des préparatifs, pouvait commencer. Avec une dextérité machinale acquise au fil des transferts, il ne fallut pas plus de quelques minutes pour transformer Blade en sapin de Noël. Plus d'une centaine d'électrodes le reliaient maintenant par des câbles multicolores à l'ordinateur central qui l'enverrait bientôt vers l'inconnu à travers le néant d'un entre-monde immatériel.

— Bonne chance, murmura J avant d'aller retrouver Lord Leighton qui avait déjà rejoint son poste de commande.

Avec une expression presque sadique, le savant se tourna vers Blade, qui ne pouvait le voir, et lança le programme de transfert.

Dans quelques secondes, Richard Blade verrait les lignes du décor trembler puis disparaître, les couleurs se fondre en un bleu sombre et profond, où scintilleraient, comme autant d'étoiles, les lointaines lumières du laboratoire. Puis il sentirait son corps s'évanouir, perdre sa matière, tandis que ses milliards de cellules disparaîtraient une à une, projetées vers le néant par la mystérieuse puissance de quelques équations ésotériques.

Paradoxalement, puisqu'il n'aurait plus de substance, plus de réalité physique, Richard Blade sentiraient alors venir les premières douleurs.

CHAPITRE II

Une sensation de déchirement, atroce, insupportable, à la fois brûlante, écrasante et acérée irradiait chaque cellule de son corps. D'autant plus éprouvante qu'elle portait en elle la conscience d'une plénitude et d'une sérénité sans limites. Car dans cet espace transitoire, ce néant interdimensionnel qu'il traversait à la vitesse d'une comète folle, Blade savait ne rien risquer. En ces lieux sans existence tangible, la mort n'existait pas. C'était le royaume de l'éternité originelle, celui des formes pures, de la lumière et des ténèbres encore mélangées. Le désert absolu d'où naissait toute forme de vie. Pour lui, la source des plus cruelles souffrances.

Après un temps dont il n'eut aucune conscience, il sut que le transfert tirait à sa fin. Bientôt il apparaîtrait dans un autre monde. Déjà les douleurs s'estompaient. Il avait maintenant l'impression de voler dans un vaste tunnel au tracé capricieux. Ce trop court moment, qui suivait abruptement, sans la moindre transition, son terrible calvaire, était de loin le plus agréable, le plus jubilatoire. Il y retrouvait toujours avec le même plaisir certaines sensations oubliées de sa lointaine enfance. Les rampes qu'il dévalait, la grande boucle du parc d'attractions, le sable au bout des toboggans, la mer au bout du sable...

Soudain, alors qu'il devinait, plus qu'il ne sentait, les premiers signes du processus de reconstitution, Blade se sentit brusquement happé, aspiré vers une autre direction. Il n'y avait pas à proprement parler de trajectoire dans ce vide sans repères, sans coordonnées ni matière. Pourtant il venait d'être détourné, dévié. Après avoir traversé le tunnel ondoyant, il se retrouva au centre d'un bouquet de couleurs pétulantes. La douleur revint un moment éblouir ses sens renaissants. Jamais les choses ne s'étaient passées ainsi. Lord Leighton aurait-il, sans le prévenir, introduit quelques nouveautés dans son programme ? Fallait-il voir dans cette altération un funeste présage, le signe qu'il allait à son tour connaître le triste sort des premiers voyageurs ?

Bientôt les couleurs se mirent à tourner, de plus en plus vite,

pour se fondre en un tourbillon d'un blanc idéal dont la masse rétrécissait à mesure qu'il s'en approchait. Il n'y eut bientôt plus qu'un point dans le noir. Le trou par lequel il allait apparaître. Où ? Dans quel espace ? Dans quel monde ? Et si au-delà, il y avait la fin plutôt que le commencement ?

Malgré l'absence de gravité, Blade avait l'impression de tomber. Il était aspiré par cette lumière minuscule. Sa vitesse augmentait sans cesse, en même temps qu'un sentiment d'impuissance se diffusait à travers ses cellules éparses. Quelques nanosecondes avant de se reformer, il traversa le trou. Cette porte était bien trop étroite ! Il étouffait, comme écrasé par sa propre masse.

Quelque chose qui ressemblait étrangement à de la peur remonta alors des profondeurs de son âme retrouvée.

Le moment de l'apparition dans un monde d'accueil – Blade préférait dire « éclosion » – était toujours un des plus délicats, voire des plus dangereux. Car il pouvait émerger n'importe où, dans les endroits les plus incongrus, dans les situations les plus embarrassantes. Au milieu d'un immense banquet par exemple, ou entre deux guerriers se mesurant en un duel à mort, dans une maison en flammes... Ces irruptions, spectaculaires, lorsqu'elles avaient lieu en public, étaient d'autant plus gênantes, qu'elles se faisaient dans la plus intégrale nudité. Il lui fallait alors immédiatement profiter de l'effet de surprise pour se sortir de ces pièges posés par les caprices d'un hasard facétieux.

Il arrivait bien sûr aussi, par chance, que son arrivée passât inaperçue lorsqu'elle avait lieu dans la nature, ou hors de toute présence humaine. Les premières minutes de rematérialisation n'en étaient pas pour autant sans danger. Il ne devait pas se méfier que des humains. La faune et la flore pouvaient aussi lui réserver quelques surprises particulièrement désagréables. Aussi devait-il toujours faire preuve d'une vigilance extrême, instantanée.

Mais il n'y avait pas que cela. Il pouvait aussi apparaître au-dessus du niveau du sol. C'est alors à ses qualités athlétiques et à son expérience de parachutiste qu'il devait faire appel pour survivre à ces chutes originelles.

Blade fut cette fois aussitôt soulagé par ses premières sensations. Allongé sur une surface molle et douce, couverte de tissu apparemment, il baignait dans un rassurant silence. Malgré cela, il

décida de faire le mort. D'attendre, immobile et les yeux clos, prêt à bondir au moindre signe de menace. Quelque chose avait alerté son instinct surentraîné, aiguisé par la permanente fréquentation du danger. La lumière d'abord, qu'il devinait de l'autre côté de ses paupières. Une lumière vive et froide, artificielle. Le silence aussi, trop profond, se révélait finalement inquiétant. Mais c'était surtout par l'odeur que Blade avait été alerté. Une odeur complexe dans laquelle il décela celles de l'éther et du plastique neuf. Une odeur aux nuances électriques qu'il lui semblait reconnaître. Ce pouvait être celle d'un hôpital, ou plutôt... Mais oui, bien sûr ! Elle lui rappelait le laboratoire du professeur Leighton. Pas au moment de son départ, lorsqu'il y planait encore les écœurants relents de la pommade miracle, mais avant, à son arrivée, quand, au bout du long corridor de pierres humides recouvertes de moisissure, coulissait la lourde porte blindée !

Persuadé que le transfert avait cette fois raté, ou qu'il avait peut-être voyagé dans le temps plutôt que dans l'espace, et se retrouvait à son point de départ, Blade ouvrit les yeux. Littéralement médusé, il se découvrit allongé à l'intérieur d'un cocon de verre. Ce qu'il voyait au travers de la paroi translucide était effectivement un laboratoire, mais pas celui du professeur Leighton enfoui dans les profondeurs de la Tour de Londres ! Celui-là était bien plus vaste. Ses équipements techniques, nettement plus sophistiqués, avaient quelque chose de futuriste.

Blade n'avait jamais rien vu de tel, sauf peut-être dans certains films de science-fiction. Il n'était pourtant pas au bout de ses surprises. Tandis qu'il essayait vainement d'ouvrir ou de briser son cocon, trois formes inquiétantes vinrent se pencher au-dessus de lui. Deux hommes et une femme, de taille moyenne, aux corps moulés dans de fines combinaisons intégrales, vertes et légèrement brillantes. Sur le visage ils portaient des masques de protection sanitaire qui leur donnaient des allures de gros scarabées. Seuls leurs yeux étaient encore visibles. Les trois silhouettes avaient des regards d'un bleu lumineux, profonds, qui le fixaient avec une satisfaction sans bornes. Seul celui de la femme, découvrant le corps nu et parfaitement dessiné de Blade dans son écrin transparent, paraissait lui témoigner un intérêt extraprofessionnel. Lui de son côté n'était pas non plus indifférent aux formes harmonieuses mises en valeur par la combinaison moulante de l'inconnue. Si Blade n'avait pas eu l'esprit torturé par un torrent de questions, sans doute aurait-elle pu objectivement mesurer l'ampleur

de son trouble.

Tandis qu'elle le dévorait de son regard en lame d'océan, ses deux collègues exultaient, se congratulaient, sautaient de joie, échangeaient dans la plus grande euphorie des paroles que Blade n'entendait pas, mais dont il pouvait sans peine deviner le contenu.

Une étroite console constellée de cadrans et de contacts lumineux longeait le coffre de verre sur toute sa longueur. La jeune femme avança son bras, effectua une série de réglages, appuya sur quelques contacts et poussa un potentiomètre. Aussitôt la matière que Blade avait pris pour du verre s'évapora, comme par magie.

— On a réussi ! On a réussi ! s'exclamait un des deux hommes d'une voix rendue caverneuse par son masque.

Chaque seconde qui passait voyait le mystère de ce transfert devenir plus épais. Blade comprenait de moins en moins. Où se trouvait-il ? Qui se cachait sous ces masques ? Il se redressa, descendit de sa couchette.

— Ne bougez pas ! Vous êtes encore trop faible, intervint aussitôt la jeune femme.

Le conseil arrivait trop tard. Blade fut pris d'un vertige qui l'obligea à se rasseoir.

— Qui êtes-vous ? Quel est cet endroit ? demanda-t-il, lorsque les lumières du laboratoire cessèrent de tourner pour venir reprendre leurs places sur les murs blancs.

— Vous parlez notre langue ? s'étonna un des deux hommes. C'est merveilleux ! Comment est-ce possible ?

Les mystères irrésolus du projet DX n'étaient pas que source de problèmes. Certains, comme celui ayant trait au langage, avaient des effets secondaires plutôt favorables, bien que non contrôlés. En effet, un des prodiges les plus surprenants de la translation était cet extraordinaire pouvoir dont Blade s'était, dès son premier voyage, trouvé doté : celui de comprendre toutes les langues rencontrées au cours de ses explorations. Il lui suffisait pour cela d'en entendre quelques phonèmes. Aussitôt toutes ses composantes s'engouffraient dans son esprit, comme un liquide dans une éponge sèche. Des milliers de mots, des centaines de règles, jusqu'à l'histoire même de la langue, lui devenaient alors en un éclair, au sens propre comme au figuré, familiers.

Cela, Blade ne pouvait le dire aussi simplement à ses nouveaux

hôtes. Parce que ne sachant rien d'eux, une prudente réserve s'imposait. C'était ainsi à chacune de ses rencontres. C'est pourquoi ses premiers contacts reposaient toujours sur les mêmes mensonges, les mêmes inventions opportunistes et fantaisistes.

Aujourd'hui, il avait d'autres raisons de se montrer vigilant. Rien ne se passait comme d'habitude. Depuis les débuts de sa participation au projet DX, Blade n'avait que très rarement accosté des mondes plus avancés que le sien. Mais surtout, jamais encore il n'avait eu, comme cette fois, la sensation d'être attendu.

— C'est vous qui parlez ma langue ! répondit-il, autant pour gagner un peu de temps, et réfléchir, que pour rééquilibrer un rapport jusque-là défavorable.

Puis, avec un sourire faussement gêné vers la jeune femme, il ajouta :

— Peut-être pourrais-je avoir un vêtement quelconque avant que nous poursuivions notre échange ? Ma situation, vous le comprendrez, est plutôt embarrassante.

— Bien sûr ! Où avions-nous la tête ? s'excusa celui qui avait pris la parole en premier. Kadik, va lui chercher une veste s'il te plaît ! Et n'oublie pas de la stériliser !

Tandis que l'interpellé s'en allait en courant, la jeune femme s'avança vers Blade pour l'observer sous toutes les coutures. Puis, d'un geste brusque, elle retira son masque et sa cagoule. Son visage, encadré par un casque de très courts cheveux blonds et raides, se révéla d'une éblouissante délicatesse, et son sourire de bienvenue chargé de promesses surlignées.

— Lila ! Tu as perdu la raison ! Que fais-tu ? Remets ce masque immédiatement ! s'affola le second personnage masculin qui semblait être le leader du trio.

— Ne vous inquiétez pas, Maître. Il ne lui arrivera rien. Cet homme est en parfaite santé. Il semble de taille à résister aux quelques microbes que nous pourrions lui offrir en guise de bienvenue !

— Remets ce masque ! C'est un ordre ! insista celui qu'elle avait appelé « Maître ». Et ses microbes à lui, tu y as pensé ? Il est peut-être porteur de germes inconnus ! Il doit d'abord passer en chambre pure !

La jeune femme s'exécuta, à contrecœur, tandis que le troisième larron revenait, portant sur ses avant-bras une pièce de tissu parfaitement pliée, qui se révéla être une longue robe blanche droite,

à manches longues et à l'encolure brodée de fil rouge brillant.

— Ta conduite est impardonnable ! poursuivit le « Maître » tandis que Blade enfila sa robe. Il en sera fait mention dans le rapport !

La jeune femme ne semblait pas prendre cette menace au sérieux. Sans doute parce qu'elle paraissait dictée, c'était évident, par la jalousie plutôt que par la seule conscience professionnelle.

— Mon nom est Richard Blade, fit-il avec une autorité retrouvée en venant se planter devant eux. Si vous me disiez où je suis et ce que je fais là ?

Il se sentait maintenant plus solide et l'humeur enjouée. Contrairement à ce qu'il avait toujours connu lors de ses prises de contact antérieures, il savait, cette fois, ne courir dans l'immédiat aucun danger. Le mystère entourant son arrivée, bien que des plus troublants, se révélait même plutôt excitant.

Le Maître, malgré son visage caché et sa voix déformée par le masque, semblait quant à lui la proie d'un bouillonnant mélange d'exaltation et de confusion.

— Veuillez nous excuser, Monsieur... Quel nom avez-vous dit ?

— Blade. Richard Blade.

— Monsieur Blade, Richard Blade... Ce moment est si extraordinaire pour nous, à la fois si inespéré et si attendu, le fruit de tant d'efforts et de recherches !

— Je crois pouvoir comprendre...

Blade eut une pensée émue pour le professeur Leighton, dont la patience et la persévérance, autant que le génie, avaient permis au projet DX de voir le jour.

— Vous n'avez toujours pas répondu à ma question, ajouta-t-il, courtois.

— Je suis Albar, Maître Supérieur, responsable du projet ID, Inter-Dimensions, s'empressa cette fois le savant masqué. Ces deux personnes, Lila et Kadik sont mes assistants. À la demande de l'Assemblée Suprême et de son chef, Adélaus IV, nous avons ensemble mis au point ce capteur... à l'intérieur duquel nous nous trouvons, ajouta-t-il en balayant la pièce d'un geste de la main.

— Vous êtes sur le monde THX 1138, compléta à son tour la jeune Lila. Et vous, de quel monde venez-vous ?

À cette question, Blade avait pour habitude de répondre par quelques formules toutes faites, qu'il adaptait, suivant les cas, aux

exigences de la situation ou à la géographie des lieux. Il commençait systématiquement par « je viens du lointain royaume d'Angleterre », qu'il situait ensuite, suivant les cas, « au-delà du grand désert », « de l'autre côté des hautes montagnes », ou de « la grande mer », « à l'autre bout du fleuve »... Ces entrées en matière lui permettaient, sans prendre de gros risques, d'être à la fois vague et précis. Car il y avait toujours, dans tous les mondes, des déserts, des montagnes, des mers.

Aujourd'hui, il ne pouvait se contenter de ces demi-mensonges. Cette fois, il lui faudrait, ce qui n'était pas pour lui déplaire, oser une demi-vérité.

— Mon monde n'est pas défini par des coordonnées, et n'a pas non plus de nom. Il est constitué de plusieurs pays. Celui d'où je viens est l'Angleterre.

— Plusieurs pays ? s'étonna Kadik, qui s'était jusque-là montré plutôt discret.

— Le moment n'est pas aux discussions géopolitiques ! aboya le dénommé Albar. Nous devons immédiatement aller nous présenter avec notre... invité, devant le Comité d'Accueil pour l'informer du succès de l'opération.

Quelque chose dans ce court discours avait déplu à Blade. Il avait senti planer, sur l'embarras d'Albar, comme un semblant de duperie. Peut-être était-ce cette hésitation, avant de le désigner par le mot « invité » ? Ou son empressement, comme s'il avait voulu interdire à son assistant d'en dire plus ? Peut-être voulait-il seulement l'empêcher de faire une gaffe ? Il était difficile pour Blade, malgré son sens aigu de l'observation, d'être sûr de quoi que ce soit. Face aux visages cachés de ses interlocuteurs, qui rendaient malaisée toute tentative de pénétration des apparences, Blade se sentait un peu dans la peau d'un borgne daltonien.

— Bon, eh bien, allons donc voir ce Comité d'Accueil, fit-il en cherchant une porte du regard.

Albar prit une télécommande accrochée à sa ceinture, et la dirigea vers un espace libre, entre deux batteries d'appareils de contrôle parsemés de cadrans et d'écrans. Une ouverture apparut dans le mur, aussi magiquement qu'avait disparu le cocon de verre quelques minutes plus tôt.

Deux robots s'engouffrèrent aussitôt dans le laboratoire. Hauts d'à peu près un yard et demi de hauteur, ils ressemblaient à un empilement d'instruments de cuisine allant de la passoire à

l'autocuisseur, en passant par des antennes en forme de tire-bouchons. L'un alla se placer au fond de la pièce. L'autre s'arrêta juste entre lui et Albar.

— Suivez-moi ! ordonna le premier.

Quelque chose, son intuition peut-être, à moins que ce ne fût le simple bon sens, conseillait à Blade de sagement obéir.

Après un demi-tour d'une raideur toute militaire, le robot repartit vers la sortie. Son copain fermait la marche.

Après un passage par cette « chambre pure », une simple cabine où tous prirent une douche d'ondes lumineuses, Blade put enfin découvrir les visages de ses hôtes. Kadik était un jeune blondinet imberbe au visage poupin. Albar, apparemment deux fois plus âgé, arborait une calvitie avancée, compensée par une barre discontinue de sourcils gris, aussi fournis que sa moustache. Blade avait lu quelque part, dans un ouvrage de psychophysionomie, qu'il fallait se méfier des individus aux sourcils jointifs.

Lila, quant à elle, était toujours aussi belle et son regard aussi peu fuyant.

À nouveau encadré par les deux robots, le groupe avait ensuite parcouru un dédale de couloirs jalonnés de portes numérotées, croisé quelques personnes en blouses ou en combinaisons, qui ne leur avaient accordé aucune attention particulière, et changé de niveau à trois reprises. Pendant toute la durée de ce trajet, Blade n'avait vu aucune fenêtre et pas le moindre rayon de lumière un tant soit peu naturelle. Pourtant tout le monde portait les mêmes grosses lunettes de soleil, quelque peu archaïques dans cet univers futuriste.

— Nous-sommes-za-rri-vés, fit le robot de tête en allant se placer à gauche d'une porte sans numéro, en bout de couloir, tandis que son collègue allait se planter à droite.

Maître Albar prit le bras de Blade. Un geste amical qui ne faisait pas précisément bon ménage avec son air contrit.

— Kadik va rester ici avec vous. Il y a encore de petites formalités à régler. Lila et moi devons nous annoncer auprès du Comité. Nous nous retrouverons à l'intérieur dans quelques instants.

Dans l'antichambre où Blade pénétra suivi de son jeune escorte, il trouva une nouvelle robe, décorée de formes géométriques colorées, une culotte noire sans coutures faite d'une matière élastique, et une large ceinture, en métal souple, dont la boucle électronique ne lui

inspirait aucune confiance.

— À quoi sert ce boîtier au bout de la ceinture ? demanda Blade à Kadik, qui s'était pudiquement détourné.

— Vous ne savez pas ? fit le jeune homme plus étonné que s'il lui avait demandé le nom de son coiffeur. À la maintenir fermée, ajouta-t-il aussitôt d'un ton éteint teinté de dédain.

— Pas celui-là, rectifia Blade. L'autre, le petit, à côté.

— Ah ça ? C'est... c'est un... un dispositif très astucieux, répondit Kadik impuissant à cacher son embarras. Et pratique. Un aimant universel, qui permet d'accrocher votre ceinture n'importe où. Tenez, regardez !

Tandis que Blade s'interrogeait sur les raisons de ce trouble, faisant étrangement écho à celui d'Albar, Kadik lui prit la ceinture des mains, la posa contre le mur, et la lâcha... Elle tenait toute seule ! Il recommença, en la plaçant cette fois sous une étagère de verre. Elle y resta aussi mystérieusement fixée, pendant dans le vide comme un serpent accroché à sa proie.

Blade en voulut au professeur Leighton, comme chaque fois qu'il avait à déplorer de ne pouvoir ramener aucun souvenir de ses visites. Il avait déjà eu l'occasion de découvrir d'extraordinaires plantes médicinales, de la roche vivante, des fuseurs, petites armes de poing dévastatrices, fonctionnant à l'énergie solaire et capables de désosser un char d'assaut à deux cents yards... Toutes ces merveilles, comme tant d'autres, auraient sans doute, s'il avait pu les ramener, changé le cours de bien des événements. Peut-être même l'histoire du monde, le destin de la planète. Malheureusement, aucun autre atome que ceux de Blade n'avait jamais pu effectuer le grand saut. Malgré toute sa formidable et subtile puissance inventive, Lord Leighton n'avait toujours pas trouvé le moyen de faire traverser aux objets le non-lieu interdimensionnel.

Blade se promit, s'il en avait l'occasion, d'analyser cet aimant universel. Ses connaissances en la matière, à moins de se heurter à une technologie spécifique, devaient lui permettre d'en comprendre le principe, de mémoriser, par une série de photographies mentales des circuits, la forme et les caractéristiques de leurs composants.

— Je suis prêt, fit-il en bouclant sa ceinture.

Le découvrant dans sa nouvelle tenue, Kadik le couva d'un regard si admiratif, que Blade en vint à se poser quelques questions sur les mœurs de ce monde dont il savait encore bien peu de choses.

Une partie du mur disparut, laissant apparaître une salle, blanche elle aussi, rappelant, en plus petite, celle d'une arène antique. Deux séries de gradins se faisaient face, de chaque côté d'une allée centrale menant à une estrade basse. Un vaste canapé, devant lequel plus d'un designer italien aurait bavé d'envie, en occupait le centre.

Sur les gradins, une vingtaine d'hommes et de femmes étaient tournés vers Blade, tandis que trois vieillards, derrière lesquels se tenaient Albar et Lila, lui faisaient face, assis côte à côte sur le canapé. Blade fut frappé par leur ressemblance. Mêmes traits, mêmes mimiques. Des triplés sans doute, nés d'un même œuf.

Tous les membres de ce comité d'accueil portaient le même uniforme deux-pièces bleu pétrole. Tous avaient le même air impassible et triste. Tous, à son entrée, se levèrent d'un même élan mécanique pour le gratifier d'une *standing ovation* qui lui fit chaud au cœur et, sans qu'il pût l'expliquer, froid dans le dos.

CHAPITRE III

— Ce jour mémorable, premier d'une ère nouvelle, restera à tout jamais, de génération en génération, le jour de la grande rencontre, celui qui aura vu se lever sur nos peuples isolés aux extrémités de l'univers, grâce à l'éclatante lumière de l'esprit, le formidable espoir d'une vie meilleure. Comme vous tous ici présents, je rends grâce au Grand Commandeur, Maître des forces cosmiques cachées, pour avoir permis ce contact, premier pas, et pas de géant, dans la longue marche vers le bonheur et l'harmonie ! Gloire au Grand Commandeur !

— Gloire au Grand Commandeur ! reprirent d'une seule et même vibrante voix toutes les personnes présentes.

Tandis que retentissait une nouvelle salve d'applaudissements, le vieillard qui l'avait accueilli par ce discours solennel, retourna à sa place, au centre du canapé.

Un autre se leva et avança jusqu'au-devant de l'estrade. Celui-là, d'une voix étonnamment jeune, jurant avec son allure des plus défraîchies, rendit hommage à Richard Blade, leur courageux visiteur, émissaire d'une autre terre, trait d'union entre les mondes, l'homme grâce auquel les univers parallèles le seraient dorénavant un peu moins.

Blade était préparé à affronter ce type de cérémonie. Car s'il se comportait habituellement en agent traditionnel, avec pour mission d'infiltrer le pouvoir local, de nouer des contacts, et d'aider à la résolution de certains conflits majeurs, il était aussi et surtout un ambassadeur potentiel. Aussi, parallèlement à son entraînement physique intensif, l'avait-on spécialement formé à remplir dans les meilleures conditions possibles cette charge diplomatique.

Ainsi donc, après que Blade eût lui-même joué son rôle et débité, non sans une certaine émotion, un discours écrit de longue date, le troisième vieillard vint à son tour sur le devant de la scène, pour présenter le déroulement des festivités à venir. Elles démarraient par un banquet-spectacle. Un dîner en fait, car l'arrivée de Blade dans ce monde surprenant avait eu lieu en fin de soirée. En temps local, il

devait être vingt et une heures.

Lui avait quitté Londres moins d'une heure plus tôt, à onze heures quarante-sept exactement, et il avait un petit creux. Ce dîner serait bienvenu.

Installé au centre d'une longue table de verre, Blade avait goûté aux délices d'une cuisine entièrement synthétique, dont certaines saveurs n'avaient pourtant rien à envier aux meilleures préparations d'un chef français. Albar avait pris place à sa gauche et un notable en robe violette, responsable du protocole, à sa droite. Le long du mur opposé, une autre table, identique, leur faisait face. Celle-là était réservée aux femmes. En bout de salle, entre les deux rangées d'invités, les trois mêmes vieillards présidaient le banquet.

Au début du repas, et bien que la lumière ne fût pas plus vive ici qu'ailleurs, plusieurs convives portaient de grosses lunettes noires, identiques à celles que Blade avait déjà remarquées sur certaines personnes dans les couloirs. Après quelques minutes, tous s'en étaient débarrassés.

L'atmosphère était particulièrement détendue, à la fois chaleureuse et joviale. Ce qui pouvait se comprendre, vu l'importance de l'événement. Blade se demanda, en souriant, comment réagiraient Lord Leighton, son vieil ami J, et les différentes autorités concernées, si un homme, venant d'un monde parallèle, débarquait à l'improviste dans l'ancre ultrasecret du projet DX.

Bien d'autres questions lui occupaient l'esprit. Par exemple sur les mœurs et les usages de ce monde où il n'était arrivé que trois heures plus tôt, et dont il ne connaissait encore que bien peu de choses. Sur les raisons de cette semi-mixité. Ou sur l'utilité des lunettes, le système d'organisation politique, l'aimant universel, les portes escamotables... Mais ce fut pour lui demander tout à fait autre chose que Blade se pencha vers Albar, entre deux gorgées d'un voluptueux breuvage à l'arrière-goût d'amandes amères.

— Vous ne m'avez pas encore dit à quoi, ou à qui, je dois ma venue en ce monde, dit-il doucement de manière à n'être pas entendu de son voisin de droite.

De nouveau, une ombre traversa le visage d'Albar, qu'il chassa aussitôt d'un sourire trop poli pour être sincère.

— C'est une longue histoire, commença-t-il, tandis qu'un groupe de danseuses, au corps à peine caché par de légers voiles translucides,

faisaient une entrée remarquée.

Albar se pencha à son tour vers Blade, pour ne pas avoir à élever la voix malgré la musique venue accompagner les savantes et suggestives ondulations des danseuses.

— Nous connaissons depuis fort longtemps l'existence des mondes parallèles, mais sans jamais avoir pu en forcer l'accès, dit-il, le regard brillant tourné vers le centre de la salle. Et puis il y a quelques années de cela, pendant nos explorations théoriques, nous avons perçu une présence. C'est assez difficile à expliquer, cela ressemblait au sillage laissé par un oiseau dans le ciel, immatériel, invisible et pourtant bien réel...

Bien que particulièrement intéressé, Blade n'écoutait que... d'un œil ! Une des danseuses avait croisé son regard et, depuis, ne cessait de l'observer. Elle avait de longues jambes fines, et une toison pubienne d'un surprenant vert gazon.

— Depuis, continua Albar, nous avons orienté toutes nos recherches vers un autre but, intercepter un de ces voyageurs dont nous ne cessons d'enregistrer la présence. Nous étions incapables de franchir les limites de notre dimension, alors mieux valait chercher à matérialiser ce premier contact. La suite nous a confirmé dans la justesse de ce choix. Et votre présence parmi nous, ce soir, en est le couronnement.

— Si j'ai bien compris, enchaîna Blade, vous attendez de moi, et surtout des scientifiques de mon monde, que nous vous aidions à combler votre handicap ?

Albar, surpris par la clairvoyance de Blade, accusa le coup.

— En quelque sorte, approuva-t-il, visiblement désireux d'en finir au plus vite avec cet entretien. Cette ère nouvelle dont a parlé le Président du Comité peut-elle mieux débiter que par l'échange des savoirs ?

Quelque chose dans l'intonation de sa voix éveilla la méfiance de Blade, une méfiance que ces fastes, et le déroulement anormalement paisible de cette mission, avaient presque réussi à anesthésier.

— Il sera question de tout cela lors de votre entrevue avec le chef de l'Assemblée Suprême, Adélaus IV, ajouta-t-il plus haut, pour cette fois intégrer le responsable du protocole à leur discussion et, du même coup, mettre fin à un échange qui l'embarrassait au plus haut point.

— Elle doit avoir lieu demain en fin de matinée, n'est-ce pas

Maître Clario ?

Complètement absorbé par les entrechats des danseuses (ou plutôt d'ailleurs par leurs entrechattes), le gros homme à la droite de Blade, ne réagit pas.

— Maître Clario ? insista Albar.

— Oui, excusez-moi... Je pensais à toutes ces perspectives nouvelles qui vont fleurir notre avenir, mentit le chef du protocole.

— C'est bien demain matin que notre nouvel ami doit rencontrer Adélaus IV ?

— Oui, en fin de matinée. Après une visite commentée de la cité, précisa Clario avec le sourire huilé que réclamait sa fonction.

Les danseuses effectuèrent un ultime tourbillon synchronisé sur les derniers accords de musique, puis saluèrent et quittèrent la salle. Des robots serveurs passèrent derrière les convives, portant des plateaux chargés de cubes de couleurs vives qu'on lui dit être des fruits.

Quelques instants plus tard, son voisin, Maître Clario, se leva, plaça deux doigts entre ses lèvres et émit un bref mais strident coup de sifflet. Un signal pour l'entrée en scène de l'attraction suivante.

Des applaudissements nourris saluèrent l'arrivée de cinq hommes. Pour tout vêtement ils ne portaient qu'une simple culotte noire, la même que celle portée par Blade sous sa robe. Quatre étaient bruns, le cinquième avait les cheveux du même vert gazon que la toison de la danseuse. En connaisseur, Blade apprécia leur puissante musculature. « Sans doute des acrobates ou des antipodistes » se dit-il avant de découvrir, non sans un certain étonnement, qu'il s'agissait de lutteurs.

Dès que le silence eût à nouveau submergé l'assemblée impatiente, quatre des hommes s'affrontèrent par paires. À l'écart, bien campé sur ses jambes et bras croisés sous ses puissants pectoraux, le cinquième, celui dont les cheveux étaient verts ne perdait rien de leurs belliqueux ébats.

Ce double combat tenait à la fois de la boxe thaï, de la lutte gréco-romaine, et de la bagarre de rue. Les athlètes ne ménageaient ni leurs efforts ni leurs coups. De temps en temps, l'arbitre aux cheveux verts intervenait pour les séparer, quand une prise s'avérait trop dangereuse, ou pour les sermonner lorsque leur combativité semblait s'émousser. Blade fut surpris par la violence de leur engagement.

Tandis que les attaques résonnaient dans un religieux silence ponctué de quelques exclamations admiratives, Blade en vint à

s'interroger sur les capacités de l'être humain à assumer tous les effets secondaires du progrès. « Rien ne se perd, rien ne se crée. Tout se transforme » avait dit un chimiste français, Antoine Laurent de Lavoisier. Ce qui semblait ici démontré, par l'âpreté des combats et la fascination blasée des spectateurs, jurant étrangement avec l'aspect policé de ce monde et sa richesse technologique.

Très vite, en quelques minutes, plus personne n'eut plus le moindre doute sur l'issue des deux combats. Tandis qu'un des lutteurs envoyait son adversaire au tapis d'une manchette bien ajustée à la base du cou, suivie d'un coup de bûcheron sur le genou, un autre battait fébrilement le sol de sa main, en signe d'abandon, pour échapper à un mortel étranglement.

Les deux lutteurs encore valides se relevèrent pour saluer l'assemblée déçue par la brièveté de leurs prestations. Certains réclamaient que les deux vainqueurs se mesurent à leur tour, mais l'hercule à la toison verte leur fit signe de quitter la salle. Ce qu'ils firent tandis que deux robots aux bras articulés emmenaient leurs adversaires encore inconscients.

Le gros Clario, chef du protocole, se tourna vers Blade et lui dit, la bouche pleine :

— Comment avez-vous trouvé ces duels ? Vous n'avez pas de chance, aujourd'hui, ce n'était guère captivant. Ces actants étaient de valeurs par trop inégales.

Puis, sans attendre de réponse, il déglutit et ajouta, très mondain :

— Pratiquez-vous ce genre de spectacle dans votre monde ?

— Pas vraiment, répondit Blade. Nous avons d'autres formes de combats plus strictement codifiés.

Puis il précisa, d'un ton un rien plus affecté :

— Ce genre de spectacle, comme vous dites, n'a existé que dans certaines civilisations décadentes et depuis longtemps disparues.

L'expression accorte de Clario s'était figée, laissant tous ses traits obéir subitement à la force de gravité. Blade sourit. En bon ambassadeur, il allait moduler son intervention et en arrondir les angles, lorsqu'il vit l'homme aux cheveux verts venir vers lui et se planter devant leur table.

— Lui ! fit-il laconiquement en le désignant de son index tendu, avant de se tourner vers les trois vieillards assis en bout de salle.

— C'est la coutume, lui murmura Clario à l'oreille, avec un sourire

retrouvé. Cet homme vous lance un défi.

Voilà qui n'était pas pour déplaire à Blade. Après toutes ces festivités, un peu d'exercice lui ferait le plus grand bien.

— Tu ne peux pas le défier, Pylaf, intervint le vieillard central. Sais-tu au moins qui est cet homme ?

— Oui. Toute la métropole sait déjà qu'un visiteur d'un autre monde est arrivé parmi nous, répondit le dénommé Pylaf d'une voix monocorde. C'est un honneur que je lui fais en le défiant.

— Bien sûr, Pylaf, bien sûr, jubila Maître Clario. Mais cette réunion n'est pas ordinaire et monsieur Blade, après un tel voyage n'est pas en état de répondre à ton défi.

— Laisse-le parler, dit le lutteur aux cheveux verts.

Dépassé par les événements, Clario chercha secours auprès des trois vieillards qui, à son grand dam, ne daignèrent pas intervenir.

Tout le monde attendait dans le plus profond silence la suite des événements. Seul Albar souriait.

— J'accepte le combat, fit Blade.

Prenant appui sur la table, il sauta par-dessus et atterrit devant Pylaf qui le toisa de son regard vide.

Un des vieillards se leva pour prendre la parole.

— Soit. Puisque notre visiteur accepte, le combat aura lieu.

Un murmure de satisfaction parcourut l'assemblée, qui s'amplifia du côté de la table des femmes lorsque Blade défit sa ceinture et retira sa robe.

Il avança ensuite jusqu'au centre de la salle, et attendit tranquillement son adversaire au crâne vert.

Le vieil homme qui présidait le spectacle se leva, un bras tendu devant lui.

— Aucune blessure ne sera tolérée, aucun sang ne sera versé, fit-il solennel. Le combat cessera par abandon d'un des adversaires ou après immobilisation au sol de cinq secondes.

Pylaf vint se placer face à Blade. Il avait la démarche naturelle d'un culturiste de plage faisant rouler une douzaine de muscles différents à chaque pas. Blade se contenta de quelques savants mouvements d'assouplissements, eux aussi du meilleur effet.

— Que le meilleur l'emporte ! dit le Président en fermant le poing, avant de brusquement le ramener à lui, comme s'il venait de capturer

une mouche en plein vol.

Aussitôt Pylaf fonça tête baissée, avec la puissance et la détermination d'un taureau en rut. Blade décida de sortir d'emblée le grand jeu, et attendit le dernier moment pour l'éviter d'un aérien saut périlleux.

Une envolée de cris de surprise admiratifs, à consonance nettement féminine, salua son exploit.

Pylaf, dont les bras n'avaient rencontré que le vide, se retourna, le visage presque aussi vert que sa chevelure. Blade, lui faisait à nouveau face, toujours aussi serein. Ayant compris la leçon, Pylaf choisit cette fois d'avancer lentement sur lui. Le contact des deux corps claqua comme une gifle, puis Pylaf tenta une série de prises que Blade n'eut aucun mal à contrer. Finalement les deux combattants se saisirent par les avant-bras et entamèrent une série de balancements, d'avancées suivies de reculs, de passements de jambes avortés, de chassés contrés. On aurait pu croire qu'ils dansaient, si de phénoménales forces n'étaient en jeu.

Outre son entraînement d'agent du MI6, et celui, plus pointu, qui l'avait préparé à ses nouvelles missions, Blade avait mené tellement de combats, dans tant de mondes différents, qu'il était devenu un expert, en quelque sorte universel, dans le maniement de n'importe quelle arme, comme dans toutes les techniques de corps à corps. Il avait bien sûr quelques points faibles, mais peu d'adversaires lui avait résisté assez longtemps pour avoir le temps de les trouver. Aussi pensait-il pouvoir se défaire sans tarder de ce musculeux au crâne vert.

Il dut bientôt réviser son jugement. Non seulement Pylaf faisait preuve d'une incroyable capacité à encaisser les coups, mais il semblait s'améliorer à mesure que le combat avançait. Très vite, il fut même en mesure d'éviter ou de contrer toutes ses attaques.

Les spectateurs, ravis, commençaient à s'enflammer. Presque tous maintenant avaient pris parti pour l'un ou pour l'autre. Au fil de secondes, la tranquille retenue du début s'était transformée en une bruyante participation. Les trois vieillards eux-mêmes semblaient avoir perdu un peu de leur impassibilité.

Un terrible coup de poing atteignit Blade au foie. Pylaf en profita pour enchaîner par une série au visage que, malgré la douleur, Blade parvint à miraculeusement esquiver. Ce combat ne l'amusait plus du tout. Non seulement parce qu'il se sentait dans la peau d'un gladiateur s'épuisant pour amuser la galerie, mais parce que Pylaf lui donnait du

fil à retordre. Et cela, il ne le supportait pas.

Feignant l'étourdissement, Blade profita d'un nouvel assaut de la montagne de muscles à la crête verdoyante pour attaquer à son tour en faisant cette fois usage de ses pieds. La réaction de surprise des spectateurs, et le fait que Pylaf fut complètement déconcerté par cet assaut, prouvaient que cette technique était ici inconnue. Pourtant, après avoir reculé sous l'impact, et pris quelques secondes pour récupérer, Pylaf revint au combat avec une ardeur intacte, en reproduisant le saut et le coup de pied que Blade venait à l'instant de lui assener !

Blade s'accroupit, roula sur le sol, se redressa aussitôt et, se retrouvant derrière Pylaf, lui balança un puissant direct dans les reins qui le projeta en avant. Un adversaire ordinaire aurait été plus qu'ébranlé par ce coup. Pylaf, lui, se releva aussitôt. Dans son regard inexpressif il n'y avait pas la moindre trace de douleur. Blade ne comprenait pas. Ni son apparente insensibilité, ni cette étonnante capacité à reproduire ses coups qui tenait du mimétisme. Mais le temps n'était pas aux questions. Il allait se servir de cette faculté de Pylaf pour en finir !

Blade recula de quelques pas. Il avait le souffle court et le corps ruisselant de sueur. Un silence dense, profond, planait entre les tables, comme si chacun avait compris que l'affrontement tirait à sa fin.

Exactement comme l'avait fait Pylaf au tout début du combat, Blade fonce sur lui tête baissée et bras en avant. Pylaf l'attendit sans bouger et, au dernier moment, esquiva la charge par un saut périlleux, exactement identique, par son timing et son exécution, à celui de Blade.

C'était exactement ce qu'il avait prévu. S'arrêtant net dans son élan, Blade fit volte-face pour, dans la foulée, cueillir Pylaf en plein vol, alors qu'il avait la tête en bas, d'un formidable crochet du pied à la tempe qui l'envoya valdinguer près de la table, côté féminin, sous les regards ébahis des convives.

Cette fois, c'était évident, il ne s'en relèverait pas. Pendant quelques secondes le temps parut figé. Puis quelques femmes se levèrent en applaudissant. Albar d'abord, puis d'autres très vite, en firent de même.

Bientôt toute la salle, debout, lui offrait une fantastique ovation.

CHAPITRE IV

Dès la fin du combat, le statut de Richard Blade était passé de celui d'invité principal, voire de vedette, à celui de héros. Au mystère qui l'auréolait, de par ses lointaines origines, vint s'ajouter une réputation naissante d'invincibilité. En tant que représentant d'un autre univers, il ne pouvait espérer meilleure introduction.

Après un dernier toast, porté par les trois vieillards à l'amitié et à la coopération liant désormais les nations du monde 1138 et la lointaine Angleterre, Blade manifesta le désir de se retirer. Sa journée avait été particulièrement chargée et il aspirait à un peu de repos et de solitude. Après un transfert inhabituel, particulièrement éprouvant, le combat contre ce diable de Pylaf et la liqueur locale au goût d'amande avaient passablement amoindri ses réserves d'énergie. De plus, il avait besoin de se retrouver seul, pour réfléchir sur les quelques points qui n'avaient pas manqué de l'intriguer depuis son apparition sur THX 1138.

L'attitude d'Albar, par exemple, ne lui paraissait pas des plus franches. Le fait aussi qu'on ne lui ait encore présenté aucune autorité locale, même si cette rencontre était prévue pour le lendemain, l'avait troublé. De même que ce combat apparemment inopiné et qui, à la réflexion, lui paraissait arrangé, planifié, comme si on avait voulu mesurer ses capacités, savoir de quoi, à travers lui, étaient capables ses semblables. Blade avait en effet visité tant de mondes différents, aux mœurs et usages quelquefois si surprenants, qu'il était devenu un champion de la psychologie intuitive.

C'est Kadik, tout fier de servir de guide au champion de la soirée, qui avait été désigné pour l'accompagner (ou plutôt pour le piloter car les deux hommes s'installèrent dans un étrange véhicule à coussin d'air) jusque dans les locaux préparés à son intention. Blade aurait préféré la danseuse au triangle vert, mais ce n'était que partie remise. Il ne désespérait pas d'ailleurs de pouvoir, pendant le trajet, obtenir du jeune laborantin un moyen quelconque de la joindre.

— Est-ce, fit ce dernier, que tout le monde, dans votre pays... comment s'appelle-t-il déjà ?

— L'Angleterre.

— Est-ce que vos techniques de combat sont répandues en Angleterre ? Je veux dire, vos chefs vous ont-ils choisi pour vos capacités ou bien sont-elles partagées par tous vos semblables ?

— Non, ce n'est pas sur des critères physiques que j'ai été sélectionné, se contenta de répondre Blade. Nous sommes nombreux à posséder de telles capacités.

— C'est extraordinaire ! s'exclama Kadik.

L'esprit ailleurs, le jeune homme prit un virage à retardement, évita de justesse le mur de la galerie. Un signal sonore intermittent se fit alors aussitôt entendre, qui cessa dès que leur véhicule retrouva sa juste trajectoire, indiquée par une ligne jaune continue sur le sol. En fait de véhicule, c'était un simple fauteuil à deux places, sans roues, flottant à quelques centimètres du sol, et muni d'un simple tableau de bord au centre duquel un écran indiquait l'itinéraire à suivre. Ils avaient croisé plusieurs autres voitures identiques dans ce vaste dédale de galeries et de places qui s'étaient succédé depuis leur départ. Mais la circulation ne semblait pas néanmoins faire partie des problèmes que ce monde avait à résoudre.

Pas une seule fois Blade n'avait eu la moindre occasion d'entrevoir le monde extérieur. En fait, depuis son arrivée, il n'avait rien vu d'autre que des murs sans fenêtres.

— Qu'est-ce qui est extraordinaire ? demanda-t-il, remettant à plus tard les questions qui lui traversaient l'esprit.

— Personne encore n'avait réussi à battre un E-gène.

— Un Eugène ? s'étonna Blade.

— Oui, un androïde de la cinquième génération. Un robot en quelque sorte. Il y a aussi des F et des G-gènes, mais ceux-là ne sont pas conçus pour se battre.

Blade étouffa un juron. Tout s'expliquait. L'endurance de Pylaf, son insensibilité, sa capacité à instantanément intégrer des techniques de combat nouvelles. Et le fait aussi, que malgré l'âpreté des engagements, il n'avait pas transpiré, alors que lui avait terminé le corps ruisselant de sueur.

Ils traversèrent une énorme place carrée, au plafond haut traversé de larges barres de soutien, et baignant dans la même lumière crue.

Quelques plantes vertes, visiblement artificielles et de taille impressionnante, venaient rappeler l'existence d'une nature par ailleurs étrangement absente.

— Vous n'avez pas de robots chez vous ? fit Kadik, à la fois surpris et sceptique, comme troublé par cette éventualité.

— Vous n'avez pas de ciel ? répliqua Blade du tac au tac.

À son tour, il fut étonné par la réaction du jeune homme, qui éclata de rire.

— Le ciel ?

— Oui, le ciel. Vous savez, la voûte céleste, le plafond où sont accrochés le soleil et les nuages, la lune et les planètes, les étoiles et tout le reste. Le toit du monde, quoi.

Kadik arrêta net son rire, pour le regarder d'une drôle de façon, comme s'il venait de voir apparaître un fantôme. À nouveau la voiture dévia de sa trajectoire, évitant cette fois, de justesse, la collision avec deux piétons qui les couvrirent d'injures. Ceux-là aussi portaient de grosses lunettes.

— Je disais cela pour rire, fit Blade. Vous aviez l'air de trouver ma question si amusante...

— Amusante, n'est pas vraiment le mot juste, rétorqua Kadik soudain plus grave. Si j'ai ri, c'était... purement nerveux.

Après un silence que Blade se garda bien de rompre, Kadik lui parla de son monde, de ce qu'il avait été, et de ce qu'il était devenu.

— Il y a plusieurs générations de cela, commença-t-il, vous ne m'auriez pas posé cette question. À cette époque lointaine, le monde 1138 était un monde comme les autres. Un monde où il faisait bon vivre, où les jours étaient différents des nuits, où la douce chaleur du soleil caressait les corps. Un monde rythmé par la succession des saisons. Est-ce que c'est encore comme ça chez vous ?

Blade, qui commençait à entrevoir la suite, répondit d'un signe de tête affirmatif. Kadik, noyé dans un flot de nostalgie, reprit, le regard vague :

— Mais la situation, à cause de la folie et de l'inconscience des hommes, a commencé à se dégrader. La pollution – vous savez ce qu'est la pollution ? – rongeait lentement ce bien-être que nos lointains parents n'ont pas su protéger. La qualité de l'air s'est dégradée, celle de l'eau aussi. Et personne ne faisait quoi que ce soit pour enrayer le phénomène. Les gens se comportaient comme s'ils

vivaient sur le couvercle d'une poubelle à l'intérieur de laquelle ils jetaient pêle-mêle tous leurs détritux, sans en éprouver aucun scrupule ni aucune inquiétude. Parce que les effets de cette situation n'étaient pas immédiatement spectaculaires. Aussi parce que ceux qui savaient, et auraient pu agir, avaient d'autres intérêts, plus immédiats.

Ils roulaient depuis un instant maintenant dans des quartiers à l'architecture nettement plus chaleureuse et typée, plus fréquentés aussi. Traversant une petite place, le long de laquelle couraient des arcades aux courbes légères, Kadik ralentit. Au centre trônait un magnifique jardin carré planté de fleurs apparemment naturelles.

— Nous arrivons, fit Kadik. Nous sommes à la périphérie de la cité. Les quartiers résidentiels commencent ici.

— Ensuite ? demanda Blade, pour le remettre sur la ligne jaune de son récit. Que s'est-il passé ?

— C'est seulement lorsque le climat a commencé à se dégrader que les consciences se sont réveillées. Mais il était déjà trop tard. Un parti, celui des Éclaireurs, a pris alors en marche l'inquiétude générale pour accéder au pouvoir. Mais toutes leurs mesures furent trop impopulaires, trop draconiennes. Une partie de la population, sans doute manipulée, s'est soulevée, et le mouvement des Éclaireurs, bien qu'animé des meilleures intentions, s'est rapidement transformé en une impitoyable dictature cherchant à imposer le bien par la force... Voilà, c'est ici, vous êtes chez vous ! fit Kadik en arrêtant la voiturette devant une porte.

Sur le mur, une pancarte portait son nom, Richard Blade. Kadik coupa le moteur et se tourna vers lui. Il semblait, sous le poids de son récit, avoir vieilli de dix ans.

— Ensuite il y eut une guerre civile, pendant laquelle une série de catastrophes achevèrent de rendre irréversible la détérioration du monde. Comme si l'agressivité collective, depuis trop longtemps réprimée, avait profité de cette occasion pour exploser et tout détruire. C'est à cette époque, lorsque la situation fut reprise en main par les Traditionalistes, qu'a commencé la migration sous terre. C'était il y a une cinquantaine d'années. Si bien que moi, je suis né, ici, à deux cent cinquante mètres sous la surface. Alors, le ciel, je ne l'ai jamais vu que dans des livres ou dans les projections de salut public, où l'on voit des films de l'ancien temps, de cette époque où le monde du dehors était encore viable.

La suite, Blade pouvait l'imaginer. Il comprenait même les raisons

ayant poussé ces hommes à s'évader de leur fourmilière géante par la seule issue possible, celle des univers parallèles. Bien des points restaient quand même encore sombres. Quelle était la population de cette cité ? Y en avait-il d'autres ? Si oui, quels étaient leurs systèmes de communication ? Comment s'organisait la vie collective ? Ce souverain, Adélaus IV, dont il avait entendu le nom à plusieurs reprises, quel était son pouvoir et ses fonctions ? Si ces gens savaient construire des androïdes aussi aboutis que Pylaf, comment pouvait-il être sûr que les gens qu'il avait jusque-là rencontrés étaient bien des humains ? Ce Kadik par exemple, malgré toute son apparente humanité, aurait pu n'être qu'une machine programmée pour le renseigner...

Blade mit sur le compte de la fatigue cette méfiance sans doute déplacée. La densité de ses dernières heures pouvait expliquer cet état de faiblesse inhabituelle. La qualité de l'air pouvait aussi y être pour quelque chose, ou encore la nourriture. Il mit donc sa curiosité en veilleuse. Sans doute aurait-il, dès le lendemain, les réponses à la plupart de ses questions, puisqu'il devait rencontrer cet Adélaus, l'autorité suprême du coin. Il y en avait pourtant une qu'il choisit de poser sur-le-champ.

Il descendit de la voiturette, la contourna et vint se planter devant son guide d'un soir.

— Il y a encore une chose que j'aimerais savoir.

— Allez-y, fit Kadik, si je suis habilité à vous répondre, je le ferai avec plaisir.

— Ces lunettes que portent les gens... J'en ai vu sur certaines personnes que nous avons croisées, au banquet aussi. Pourquoi est-ce que ceux qui en ont ne les portent pas tout le temps ? À quoi servent-elles ?

— Vous ne le savez pas ? s'étonna Kadik.

Sa question n'impliquant pas vraiment de réponse, il continua sans attendre, toujours aussi déconcerté :

— Je ne comprends pas... Vos savants ont trouvé le secret du voyage interdimensionnel, et vous ne connaissez pas les lunettes à affichage ?

— Eh bien, non... Les voies du progrès sont multiples et variées, répliqua Blade, sentencieux.

Kadik sortit de sous sa robe sa propre paire de lunettes, qu'il

portait en collier, au bout d'une chaînette.

— Décidément, votre monde est bien surprenant, fit-il en les lui tendant.

— Le vôtre ne l'est pas moins, rétorqua Blade en chaussant la paire de lunettes à grosses montures, aux verres légèrement fumés.

Il observa la galerie, son nom sur la pancarte, et ne remarqua aucun effet particulier, aucune distorsion de sa vue. Les verres n'étaient pas correcteurs. Ces lunettes, lourdes et disgracieuses, ne servaient apparemment qu'à réduire la luminosité ambiante, comme de simples lunettes de soleil.

Se tournant vers Kadik pour le lui faire remarquer, Blade vit alors une série d'informations s'inscrire sur les verres. La surprise l'empêcha de lire l'intégralité des premières lignes apparues, mais il en avait assez vu pour comprendre que ce qu'il voyait défiler devant ses yeux, en surimpression sur le visage amusé de Kadik, n'était rien moins qu'une fiche d'identification des plus complètes. En quelques secondes il eut ainsi accès aux renseignements essentiels sur l'identité, le statut et le passé du jeune laborantin. Un dossier presque complet !

— Ça alors, c'est incroyable ! fit-il réellement impressionné. Comment est-ce que ça marche ?

— C'est très simple. Il y a là, entre les deux verres, une caméra miniaturisée et, dans les branches, un émetteur relié à l'ordinateur central où sont stockées les fiches signalétiques de toute la population. Après identification de la personne que vous regardez, la fiche le concernant vient s'inscrire sur les verres par polarisation de cristaux liquides. L'opération, comme vous avez pu le remarquer, est quasiment instantanée.

Kadik arborait maintenant une mine réjouie et fière. Sans doute savourait-il en cet instant l'ignorance de ce voyageur éminent, venu d'un autre monde et, par la même occasion, sa propre supériorité.

— Mais c'est une atteinte à la vie privée. Vous n'avez donc droit à aucun anonymat, aucun secret ?

— Si, bien sûr, rectifia Kadik carrément condescendant. Toutes les informations ne sont pas accessibles à n'importe qui.

— Que voulez-vous dire ?

— L'identité de la personne qui les porte est aussi enregistrée, grâce à un système d'analyse rétinienne.

Blade repensa à la porte de la Tour de Londres, donnant accès au

laboratoire du professeur Leighton, elle aussi actionnée par une serrure à identification rétinienne.

— Et puis il y a aussi des individus protégés, continua Kadik. Ceux de la classe A, par exemple, peuvent tout savoir sur n'importe qui, alors qu'en ce qui les concerne, on n'a accès qu'à leur nom.

Blade, songeur, retira ces lunettes indiscrètes.

— Si vous le voulez, je peux vous les laisser. On a droit à deux paires par cycle. Je dirai que je les ai égarées.

Blade, l'esprit toujours ailleurs, le remercia et le regarda s'éloigner en pensant aux terrifiants bouleversements qu'une telle invention pourrait introduire dans son monde. Pour une fois, il ne serait pas mécontent de ne rien pouvoir ramener de ce voyage. Il éviterait ainsi un cas de conscience bien embarrassant.

Dans ce contexte où tout semblait réglé, automatisé, la poignée de la porte avait quelque chose d'anachronique.

— Bien-ve-nue-dans-vos-za-par-te-ments, monsieur Blade Ri-chard, lui souhaita une douce voix synthétique dès qu'il eût posé la main dessus.

Puis la porte s'ouvrit, toute seule, en poussant ce soupir caractéristique des systèmes à air comprimé. La poignée n'avait pas d'autre fonction qu'identifiante. Perdant par là même son aspect anachronique, elle en devenait du même coup plus troublante.

« Dans quel monde suis-je tombé ? » se dit Blade, les sens en éveil, en passant prudemment la porte, qui se referma derrière lui.

Aussitôt la lumière se fit.

C'était une vaste pièce, sobrement meublée mais avec goût, au sol entièrement tapissé d'une épaisse et moelleuse moquette beige. Dans un buffet bas, en partie réfrigérant, il trouva différentes boissons et de quoi se nourrir. Une table basse, en verre, faisait face à deux fauteuils à l'assise parfaite. Il y trouva une brochure expliquant le fonctionnement des différents équipements.

En d'autres circonstances, Blade aurait pu se sentir à son aise dans cette oasis de luxe et de confort, digne des meilleurs hôtels lourdement étoilés de son univers. Il avait pourtant la désagréable impression d'être choyé comme un animal qu'on destine à l'abattoir. Les attentions dont il avait jusque-là été l'objet pouvaient être sincères, normales même d'une certaine manière, mais quelque chose clochait. Tout se passait trop bien et, en ce moment précis, il avait la

certitude qu'on l'épiait, qu'on étudiait chacun de ses mouvements. Il pensa un instant passer la pièce au peigne fin pour en avoir le cœur net, mais comment savoir quoi et où chercher, dans un monde où l'on pouvait glisser une caméra, un émetteur et un système d'affichage à cristaux liquides dans une simple paire de lunettes ? De plus, il ne voulait pas montrer, s'il était effectivement surveillé, qu'il se doutait de quelque chose.

C'est donc le plus naturellement du monde qu'il fit le tour du propriétaire. La première porte qu'il ouvrit – apparemment tout le monde n'avait pas droit aux portes escamotables – donnait sur la salle de bains. Banale en apparence, si ce n'est qu'elle était équipée, comme la chambre par laquelle il était passé avant de quitter le laboratoire, de diffuseurs de micro-ondes détergentes.

Sans doute y avait-il, ce qui pouvait se comprendre dans ce monde pollué, un problème d'eau. Dommage, déplora Blade, il aurait bien pris une bonne douche bien froide, histoire de se remettre les idées en place.

Un large miroir occupait le mur opposé. Blade contempla un instant son reflet. Son corps portait de nombreux souvenirs de son combat contre l'androïde aux cheveux verts. Il avait aussi des cernes sous les yeux, les traits tirés, et le blanc des yeux légèrement rougi. C'étaient là les signes d'une fatigue qu'il ne ressentit pourtant pas de façon aussi aiguë au niveau de son état général. Il mit ce décalage sur le compte du détournement survenu pendant le transfert, et allait retourner dans le salon, pour continuer sa visite, lorsqu'une idée lui traversa l'esprit. Chaussant les curieuses lunettes que lui avait laissées Kadik, il observa à nouveau son image. Le résultat se fit attendre quelques secondes. Puis Blade vit apparaître un message en transparence.

« Accès impossible. Si vous souffrez de problèmes d'identité, prenez rendez-vous auprès d'un psychologue. »

Logique. Les lunettes l'avaient identifié, et un individu ne pouvait avoir accès aux données le concernant. Quelque peu déçu, Blade quitta la salle de bains.

Une autre porte donnait sur la chambre. Là, il eut droit à une belle surprise, à demi cachée sous les draps.

— Vous en avez mis du temps, lui dit Lila, la blonde laborantine. J'ai cru que vous ne viendriez jamais vous coucher.

Lila était du genre sportif. Avec elle, l'amour devenait un enchaînement de figures acrobatiques. Blade ne songea pas à s'en plaindre, bien au contraire. Depuis longtemps il n'avait pas connu d'ébats aussi mouvementés, ni eu l'occasion d'ajouter quelques nouvelles positions inconnues à son Kâma-Sûtra personnel. Une fois seulement, il avait vu pratiquer de telles contorsions érotiques, dans un monde où une étrange maladie génétique avait curieusement affecté les ligaments articulaires des habitants.

Après qu'ils eurent fait le tour de leurs penchants respectifs et ouvert de nouveaux horizons flamboyants à leur imagination récréatrice, Lila sembla vouloir se calmer, pour revenir à des pratiques plus traditionnelles. Ruisselante de sueur et d'impatience, haletante et grimaçante de désir, elle décroisa ses jambes, se retourna et contourna Blade pour venir se glisser sous lui.

Saisissant alors délicatement son membre raide et luisant, elle l'introduisit lentement en elle, se cambra pour l'amener jusque dans ses profondeurs les plus lointaines. Ce fut ensuite au tour de Blade de mener la danse, pour doucement l'entraîner, les mains dans les mains et les yeux dans les yeux, jusqu'au bord de ce précipice où chacun, dans une solitude partagée, prit son élan pour le grand saut vers des espaces toujours neufs.

À mesure qu'elle approchait de ce moment fatidique, Lila, balancée par les délicates et savantes avancées de Blade, retrouvait sa furie un instant oubliée. Poussant des cris de plus en plus aigus, secouée de mouvements de plus en plus violents, elle se mit à lui labourer le dos de ses ongles, si bien qu'il dût lui saisir les poignets pour l'empêcher de mettre ses chairs à vif. Une lutte sauvage, joyeuse, suivit. Elle se débattait, cherchait à se libérer, appelait de ses râles entrecoupés de rires nerveux la fin de ce délicieux calvaire.

Blade l'immobilisa en la plaquant, les bras en croix, sur le lit. Ses mouvements se firent plus rapides, plus féroces. Lila ballottait violemment sa tête de droite et de gauche, ponctuait chacun de ses élans de bruyants « Ouiiii » qui résonnaient comme des cris de grâce. Puis soudain elle se raidit, comme traversée par la foudre. Blade se sentit soulevé, d'une formidable poussée, en même temps que jaillissaient les chaudes et puissantes vagues de son sperme trop longtemps contenu.

Les chairs lacérées par la brillante lame à double tranchant du plaisir, ils s'unirent en un ultime élan, portés par un cri poussé d'un seul chœur.

Tandis qu'ils récupéraient, pantelants et tendrement enlacés, de cette fantastique chevauchée, Blade fut traversé par une pensée pour le moins saugrenue. « Et si Lila était elle aussi un androïde ? » se dit-il en caressant ses cheveux dorés. Aussitôt que cette pensée saugrenue lui eut traversé l'esprit, il chercha à s'en débarrasser. Mais elle restait accrochée à ses neurones.

Si ce monde pouvait fabriquer des créatures capables de se battre comme l'avait fait Pylaf, il pouvait tout aussi bien créer des êtres artificiels à même de mimer l'amour. Et la perfection du corps de Lila ne jouait pas en sa faveur...

Avec une expression énigmatique qui ne fit qu'ajouter à son trouble, Lila saisit le drap pour le rabattre sur eux, puis vint coller ses lèvres à son oreille. Blade prit cette manœuvre pour une invitation à un second round, qu'il s'apprêtait à momentanément déclinier, lorsqu'elle lui murmura, si faiblement qu'il crut avoir mal entendu :

— Je crois que quelque chose se trame contre toi, Richard Blade. Tu devras être sur tes gardes demain, tu es en danger.

Ainsi donc, il ne s'était pas trompé. L'impression diffuse qui, depuis le début de la soirée n'avait cessé de le harceler, se trouvait confirmée. En même temps, Blade se demandait s'il pouvait faire confiance à Lila. D'elle non plus, il ne savait pas grand-chose.

— De quoi parles-tu ? Quel danger ?

— Plus doucement, souffla-t-elle affolée. Ils nous voient et nous entendent. Il y a des capteurs partout.

Sur ce point-là aussi, il avait vu juste.

CHAPITRE V

Blade n'avait rien appris de plus. D'abord parce que Lila avait peur, ou voulait le lui faire croire, et parce que lui, de son côté, ne tenait pas à se montrer trop curieux ou avoir l'air de se méfier. Il s'était contenté de la rassurer, comme s'il ne la croyait qu'à moitié, ce qui était effectivement le cas. Ils avaient ensuite refait l'amour, plutôt deux fois qu'une, puis elle s'était endormie, apparemment plus calme et certainement plus comblée.

Lui n'avait pas sommeil. À son horloge biologique, compte tenu du décalage horaire, il devait être aux alentours de dix-huit heures. Plusieurs fois, il se repassa dans l'obscurité le film de la soirée, depuis son réveil dans le laboratoire d'Albar, où il avait vu Lila pour la première fois, jusqu'à son arrivée dans ce luxueux appartement. À mesure que les visages défilaient, avec leurs expressions empruntées, doucereuses même, leurs hésitations et leur embarras aussi, face à certaines de ses questions, s'ancrait en lui la certitude qu'on lui cachait quelque chose.

Plutôt que d'attendre passivement la suite des événements, ce qui n'était ni dans ses habitudes ni dans son tempérament, Blade décida de prendre le taureau par les cornes en retournant au laboratoire où tout avait commencé. Une vague intuition lui disait que cette visite lui permettrait d'obtenir toutes les réponses qu'il attendait. Et si la situation dérapait, il serait toujours temps d'essayer de trouver une parade. Au moins, il saurait à quoi s'en tenir. Et la surprise jouerait en sa faveur.

Il quitta le lit, doucement Lila émit quelques murmures sibyllins et se retourna. Il attendit quelques secondes, jusqu'à ce que sa respiration eût retrouvé un rythme régulier, ramassa sa culotte noire, la robe, la ceinture, et quitta la chambre sans un bruit.

Arrivé dans le salon, il se remémora la place des meubles – heureusement, il y en avait peu – et parvint à tous les éviter. Lorsqu'il déboucha enfin dans la lumière de la galerie, heureusement déserte, ses vêtements à la main, il n'avait pas fait plus de bruit qu'une

mouche sur une toile cirée. Cette précaution était sans doute superflue, car il y avait fort à parier que l'ouverture de la porte l'avait trahi. Ceux qui, si les soupçons de Lila étaient justifiés, ou sincères, avaient décidé de le surveiller y avaient certainement placé un système de détection. De toute façon, sa décision était prise. Il était trop tard pour reculer.

Il enfila ses vêtements et se mit en marche, l'esprit en ébullition. Il lui fallait se remémorer l'itinéraire emprunté par Kadik et que, grâce à sa phénoménale mémoire, il avait tenté d'enregistrer.

À plusieurs reprises il croisa des robots, isolés ou en patrouille, de tailles et de formes différentes, qui ne lui prêtèrent aucune attention particulière. Quelques piétons attardés aussi qui, eux, ne se privèrent pas de le dévisager en chaussant leurs grosses lunettes mouchardes. À la façon dont ils l'avaient ensuite salué, toute empreinte de respect et de crainte, il en déduisit qu'il devait être classé parmi les individus de classe A, protégés par l'anonymat.

Au moment où il déboucha sur la place carrée avec ses plantes vertes géantes, il vit arriver en sens inverse une voiture occupée par un couple de fêtards passablement éméchés dont les rires résonnaient dans le silence en se répercutant sur les immenses murs lisses. Blade s'arrêta et les attendit, une jambe de chaque côté de la ligne jaune de guidage.

Les éclats de rire furent bientôt couverts par la plainte aiguë de l'avertisseur. Blade, les bras croisés sur la poitrine, ne bronchait toujours pas. Les rires cessèrent bientôt, tandis que le chauffeur s'excitait sur son avertisseur sans pour autant ralentir. Au dernier moment, alors que Blade s'apprêtait à plonger sur le côté pour éviter la voiturette, le conducteur dévia brusquement, fonça vers un mur et parvint à l'éviter de justesse d'un brusque coup de volant. Sa passagère éjectée chuta lourdement, glissa sur les dalles brillantes et termina sa trajectoire contre le mur. Plus de peur que de mal apparemment.

— Vous êtes fou ? Qu'est-ce qui vous prend ? s'égosilla le conducteur soudain dégrisé.

Tandis que la voiture bipait toujours pour signaler la sortie de route, Blade avança sur lui sans un mot. L'homme, visiblement affolé, tenta de mettre ses lunettes mais Blade fut sur lui avant qu'il n'ait eu le temps de l'identifier et les lui retira calmement. Puis, sous le regard hagard du malheureux fêtard tremblant de peur, il les brisa et les

balança au milieu des plantes.

— Mes lunettes ! C'était ma deuxième paire ! se lamenta le conducteur. Mais qu'est-ce... qu'est-ce que vous voulez ?

— Votre voiture !

— Mais vous n'avez pas le droit... C'est une infraction majeure ! protesta l'homme en s'empressant de descendre de son véhicule.

Sa compagne reprenait connaissance. Elle essaya de se relever et retomba lourdement sur ses fesses.

— À votre place, j'irai plutôt m'occuper d'elle, fit Blade en prenant sa place sur la voiture.

La conduite de ces engins était d'une simplicité enfantine. Blade effectua un demi-tour et alla se placer sur la ligne jaune opposée, ce qui mit fin au signal de dérive.

— Tu ne pouvais pas faire attention ! reprocha la jeune femme à son ami, avant de le couvrir d'injures imméritées.

Blade sourit en se disant que le progrès n'arrête pas grand-chose, les gratifia d'un salut amical et les laissa à leur scène de ménage.

Quelques minutes plus tard, il abandonna la voiture assez loin du laboratoire, et fit le reste du chemin à pied. Il avait craint que sa virée nocturne et l'emprunt du véhicule ne lui causent des ennuis, mais tout s'était passé le mieux du monde. Trop bien même. Durant tout le reste du trajet, il n'avait pas rencontré âme qui vive. Il se serait cru dans une ville de province, un soir de retransmission d'une finale internationale de football. Où était passée la population de cette cité souterraine ?

Le premier problème rencontré fut celui de la porte escamotable. La difficulté ne serait pas seulement de l'ouvrir, mais d'abord de savoir où elle se trouvait. Il s'apprêtait à longer le mur pour en scruter chaque centimètre, lorsqu'il entendit d'abord, puis vit arriver, caché derrière un angle de la galerie, deux robots semblables à ceux qui l'avaient escorté quelques heures plus tôt, à sa sortie du laboratoire.

Les deux tas de ferraille avançaient l'un derrière l'autre, poussant devant eux des chariots contenant de grosses boîtes de métal et des fioles de verre de différentes tailles. Lorsque le robot de tête arriva à proximité du mur, une série de minuscules ampoules se mirent à clignoter à l'avant de son corps. Une poignée de secondes plus tard, une partie du mur se matérialisa puis se referma dès que les deux

robots eurent franchi l'ouverture.

Blade savait maintenant où se trouvait la porte. Mais le problème restait entier. Comment l'ouvrir ? Il quitta son abri, pour aller palper le mur à l'endroit où il l'avait vu se volatiliser quelques instants auparavant. Comme il s'y attendait, il ne remarqua rien de particulier. Aucune fente, pas la moindre aspérité, rien. La cloison, parfaitement lisse, avait retrouvé une consistance normale et répondait partout, lorsqu'il tapotait, d'un même son plein. Il commençait à désespérer de pouvoir trouver un moyen d'entrer, lorsqu'il sentit soudain sa main pénétrer dans le mur, ou plutôt en repousser la surface comme si elle avait été en caoutchouc. Le mur allait à nouveau disparaître, la porte se rouvrait !

Blade ne dut qu'à ses extraordinaires réflexes de ne pas se retrouver face aux deux robots qui ressortaient, en poussant les mêmes chariots, vides cette fois. D'un bond, il s'était plaqué contre la paroi. Mais il était à découvert... Si les robots étaient équipés d'une vision latérale, ou s'ils leur prenaient la mauvaise idée de changer d'itinéraire, ils se retrouvaient face à lui. Alors, à moins d'un miracle, c'en serait fini de sa petite balade !

Le premier passa sans réagir et, par chance, repartit dans la direction opposée. Immobile et retenant sa respiration, Blade vit le deuxième chariot passer la porte, puis le robot qui le poussait de son allure fluide. Alors, propulsé par son instinct de bête sauvage, Blade bondit derrière lui et se retrouva dans le laboratoire avant que la porte ne se fût refermée. Il avait agi sans réfléchir, sans avoir la moindre idée de ce qu'il trouverait à l'intérieur. En comprenant qu'une telle opportunité ne se représenterait pas deux fois, il avait répondu à une brusque impulsion.

Alerté par le bruit, le robot se retourna en bourdonnant et, découvrant la galerie vide, refit demi-tour pour accélérer et rejoindre son acolyte.

Dès son entrée, Blade retrouva l'odeur mélangée d'éther et de plastique. Près de cette damnée porte escamotable, il y avait, longeant le mur, toute une batterie d'armoires mécaniques couvertes de potentiomètres, cadrans et autres curseurs. À l'intérieur devait se trouver la partie pensante de ce qu'Albar avait appelé « le projet ID, inter-dimensions ». Blade s'était souvenu qu'un espace avait été réservé entre le mur et l'arrière de ces machines, sans doute occupé

par une forêt de câbles, et assez large pour permettre le passage d'un technicien. C'est vers cet espace que Blade se précipita en un second bond, enchaîné avant même de s'être relevé du premier. Le tout, dans le plus grand silence.

Tapi derrière la rangée de placards, il jeta un coup d'œil circulaire. La pièce était déserte. Ce qui, à cette heure avancée de la nuit était pour le moins normal. Seuls les robots devaient pratiquer la journée continue. Au centre trônait l'écrin, vide aujourd'hui, par lequel il était entré dans ce monde déconcertant.

Blade quitta donc sa cache pour entreprendre un examen systématique du laboratoire. Il lui fallait faire vite. Quelqu'un, homme ou robot, pouvait à tout moment revenir. Et il ne savait ni quoi chercher, ni où chercher. Il y avait bien quelques écrans munis de claviers. Malheureusement, ils fonctionnaient sur des bases et avec une logique auxquels il n'avait pas accès. Il ne lui restait plus qu'à trouver, avec un peu de chance, des dossiers écrits, des rapports d'expérience...

Il ouvrit quelques tiroirs, parcourut des rangées de classeurs contenant des disques de données. Les sigles et les indications chiffrées ayant servi à leur classement lui restèrent totalement hermétiques.

Après plusieurs minutes de recherches vaines, Blade dut admettre qu'il avait fait chou blanc. Le seul résultat positif de sa fouille fut la découverte inopinée, dans un tiroir, d'une télécommande identique à celle dont s'était servi Albar, la veille, pour ouvrir la porte. Le problème de sa sortie, qu'il avait provisoirement écarté, se trouvait résolu.

« C'est mieux que rien » se dit Blade, en vérifiant son fonctionnement. Il la pointa vers l'emplacement de la porte et, après quelques essais infructueux, fut forcé d'admettre qu'il allait devoir trouver un autre moyen de quitter les lieux. La chance n'était décidément pas avec lui.

Pourtant c'était bien un boîtier identique qu'Albar avait utilisé. Il comportait une douzaine de boutons différents, dont l'un portait un symbole pourtant sans ambiguïté, deux traits verticaux séparés par deux pointes de flèches opposés.

C'est en allant la remettre à sa place, tout en effectuant une dernière fois de nouvelles combinaisons, qu'il comprit son erreur. La télécommande ouvrait bien une porte, mais pas celle du laboratoire.

Une ouverture était apparue dans le mur opposé à l'entrée. Elle donnait sur une salle plus grande et vide de tout instrument ou machine, à l'exception d'un cocon, au centre, identique à celui dans lequel il était apparu. Mêmes forme et taille, même socle, même panneau de commande. Seul un détail différait, le couvercle de celui-là n'était pas transparent mais opaque, d'un blanc laiteux.

Attiré par un pressentiment, l'intuition que ce qu'il cherchait se trouvait là, Blade se dirigea vers le centre de la pièce.

Comme il s'y attendait, la coque ne s'ouvrait pas. Celle-là aussi devait se dématérialiser, comme celle dans laquelle il s'était éveillé à son arrivée. C'était Lila qui avait provoqué sa disparition en actionnant quelques boutons du panneau de commande. Blade l'avait vu, pas directement, mais en vision périphérique. Il avait donc, gravée dans un coin de sa mémoire, l'image mentale de sa manipulation. Il lui fallait absolument se souvenir, la retrouver. Il fit le vide dans son esprit, revécut ses premières secondes de présence... *Albar, Kadik et Lila, moulés dans leurs combinaisons vertes, s'étaient penchés au-dessus de lui... Dans leurs regards uniformément bleus il y avait la même excitation... Lila l'avait longuement fixé, tandis que Kadik et Albar se congratulaient... Lila avait alors avancé son bras vers la console de commande...*

Blade voyait nettement les déplacements de sa main.

Elle avait, en un premier temps, enclenché trois contacts. Une autre manipulation avait suivi, vers l'avant du panneau, dans le coin gauche, puis elle avait poussé un potentiomètre jaune.

Il ouvrit les yeux et repéra sur les différents boutons en question. Seul le réglage intermédiaire lui posa problème. Après une série d'essais infructueux, il sentit enfin qu'une réaction s'était enclenchée, mais pas celle espérée. Le couvercle du cocon ne disparut pas immédiatement. Dans un premier temps, il retrouva sa transparence, et Blade fut littéralement pétrifié parce qu'il découvrit à l'intérieur...

Il était face à lui-même ! C'était lui qui se trouvait là, allongé sur le lit de mousse plastifiée, nu et les yeux clos !

Le choc fut si brutal, si inattendu qu'il en fut un instant pris de vertige.

La suite des événements fut à la hauteur de ce premier choc : à peine remis de son trouble, provoqué par la découverte de ce double, si parfait qu'il s'était cru un instant pris dans une boucle du temps,

Blade entendit un bruit, derrière lui, provenant de l'entrée. Un homme se tenait au milieu de l'espace vide découpé dans le mur. Blade reconnut immédiatement une vieille connaissance, Pylaf, l'athlète aux cheveux verts qu'il avait, non sans mal, défait en un singulier combat-spectacle.

Sans s'inquiéter outre mesure, Blade lui fit face, prêt à l'affronter une seconde fois. Pylaf ne bronchait pas. Une statue aurait paru plus vivante. Blade avança vers lui, et se figea en voyant un deuxième Pylaf apparaître puis venir se poster à gauche du premier. Un troisième ne tarda pas à se montrer, suivi d'un quatrième. Des androïdes, fabriqués sur le même modèle. Quatre Pylaf impassibles, alignés en rang d'oignons et les muscles luisants, lui barraient la sortie de la salle. Cette fois, l'issue de la rencontre risquait d'être moins évidente.

« Je n'ai vraiment pas le choix », se dit Blade, songeant qu'il valait mieux intervenir avant qu'une armée de Pylaf se matérialise en face de lui. Et, sans perdre un instant, il fonça comme un chien dans un jeu de quilles, sur cette rangée de sosies. Tous s'écartèrent alors, d'un même mouvement parfaitement synchronisé, pour laisser apparaître Albar.

— Je ne sais comment vous avez pu entrer, lui dit le suivant. Mais je ne suis pas surpris, vous êtes un homme plein de ressources... Vous êtes donc maintenant au courant de notre projet. Ce n'est pas plus mal. Les choses, maintenant, ont au moins le mérite d'être claires.

Un avis que Blade ne partageait pas complètement. Il fit pourtant mine d'être d'accord. C'est un des enseignements qu'il avait tiré de son métier : pour apprendre quelque chose de quelqu'un, il faut lui laisser croire qu'on le sait déjà. De plus, Blade n'avait pas intérêt à le contrarier. Albar tenait dans sa main un engin pointé dans sa direction. Une arme certainement, à en juger par son assurance, dont Blade n'avait pas vraiment envie de tester les capacités.

— Comment avez-vous su que j'étais là ? demanda-t-il, en s'écartant du sarcophage où reposait son double toujours endormi.

La vue de ce jumeau immobile continuait de le troubler. Plus qu'il ne l'aurait cru possible. Peut-être parce qu'il commençait à se faire une idée de tout ce que pouvait impliquer cette découverte.

Une autre surprise, plus désagréable encore, allait achever de le dérouter.

— Le plus simplement du monde, avait répondu Albar en

s'écartant, comme l'avaient fait les quatre Pylaf, pour laisser le passage à un nouveau venu.

« Si cela continue ainsi, pensa Blade en souriant, cette salle va se transformer en cabine des frères Marx.

Il s'attendait à tout, sauf à voir apparaître, rayonnante dans sa combinaison moulante, la belle Lila en personne ! La déception, autant que la stupeur, faillirent avoir raison de son calme.

— Tu as fait vite, comment t'y es-tu prise ? lui dit-il, gentiment ironique.

Lila ne daigna pas répondre. Comment avait-elle pu le berner à ce point ? Dans son sourire Blade ne lisait aucun remords ni regret. Ni aucun signe de fatigue sur son visage, malgré la frénésie de leurs récents ébats. Plus Blade l'observait, et plus il était persuadé que cette Lila-là n'était pas celle qu'il avait tenue dans ses bras quelques instants plus tôt.

Si c'était bien le cas, s'il y avait bien deux Lila, et que l'autre, celle qu'il venait d'aimer, ne l'avait pas trahi, alors cela impliquait qu'elle était en grand danger. Il devait quitter ce laboratoire le plus vite possible pour voler à son secours, en espérant qu'il ne soit pas déjà trop tard.

— Alors Richard Blade, comment trouvez-vous ma création ? lui lança Albar avec un signe du menton vers le gisant dans son écrin transparent. Ou peut-être devrais-je dire : « comment vous trouvez-vous ? »

— Puisque vous êtes là, reprit-il sans attendre de réponse, je vais en profiter pour immédiatement vérifier son bon fonctionnement. À toi de jouer, Lila ! Et vous, Blade, écarterez-vous du cocon !

Sous la menace de l'arme d'Albar et surveillé par les quatre copies conformes, Blade n'était pas en position de force. Il recula donc docilement de quelques pas, pour laisser Lila s'installer devant le panneau de commande. Un instant, il pensa la prendre en otage, s'en servir comme bouclier, mais y renonça aussitôt. Pour trois raisons. De telles méthodes n'étaient pas dans son tempérament. Il voulait aussi savoir à quoi Albar avait fait allusion à propos de son projet. Et, de toute façon, il était persuadé que cet homme n'aurait pas hésité à sacrifier sa collaboratrice plutôt que de le laisser s'échapper.

Lila entreprit une série de manipulations sur la console de commande. Quelques secondes plus tard le couvercle du cocon disparaissait. Après un temps d'une densité infinie, le double de Blade

se redressa, semblant se réveiller d'un long sommeil, pour descendre de sa matrice.

Il était nu, comme lui-même l'avait été à son apparition, prouvant du même coup que la ressemblance était absolument parfaite. Sous le regard admiratif de Lila, qui semblait avoir oublié la présence de l'original, l'autre Blade fit quelques pas maladroits puis, trouvant son équilibre, observa la pièce et ses occupants d'un œil méfiant, déjà endurci. Exactement comme l'aurait fait Blade si les rôles avaient été inversés.

— Salut p'tit frère ! lança Blade avec décontraction, pour cacher le léger malaise que lui causait la vue de son jumeau.

L'homme se tourna vers lui, le regarda avec une curiosité agressive, les sourcils légèrement froncés. Cette expression en revanche, remarqua Blade, ne faisait pas partie de son propre registre. La ressemblance, pour l'instant, semblait donc n'être que formelle, limitée à l'enveloppe, à l'image. Cette créature, qui ne pouvait avoir le même passé que lui, devait forcément avoir une personnalité – si elle en avait une – différente de la sienne.

— Débarrasse-nous de cet homme ! ordonna Albar au faux Blade en lui désignant le vrai. Tu dois l'éliminer si tu veux pouvoir prendre sa place !

S'infiltrant entre les questions, une certitude vint s'imposer à l'esprit de Blade : Son arrivée sur ce monde devait obligatoirement avoir eu lieu bien avant le moment où il avait repris conscience dans la pièce d'à côté. Plusieurs heures plus tôt, voire même plusieurs jours. Il fallait bien qu'Albar et sa fine équipe aient eu le temps matériel de créer ce double. Il n'y avait pas d'autre façon d'expliquer sa présence. Mais le même mystère obscurcissait tout le reste. Pourquoi avaient-ils fait cela ? Dans quel but ? Et surtout pourquoi le lui avaient-ils caché ? Blade se sentait le jouet d'une vaste machination. Cela pouvait expliquer pourquoi, à part les deux éméchés dont il avait emprunté la voiture, il n'avait pas rencontré âme qui vive dans cette cité souterraine qui aurait dû grouiller de monde. Peut-être même ce couple avait-il fait partie du banquet ?

Le temps n'était plus à la réflexion. Son double avançait sur lui avec la ferme intention de satisfaire son créateur. Prenant appui sur le socle du cocon vide comme sur un cheval d'arçon, il effectua un double saut périlleux et atterrit juste devant Blade qui évita de justesse un crochet du talon, immédiatement enchaîné avec une

incroyable rapidité. Ce premier assaut raté, le double ne lui laissa pourtant aucun répit ; il le cueillit d'un direct du plat de la main à la face qui l'envoya valdinguer contre le mur de la salle.

Quelque peu sonné, Blade plongea sur le côté pour éviter, une nouvelle attaque : pieds en avant, son double avait sauté sur lui mais, « l'original » ayant esquivé, il s'écrasa les orteils contre le mur. Blade s'était déjà relevé et le vit grimacer de douleur. Comment était-ce possible ? Un androïde pouvait-il être sensible à la douleur ?

Cantonné dans une attitude défensive, Blade lui fit à nouveau face et se débarrassa rapidement de sa robe, qui limitait sa liberté de mouvement. Ainsi vêtu de sa seule culotte noire, la ressemblance avec l'autre Blade, intégralement nu, devenait vertigineuse.

Les centaines de combats livrés au cours de ses missions terrestres, puis aux confins de l'univers, avaient rendu Richard Blade quasiment invulnérable. Mais aucun ne l'avait préparé à se battre contre lui-même. Cette situation nouvelle, extraordinaire, affectait son agressivité. Il avait beau se persuader que cette « chose » était un adversaire comme les autres, son esprit, par des mécanismes dont le contrôle lui échappait, refusait de l'admettre vraiment. Peut-être parce que, la ressemblance du Blade n° 2 se prolongeant jusque dans sa manière de se battre, Blade s'en trouvait comme hypnotisé, fasciné. Il ne pouvait s'empêcher d'observer sa technique, ses gestes, ses postures.

Le double revenait à l'assaut. Blade évita ses premières attaques, contra une série de manchettes, et riposta enfin. Une pirouette l'amena dans le dos de son adversaire qu'il ébranla d'un coup de coude à la nuque, enchaîné d'un direct dans les reins. Mais ses coups n'étaient pas très appuyés, comme s'il craignait de détériorer cet autre lui-même.

Albar jubilait. Le trouble de Blade, son manque de combativité ne lui avait pas échappé.

— Alors Richard Blade, on dirait que vous avez trouvé un adversaire à votre mesure...

Cette remarque, qui se voulait sarcastique, eut un tout autre effet sur Blade. Quelque chose se déclencha en lui. Une barrière avait volé en éclat. Il se sentit soudain entièrement libéré. Le clone chargeait à nouveau. Ses premiers coups ratèrent leur cible, mais un chassé-retourné cueillit Blade à la tempe. Faisant preuve de beaucoup moins de scrupules que lui, sa réplique enchaîna d'un direct au plexus qui lui

coupa le souffle et le mit à genoux.

S'il voulait avoir le dessus sur cet adversaire, qui semblait pouvoir prévoir ses attaques les plus personnelles, il allait devoir se surpasser... Le pied de son alter ego arrivait droit sur son visage... Se surprendre lui-même, frapper où il aurait le plus mal... Blade plongea au sol... Le talon du jumeau passa à quelques millimètres de son oreille... En se retournant, Blade lui assena un terrible coup de talon dans les testicules et, sans attendre, se releva et, d'un coup de pied jeté l'envoya se fracasser contre le mur. L'androïde, ou quoi que ce fût d'autre, glissa le long de la cloison et se tassa sur le sol comme une poupée de chiffon.

Lila semblait hésiter entre la satisfaction et la déception, et Albar avait perdu son sourire victorieux. Blade s'attendait à ce qu'il lui envoie ses quatre sbires aux cheveux verts, mais au lieu de cela Albar redressa son arme et tira. Blade sentit une piqûre à la cuisse. Une douleur sourde irradiait dans toute sa jambe. Ses forces semblaient s'écouler comme un torrent en furie au travers du trou minuscule qu'il avait au sommet de la cuisse. Il tomba à genoux.

Albar vint vers lui, son arme pointée sur son visage.

— Vous allez me tuer, c'est ça ? dit-il tandis que son esprit embrumé commençait à s'assombrir.

— Non, nous n'allons pas vous tuer, Richard Blade. Nous sommes des gens civilisés. Nous allons simplement nous arranger pour que votre mort arrive plus tôt.

Blade perdait rapidement toutes ses facultés. Mais il ne voulait pas mourir sans savoir, sans avoir la clé du mystère. Rassemblant ses dernières forces, il parvint à articuler :

— L'autre... Blade... Pourquoi ?

Albar se pencha vers lui, le visage transpirant de haine et d'avidité.

— Ce double est un répliquant, un clone, que j'ai créé avant votre réveil. En fait, monsieur Blade, mais peut-être l'aviez-vous déjà compris, vous êtes tellement... parfait...

Albar le fixa d'un air de dément dépit, s'agenouilla près de lui, et reprit, plus bas :

— Je ne pensais pas que vous arriveriez à battre votre clone... Il va falloir encore améliorer son conditionnement.

La vue de Blade continuait de se brouiller. Les couleurs se mélangeaient et il n'y avait plus une seule ligne droite dans son champ

visuel. Les sons n'en paraissaient que plus nets.

— Grâce aux informations qui sont contenues là-dedans, dit-il en agitant, comme un serpent devant son visage, la ceinture de Blade. En fait, disais-je... Je me dépêche, vous ne serez plus parmi nous longtemps... Vous êtes arrivé depuis une semaine. Je n'avais jamais disposé de si peu de temps pour créer un clone... Ce qui explique ses imperfections... Plus tard, nous en produirons toute une armée, qui pourra voyager à travers les dimensions puisqu'ils auront les mêmes capacités et les mêmes caractéristiques que lui. Que vous. Alors nous pourrons...

La suite se perdit dans l'obscurité.

CHAPITRE VI

— Désolé, monsieur Blade, mais nous allons être obligés de nous débarrasser de vous...

L'obscurité était totale, absolue. La voix d'Albar lui parvenait au travers d'un haut-parleur.

— Vous devez encore vous sentir un peu vaseux... Je vous rassure, ça ira bientôt mieux. Vous n'allez pas tarder à retrouver toutes vos facultés. Ce qui vous attend vous y aidera sûrement.

Tout ce que Blade sentait pour l'instant, c'était une raideur générale, et surtout infecte. Elle lui rappelait quelque chose. Une image lui traversa l'esprit, celle d'un pot brillant, en aluminium, plein d'une pommade brunâtre. À sa suite, tout un flot de souvenirs sans lien s'engouffra dans son esprit nébuleux... Le professeur Leighton dans son fauteuil roulant, un hercule aux cheveux verts, deux autres malabars devant une lourde porte de chêne... Le projet DX, Lila, Jennyfer Ireland... Petit à petit, Blade se remplissait de lui-même, retrouvait son passé. Des moments venus d'autres mondes venaient éclater comme des bulles à la surface de sa conscience. Mais cette odeur, infecte et nauséabonde, qui saturait l'obscurité, l'empêchait de se concentrer.

— Vous devez vous satisfaire de ce moyen de transport peu agréable, monsieur Blade, reprit la voix d'Albar. Mais le voyage sera de courte durée.

Blade était étendu sur une plaque de métal, rugueuse et froide, visqueuse par endroits. C'est elle qui dégageait cette insupportable puanteur. Il décida d'explorer l'espace autour de lui et se mit à ramper.

— Bonne chance monsieur Blade ! Et merci pour tout !

Tandis que résonnait le rire gras d'Albar, Blade se cogna contre une paroi verticale, de métal elle aussi, mais lisse. Un silence brutal, artificiel, désintégra le rire d'Albar.

Blade sentait la raideur de ses muscles et de ses articulations se

dissiper lentement. Il pouvait se déplacer plus facilement, plus vite. L'obscurité fut brutalement lacérée par un signal sonore, à intervalles réguliers. Comme un cri grave et plaintif, qui lui rappelait un signal d'alarme. Un bruit qui ne présageait rien de très bon.

Il longea la paroi de métal, rencontra une arête, un angle droit. Dix pas jusqu'à l'arête suivante... Il était dans une cabine sans doute carrée. Une cellule peut-être. Le signal rugissait toujours, toutes les deux secondes. Il n'y avait aucune trace d'ouverture. Les murs étaient uniformément lisses.

Soudain, un puissant vrombissement de réacteur secoua le plancher sous ses pieds, s'amplifiant jusqu'à couvrir les vagissements de l'alarme, et la cabine se mit à vibrer, de plus en plus fort, comme si elle était sur le point d'exploser.

Une formidable poussée lui fit perdre l'équilibre et le plaqua au sol. Propulsée à une fantastique vitesse, la cabine filait vers le haut. Vers la surface du monde.

Prisonnier et impuissant, broyé par ce bruit assourdissant, Blade se tassa dans un coin de la cabine, dont le sol devenait brûlant. Les vibrations et le bruit avaient atteint un point culminant. Les secondes s'entassaient, sans queue ni tête, comme des tranches d'éternité. En position fœtale, la tête posée entre ses genoux repliés et protégée par ses bras, Blade attendait la fin, qui, d'une manière ou d'une autre, le délivrait de cet enfer.

Soudain, comme jaillie du cœur des ténèbres, une lumière aveuglante explosa. Des torrents d'air, lourds et chauds envahirent l'espace et vinrent l'écraser contre le plancher, chassant du même coup les relents putrides auxquels il s'était habitué. Le bruit, toujours aussi assourdissant, avait changé de tonalité. Il devenait beaucoup plus sourd, plus grave. La cabine ralentissait. C'était très net. Mais sa vitesse restait encore incroyablement élevée.

Cette lumière nouvelle tombait du plafond. Blade parvint à redresser la tête et fut ébloui par un carré éclatant, lointain, entouré d'un halo de blancheur, qui resta imprimé sur sa rétine après qu'il eût fermé les yeux. Le toit de la cabine avait disparu ! C'était le ciel qu'il venait de voir, loin, très loin au-dessus de lui. Et qui se rapprochait, à toute allure, tandis que le bruit semblait toujours vers les graves.

Le visage battu par un souffle furieux, Blade entrouvrit les yeux. Le carré lumineux avait déjà plus que doublé de taille. En grandissant, il s'était chargé d'azur. Dans quelques secondes, la cabine aurait atteint

la surface...

Enfant, encore haut comme deux pommes, Blade rêvait de devenir homme-obus. Il en avait vu un dans un cirque. Un homme au ventre un peu rond, serré dans un collant argenté, le visage caché par une cagoule. Avec de petites ailes sur les oreilles. L'homme avait disparu, avalé par le canon, puis, dans un roulement de tambour, avait jailli au travers d'un épais nuage de fumée verte. Depuis, ce jour était resté gravé dans sa mémoire.

Si Blade devait mourir, au moins, ce serait en réalisant son plus vieux rêve.

Que trouverait-il au bout du tunnel ? Comment cette folle ruée vers le monde du dehors allait-elle s'achever ? Blade n'avait plus le temps d'évaluer, de réfléchir, de se préparer. Le bout du boyau n'était plus qu'à une vingtaine de yards... Quinze... Dix... La cabine était maintenant inondée de cette lumière écrasante, chaude et vraie. La lumière du jour, celle d'un soleil.

Brusquement, le bruit de réacteur cessa, comme chassé par un assourdissant crissement métallique. La décélération se fit plus brutale et Blade, soudain plus léger, fut littéralement soulevé. Un terrible claquement précéda l'arrêt de la cabine. Pas de toute la cabine... Détaché du reste de l'habitacle, le plancher, propulsé par son énergie cinétique, continuait de s'élever, poussant irrémédiablement Blade vers la surface.

Arrivé au sommet de la cabine, le plancher se bloqua, net. Blade, violemment éjecté et projeté au-dehors, s'envola. Comme l'homme-obus. Une voltige d'une vingtaine de yards dans l'espace éblouissant. Mais lui n'aurait pas de filet. Instinctivement, avec une agilité de chat sauvage et des réflexes de parachutiste, il se retourna en vol pour se préparer à l'impact brutal qui l'attendait. En même temps il avait perçu et enregistré une image du décor. Un désert de sable et de rochers, s'étendant à perte de vue, hérissé d'une quantité de collines aux mille couleurs parsemées de reflets scintillants. Un décor à la fois surnaturel et beau, comme une gigantesque œuvre d'art, qui baignait dans les rougeurs du soleil levant.

Il atterrit durement sur la pente d'un de ces pitons bariolés. Au milieu d'ordures. Des monceaux de déchets de toutes sortes. Il s'était écrasé dans un tas d'immondices, dans une décharge de la taille d'une montagne !

Il roula, sur lui-même d'abord, puis dégringola au bas de la pente, porté par l'avalanche de détritiques qu'il avait provoquée. Une glissade infernale qu'il ne cherchait même plus à contrôler. Il se mit en boule et, protégeant les parties sensibles de son corps, croisa mentalement les doigts.

La carcasse rouillée d'une machine morte mit brutalement fin à sa chute. La dernière chose dont il eut conscience, allongé au milieu des immondices, le corps labouré d'écorchures profondes, fut encore cette odeur écœurante qui semblait le poursuivre.

À son réveil, le soleil était presque au zénith. Un soleil implacable, écrasant. Heureusement, l'ombre de la machine à demi enterrée l'avait protégé contre ses rayons acérés. La pestilence, agressive, le prit à la gorge. Le vent était saturé de ses relents âcres. Blade sentait des fourmillements sur sa peau, et des piqûres aiguës sur tout le corps. Des bêtes, des centaines de petites chenilles velues, brunes annelées de jaune, montaient à l'assaut de cette manne sanguinolente tombée du ciel. Blade bondit sur ses pieds, s'en débarrassa rapidement. Certaines, plus tenaces, restaient accrochées. Il dut les retirer une par une, avec une grimace de dégoût.

Cette épreuve passée, Blade vérifia qu'il n'avait rien de cassé. Il était couvert d'écorchures, de griffures et d'entailles, mais sa souplesse et ses réflexes lui avaient évité le pire.

Il y avait de tout dans ces immondices, de l'organique en décomposition, beaucoup de plastique, des concrétions de métal. Entre les centaines de ces pitons de pourriture plantés de tous côtés, il n'y avait que du sable planté de rochers isolés et de quelques rares buissons d'épineux plus ou moins verts. Et par-dessus ce surprenant paysage, recouvrant un silence de mort, ce terrible soleil qui attisait ses plaies.

Blade avait un peu de mal à respirer. L'air lui semblait trop dense et lui brûlait la gorge. Les paroles d'Albar, celles qui avaient accompagné sa perte de conscience au laboratoire, lui revinrent à l'esprit. Celles de Kadik aussi, quand il lui avait raconté ce monde pollué qu'il n'avait pas connu. Il avait là deux raisons plus que suffisantes pour tenter de retourner dans la cité souterraine. Avant de chercher un autre moyen d'y parvenir, il devait retourner jusqu'au trou par lequel il avait été éjecté.

En escaladant la pente de déchets, il repensa à ce que lui avait

révélé Albar. S'il avait effectivement l'intention d'envoyer des armées de ses clones à travers les dimensions, et il n'y avait aucune raison d'en douter, ce n'était pas un peuple, une région, où même un monde que Blade allait cette fois devoir sauver avant d'être rappelé à Londres, mais tout l'univers ! Cette pensée le fit sourire. Le sort de l'univers dépendait de lui, Richard Blade, qui montait à l'assaut de cette montagne de rejets puants.

Jusque-là, théoriquement, Albar n'avait réussi qu'à franchir le néant séparant les univers parallèles. En Blade, il tenait le voyageur idéal. Et rien ne pourrait l'empêcher de mener son projet d'invasion à son terme. Blade en vint à penser que ce savant, pas si fou que ça, ne pouvait être seul maître de ce projet. Il y avait forcément quelqu'un au-dessus de lui, des autorités supérieures, cet Adélaus IV qu'il aurait pu peut-être, à l'heure qu'il était, rencontrer. Mais les méandres du destin l'avaient jeté sur d'autres virages.

Et Lila, ou plutôt « les » Lila... Laquelle était l'originale et laquelle la copie ? Celle qui l'avait averti, faisait-elle partie de cette vaste machination ? Il voulait croire à sa sincérité. Mais si elle n'avait pas été, d'une manière ou d'une autre, manipulée, comment savait-elle qu'il courait un danger ? Cette sincérité ne prouvait pas pour autant qu'elle était la « vraie » Lila. Elle pouvait être un androïde, ou un clone. Lui, Richard Blade, n'était peut-être pas, certainement même, la première création d'Albar. Et rien n'empêchait un androïde ou un clone de vouloir lui venir en aide. Il ne savait presque rien de ce monde. Tout était possible.

Sa fierté, et ses souvenirs, le poussaient quand même à croire que celle qui lui avait fait l'amour de si turbulente façon, était bien la « première » Lila.

Après de pénibles efforts, le cœur blindé, Blade arriva au sommet et le découvrit creusé d'une large cuvette. Comme le cratère d'un volcan, duquel, au lieu de lave en fusion, jailliraient les excréments putrides d'un monde artificiel.

Une masse noire, de section carrée, émergeait au centre du cratère. Large d'environ dix yards, comme la cabine par laquelle il était arrivé, elle en avait bien vingt de hauteur. Comme il s'y était attendu, la bouche du canon s'était refermée. Blade sut, avant d'avoir essayé, qu'il ne pourrait pas en forcer l'entrée. Ce couvercle ne devait pas s'ouvrir, mais, comme les portes du laboratoire, disparaître. Il y avait une solution. Profiter de la prochaine évacuation pour se glisser à l'intérieur et redescendre par la cabine vide ? Certes, cela ne résolvait

pas le problème, mais, au moins, le repoussait dans l'espace et dans le temps. À l'arrivée, en bas, il aviserait.

Au pied de cette immense masse sombre, Blade fut forcé d'abandonner ce plan. Sans trop de regrets d'ailleurs. Il fallait être Spiderman pour grimper là-haut. Les parois étaient absolument impossibles à escalader. Il en fit le tour sans rien trouver. Aucune ouverture, aucune jointure, aucune prise possible. Rien que du métal. Noir, brûlant et lisse.

Il lui fallait pourtant impérativement retourner dans la fourmilière enterrée à des centaines et des centaines de yards plus bas. Et sans trop tarder. Non seulement pour mettre des bâtons dans les roues de ces envahisseurs potentiels, mais aussi parce que l'atmosphère ici devenait pesante et l'air irritant.

Il retourna sur l'arête du cratère, pour observer le paysage alentour. Un autre cratère, sur sa droite, vomit son lot de détritiques qui se répandit dans les airs, comme un feu d'artifice en plein jour, plein de couleurs et d'éclats de soleil.

Un instant plus tard, le vent lui amenait une puanteur nouvelle, aux nuances plus fraîches. Il décida de quitter cet enfer et de partir explorer ce monde. Ailleurs existait peut-être un autre moyen de retourner dans la fourmilière.

Blade choisit le levant. Pourquoi cette direction plutôt qu'une autre ? Parce qu'il fallait bien en choisir une, et parce que de ce côté, au loin, une chaîne de montagnes, de vraies montagnes de pierre ocre, lui offrait un horizon fixe, un but à atteindre. En principe, si ce désert ne cachait pas de dangers particuliers, il en aurait atteint le sommet avant la nuit. De là-haut, il aurait une vue bien plus vaste. Alors, en fonction de ce qu'il découvrirait, il déciderait quoi faire.

Était-ce la mauvaise qualité de l'air ? La chaleur ? La fatigue avait surpris Blade. Plus tôt qu'il ne l'aurait prévu. Il était sorti de la zone des décharges, depuis l'équivalent d'une bonne heure, mais les montagnes étaient encore loin. Et le soleil toujours aussi vertical.

Bientôt, il commença à perdre ses automatismes de marche. La jambe gauche, devenue indépendante, se fatiguait plus vite. Dix minutes plus tard, il boitait carrément et de terribles crampes le forçaient à s'arrêter.

Il fit une pose, dans l'ombre étroite d'un gros rocher. Il avait la respiration sifflante, la bouche en feu, la gorge et les lèvres sèches, râpeuses. Par tous ses pores, son corps se vidait de son eau, qui

s'évaporerait presque aussitôt.

Dans cette immensité plate et immobile, Blade aperçut soudain, très loin, du côté des montagnes, un nuage de sable, qui se déplaçait. Comme le sillage laissé par un véhicule ou un animal. Apparu au sommet d'une dune, il l'avait dévalée à toute allure avant de bifurquer pour se diriger vers lui.

Plusieurs autres nuées venaient d'apparaître à leur tour. Une douzaine en tout. Toutes suivirent le sillage de tête, qui ne devait plus être maintenant qu'à cinq ou six cents yards.

Le vent tourna. Bientôt Blade, à nouveau caressé par des volutes malodorantes, réussit à distinguer des formes à travers l'écran de sable, des formes que deux traits noirs, obliques, reliaient au sol. À mesure qu'elles approchaient, et qu'il les distinguait plus clairement, la surprise repoussait plus loin les assauts de la fatigue. Ces formes étaient des hommes ! Tenant les deux cordes plantées à deux mètres devant eux, ils avaient l'air de faire du ski nautique sans bateau, sur une mer sans eau.

Par quoi étaient-ils tractés ? Blade ne distinguait toujours rien devant eux.

À une centaine de yards, l'homme en tête ralentit son allure, tandis que la douzaine de skieurs des sables s'éparpillait autour du rocher à l'ombre duquel Blade s'était réfugié. Ce dernier se leva. Les poings serrés, il draina toutes ses réserves d'énergie. Les hommes se tenaient, agrippés à leurs cordes, sur des plaques de métal, desquelles partait une troisième corde, qu'il n'avait pas remarquée parce qu'elle plongeait plus directement dans le sable. En forme de monoski, ces plaques avaient la taille d'un lit d'une place. Toutes étaient différentes. Certaines étaient plus petites, plus rouillées ou décorées de motifs colorés, d'autres munies de sièges ou encombrées de matériel divers.

L'homme de tête s'était arrêté à portée de voix. Derrière lui, sur sa plaque, il y avait plusieurs caisses. Ses jambes, comme celles de tous les autres, brillaient et lançaient par intermittence des éclats plus vifs. Sans doute portait-il des jambières de métal. Il avait en outre le torse couvert d'un vêtement brun et le crâne protégé par une longue bande d'étoffe enroulée en turban. Son visage était caché par un masque qu'il retira pour parler. Les autres l'imitèrent. À cette distance, Blade ne pouvait pas distinguer leurs traits.

— D'où viens-tu ? cria l'indigène dressé dans la lumière.

Blade, le doigt pointé derrière lui, se contenta de lui indiquer la direction de la décharge. Visiblement cette réponse intrigua son interlocuteur qui, abandonnant son monoski, sauta sur le sol et, toujours tracté par une mystérieuse énergie, se laissa traîner, enfoncé jusqu'aux chevilles dans le sable. Il s'arrêta cette fois à une courte distance de Blade. De sa main gauche il tenait les deux cordes, reliées par une poignée, et dans la droite, un engin noir en forme de gros séchoir à cheveux qu'il portait en bandoulière. Une arme certainement. Ce n'était pourtant cet objet qui accrocha le regard de Blade, mais le visage de l'homme, aussi hideux que celui d'un grand brûlé. Tout son corps portait les mêmes marques, comme s'il s'était douché au vitriol. Seules quelques plaques de peau, légèrement verdâtre, étaient encore intactes. Dans son regard sombre et perçant, Blade lut la satisfaction d'être regardé normalement, sans gêne, sans peur ni pitié.

Les autres aussi avaient mis pied à terre et s'étaient approchés. Tous étaient vêtus et équipés de la même façon. Tous avaient la même peau parcheminée tâchée de vert, les mêmes traits difformes et torturés.

— Où est ton blid ? demanda l'homme qui lui faisait face.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

En guise d'explication, le chef de la troupe tira brusquement sur ses deux cordes. À mi-distance entre eux, deux tubes sortirent du sable, comme des périscopes. Ils se terminaient par de petits lobes extrêmement mobiles. Une tête apparut bientôt, fendue d'une large bouche barrée par une multitude de longues dents serrées. Les tubes étaient en fait leurs antennes... Ces gens étaient tractés par des vers géants !

— Je parle de ça, fit l'homme, avant que l'animal n'ait replongé et disparu dans son élément.

— Je suis venu à pied, dit Blade.

— Tu es bien abîmé. Comment est-ce arrivé ?

— J'ai été éjecté d'un vide-ordures. C'est en roulant au bas de la pente que j'ai récolté ces blessures. Et toi, qui es-tu ?

L'interpellé réfléchit un instant puis reprit, plus fort, à l'intention de ses hommes :

— Eh, les gars ! Il a été éjecté d'un lance-merde !

Une hilarité générale accueillit la nouvelle. D'un geste vif de la

main, le chef la trancha net.

— Mon nom est Pioultr, répondit-il à retardement avec une fierté d'autant plus appuyée, qu'il devait compenser l'absence d'expressivité de son visage. Je commande le Peuple de la Montagne. Avant, j'étais soudeur, sur les chaînes de montage des A et B-gènes.

— Et toi qui es-tu ? enchaîna sèchement un de ses hommes.

— Mon nom est Blade. Je ne suis pas de ce monde.

Les inventions auxquelles la prudence lui avait toujours conseillé d'avoir recours, n'étaient plus ici de mise. Dans un univers aussi avancé, il n'était pas à craindre que la vérité se révèle plus dangereuse que le mensonge.

— Je t'expliquerai cela plus tard, enchaîna Blade. J'ai soif. As-tu à boire ?

L'homme saisit une gourde accrochée à sa ceinture et la lui envoya. Blade la rattrapa au vol. Elle était vide.

— Tu te moques de moi ? Il n'y a rien là-dedans, fit-il sèchement.

Ses paroles semblaient avoir le don de les amuser. Ou alors, ce peuple était rigolard de nature. L'hilarité repartit de plus belle. Lui, n'avait pas spécialement envie de la partager.

— Je ne sais pas comment tu es arrivé jusqu'ici, dit Pioultr en riant, mais c'est vrai que tu dois être nouveau.

En lui indiquant la gourde du doigt, il enchaîna, plus sérieusement :

— Pisse dedans, et tu l'auras ton eau !

Blade, sans le quitter des yeux, porta la gourde à son sexe, la remplit comme il put, la reboucha, et la lui envoya.

L'homme fit faire demi-tour à sa monture un instant entrevue, et retourna auprès de sa planche où, le dos tourné, il s'affaira un moment.

Blade ne pouvait voir ce qu'il faisait. Tous les regards étaient fixés sur lui. Une minute plus tard environ, Pioultr revint et lui relança la gourde. Elle semblait avoir le même poids. Blade la déboucha et renversa un peu de liquide dans sa main. Non seulement il se révéla incolore, mais il avait aussi la fraîcheur d'une eau de source. Blade approcha sa main encore humide de ses narines, et ne lui trouva aucune odeur particulière.

— Bois sans crainte. Ce n'est que de l'eau, tu peux me croire.

Blade porta la gourde à ses lèvres et crut rêver. Jamais il n'avait bu une eau aussi pure, aussi agréable. Une voluptueuse caresse pour sa gorge embrasée, qui lui rendait toute sa vitalité et acheva de lui remettre les idées en place.

Si seulement il avait pu comprendre comment un tel prodige avait été réalisé... Une telle efficacité, se dit Blade, permettrait d'éradiquer, sur Terre, sinon le problème de la faim, au moins celui de la soif. Il en parlerait dans son rapport. Des chercheurs seraient ensuite appelés à se pencher sur la question, sans savoir que ce qu'on leur demandait de créer existait déjà, quelque part sur un monde parallèle, preuve inaccessible du possible.

— Tu en veux un peu ? lui proposa Blade en tendant le flacon à cet alchimiste du désert qui venait de changer l'urine en eau.

— On t'apprendra les usages plus tard, dit Pioultr, après avoir refusé.

Il avait dit cela sans animosité. C'était une promesse plus qu'une menace.

— On va voir ce qu'on peut trouver dans les derniers rejets. Il y en a eu ce matin. Attends-nous là. On repassera te prendre au retour.

Tous remirent leur masque protecteur puis, sur un signe et un cri de leur chef, la douzaine d'hommes partit en direction des terrils de déchets. L'un d'entre eux arrêta son blid en catastrophe devant le rocher, pour lui lancer une grande pièce de toile et deux tiges de fer.

— Fais-toi de l'ombre avec ça, lui dit-il d'une voix rendue caverneuse par son masque, avant de s'éloigner pour rejoindre les autres.

Ils semblaient glisser sur le sable comme d'autres marchaient sur les eaux.

Blade les regarda s'éloigner. Le crissement des plaques s'évanouit, noyé dans les traînées de sable qui ondulaient dans l'air brûlant.

Puis le silence reprit possession de l'immensité écrasée de lumière.

CHAPITRE VII

La plaque métallique, faite d'un alliage très léger, glissait en crissant sur le sable, sinuait entre les récifs de cet océan fixe, ou tressautait comme un ressort excentrique.

Blade avait pris place à l'arrière du traîneau de Pioultr. Avant le retour du groupe de glisseurs, son état s'était d'abord aggravé, puis peu à peu stabilisé. Maintenant, des vagues glacées venaient par moments secouer son corps meurtri et brinquebalé en tous sens. Bien qu'il ne pût rien y faire, Blade regrettait de se trouver ainsi affaibli. D'abord parce qu'il n'était jamais très bon d'engager un contact dans ces conditions. Il aurait aussi bien aimé pouvoir monter un de ces vers des sables, histoire d'ajouter une sensation inconnue à la longue liste de ses expériences uniques. Plus tard peut-être, lorsqu'il serait remis.

Arc-bouté sur ses rênes, Pioultr retira son masque, le laissa pendre autour de son cou et, gardant un œil sur sa trajectoire, hurla par-dessus son épaule :

— Ce sont des vers solitaires. Ils passent les trois quarts de leur temps à courir le désert à la recherche de nourriture. Et en plus, ils sont hermaphrodites.

Passant sur un monticule contourné par le ver, le traîneau fut soulevé d'une bonne dizaine de centimètres, avant de retomber lourdement sur le sol.

— Je n'ai vu que sa tête, fit Blade en grimaçant. Quelle est sa longueur ?

— Celui-là est un gros ! Je l'ai attrapé il y a trois jours. Dix-sept pieds. Il y en a qui peuvent aller jusqu'à vingt !

Dans ce monde-là, calcula Blade mentalement, un pied faisait quarante-sept centimètres et demi. Ce qui impliquait pour ces vers des sables, des tailles d'environ cinq à dix mètres.

— Ils ont l'air docile...

— Faut pas s'y fier, elles sont terribles, ces petites bêtes ! Le mien m'a donné du fil à retordre, mais quand ils acceptent un monteur, c'est

pour la vie. Tu peux le perdre pendant des années, si ton chemin recroise le sien, tu peux être sûr qu'il te reconnaîtra et restera avec toi. La reconnaissance du ventre ! ajouta Pioultr en prenant, dans une caisse derrière lui, une boule brune, apparemment vivante, de la taille d'un chat, qui gigotait en couinant.

Pioultr la lança loin devant eux. À peine l'animal avait-il touché le sol, avant même d'avoir pu se retourner, il fut englouti par la bouche ouverte qui avait surgi du sol et replongeait déjà.

Blade en eut, rétroactivement, froid dans le dos, et se dit qu'il avait eu bien de la chance de ne pas croiser le chemin d'un de ces vers.

Les montagnes approchaient rapidement, formant comme une muraille sans fin qui bouchait tout l'horizon. Elles se révélaient bien plus hautes que Blade ne l'avait cru du haut de la colline de déchets. Plus éloignées aussi. S'il avait dû continuer à pied dans cette fournaise, il serait sans doute en ce moment étendu quelque part, vidé de son eau et priant de toutes ses dernières forces pour que le professeur Leighton ait la bonne idée d'abrégé son séjour.

À l'approche de la chaîne de montagnes, le sol devint plus uniforme. Les secousses s'adoucirent et la qualité de l'air semblait avoir changé. Blade se sentait un peu mieux. Ses forces revenaient, lentement. Mais ses écorchures le brûlaient toujours, et les coups de soleil, sur les épaules et le dos, n'arrangeaient rien. Heureusement, la vitesse venait mettre comme un baume de vent sur ses plaies. Le plus dur à supporter était les démangeaisons. Tout son corps n'était plus qu'une vaste éruption de lave acide. Il lui fallait sans cesse lutter pour ne pas céder à la tentation de se gratter et s'arracher la peau pour mettre fin à son tourment.

— C'est les chenilles, lui dit Pioultr. Elles ne sont pas dangereuses, mais leur salive est terriblement urticante. Essaie d'oublier, on arrive bientôt et on a tout ce qu'il faut pour te soulager.

Il remit son masque. Blade ferma les yeux et fit le vide dans son esprit. Très vite, il n'eut plus conscience du bruit, et concentra toutes ses pensées sur les caresses du vent dont il sentait chaque volute, chaque frôlement sur sa peau. Il parvint finalement si bien à faire abstraction de ses douleurs et démangeaisons, qu'il finit par s'assoupir.

Arrivé au pied des montagnes, Pioultr attendit d'avoir déchargé son traîneau et solidement attaché son blid à un rocher, pour le

réveiller en lui tapotant délicatement l'épaule.

Réveillé en sursaut, encore à demi immergé dans un cauchemar peuplé de zombis invulnérables, Blade se crut en danger. Avant même d'ouvrir les yeux, il avait, de sa main gauche, saisi le poignet de Pioultr, enchaîné d'une terrible manchette du coude droit, et le projetait violemment derrière lui. Ce n'est qu'après avoir bondi sur ses jambes pour lui faire face que Blade prit conscience de son erreur en se découvrant au pied de la montagne ocre.

Tous les hommes avaient assisté à la scène et attendaient la réaction de leur chef. Pioultr, toujours à terre, se massait la mâchoire. Blade alla au-devant de lui. Son visage d'écorché le choqua presque autant que la première fois. Il avait oublié.

— Je suis désolé, dit-il en lui tendant la main pour l'aider à se relever. J'ai cru qu'on m'attaquait.

Pioultr accepta ses excuses en riant. Les autres, changeant brusquement d'attitude, vinrent mêler leurs rires au sien. Ce peuple, décidément, se révélait d'un tempérament des plus jovial.

— Et bien, fit Pioultr en se relevant, vu ce que tu arrives à faire dans ton état, ça doit être quelque chose quand t'es intact !

Le flanc de la montagne était creusé d'un chapelet de grottes perchées à une trentaine de yards. Il y avait aussi plusieurs habitations, sculptées à même la roche.

— Tu crois que tu pourras grimper ? dit Pioultr en les lui montrant du doigt.

La paroi n'était pas verticale, mais légèrement inclinée, et fourmillait de prises franches. Une escalade facile. De grosses cordes pendaient, pour le dernier tiers plus raide...

— Ça devrait aller, le rassura Blade.

Un peu plus tard, allongé sur un tapis grossièrement tissé et usé, il attendait dans la pénombre d'une petite grotte délicieusement fraîche qu'on vienne soigner ses blessures.

Grande comme un studio d'étudiant, la grotte, une caverne plutôt, donnait sur une galerie où brillait la faible lumière d'une lampe circulaire. Blade se demanda d'où ces hommes tiraient leur énergie... Sans doute du soleil.

Sa caverne était sobrement mais agréablement meublée, décorée même de sculptures abstraites. Lorsque ses yeux furent habitués à ce faible éclairage, Blade vit qu'il s'agissait en fait de constructions et

d'assemblages de pièces de toutes matières et de toutes formes, certainement récupérées dans la décharge. Les meubles aussi étaient faits de bric et de broc. Tout ici, à part quelques éléments en bois, devait provenir des collines d'ordures, où les habitants de ce village troglodyte devaient régulièrement aller s'approvisionner.

Un vieillard apparut dans la pénombre de la grotte. Blade le crut d'abord surgi de nulle part, avant de discerner la tache plus sombre d'une couverture dans le fond de la caverne, derrière lui. Une énorme tignasse grise et sale lui tombait sur les épaules. Grand et sec, presque squelettique, il avait le corps et le visage labourés, déformés par les mêmes horribles cicatrices que ses congénères.

En quelques signes, le vieil homme lui avait fait comprendre qu'il était sourd et muet, puis, marmonnant d'inaudibles incantations, il s'était mis à lui étaler sur le torse une pommade laiteuse à l'odeur de lavande, dont Blade ressentait déjà les effets bienfaisants. Aux endroits déjà enduits, les démangeaisons avaient presque disparu et les brûlures du soleil n'étaient plus que de vagues picotements.

Le vieil homme terminait de lui enduire la jambe gauche, lorsque Pioultr vint les rejoindre.

— Alors, tu disais que tu venais d'un autre monde. Si tu t'en sens capable, j'aimerais bien que tu me racontes ton histoire.

Sans attendre de réaction ou de réponse, Pioultr s'assit sur ses talons, jambes croisées.

Malgré la fatigue et les douleurs encore vives, Blade tint sa promesse et lui raconta son histoire, toute son histoire. Depuis la Tour de Londres jusqu'à la montagne de détrit, en se limitant malgré tout, quand c'était possible, aux plus grandes lignes.

Généralement, lors de ses premières rencontres avec les représentants d'un peuple encore inconnu, Richard Blade ne disait jamais la vérité. À cette règle, il n'avait jamais encore dérogé depuis sa première mission. Peu d'hommes en effet, dans les univers parallèles déjà visités, auraient pu entendre la vérité, ou encore moins l'accepter. Cette fois, c'était différent. Pioultr appartenait à un monde plus civilisé, même si ici, en surface, il ne restait que peu de traces de cette évolution avancée. De plus, Pioultr n'était pas sa première rencontre. Il savait approximativement à quoi s'en tenir.

Plus tard, lorsque Blade eut terminé le récit de ses péripéties sur THX 1138, Pioultr prit d'abord un air songeur, recueilli. Une bonne minute de silence s'écoula avant qu'il ne formulât le moindre

commentaire.

— Dis donc, dit-il enfin, le regard éclairé d'une lueur admirative. La première fois, pour ton premier grand saut, après que tous les autres soient morts, ou quasi morts, il a dû te falloir un sacré courage !

Pioultr ne croyait pas si bien dire. Le souvenir de ce jour, où il s'était pour la première fois installé dans le fauteuil de transfert, ne le quitterait jamais. Il aurait pu en raconter chaque instant, décliner la suite intégrale de ses sensations, décrire chaque expression de J et du professeur Leighton depuis son arrivée au laboratoire... Tout était resté profondément gravé dans sa mémoire.

Il aurait aussi pu discourir pendant de longues minutes sur le devoir et le progrès, ou encore la vie, le fatalisme et la foi. Mais il était trop fatigué et n'avait qu'une envie, que ce vieux guérisseur et sa pommade miracle lui amènent le sommeil. Il préféra donc faire bref, et résuma tous ses sentiments et ses souvenirs encore frais d'une courte citation. Une pensée du philosophe français, Blaise Pascal, enfouie dans sa mémoire depuis ses années de collège.

Le regard vague, l'esprit à nouveau investi par sa mission, empêcher Albar et son armée de faux Blade de mettre à sac l'univers, Blade répondit presque machinalement :

— Le courage n'est qu'un effet de la peur. Pioultr hésita un instant. Une grimace qui devait être un sourire étira ses chairs parcheminées, et il lui assena une grande tape dans le dos qui rouvrit une douzaine de plaies. Ils étaient copains.

Blade dormit pendant dix-sept heures d'affilée. À son réveil, dans la même petite grotte, plusieurs surprises l'attendaient. Une délicieuse odeur de viande grillée d'abord. Il se retourna, Pioultr était là, à la même place, dans la même position. L'odeur venait d'un plat multicolore posé près de lui, de trois rondelles vertes de la taille d'une tranche d'ananas, tartinée d'une purée brune. Il se sentait aussi nettement mieux. Cet onguent, qui avait séché et se décollait par plaques, avait réellement fait des miracles. De cela aussi, il aurait aimé pouvoir ramener un échantillon.

— Mange, ça te fera du bien, lui dit Pioultr en lui tendant le plat.

Blade n'avait aucune raison de se méfier de lui. Au-delà de son apparence à faire frémir un directeur de cirque des horreurs, il y percevait la chaleur d'une âme saine et intacte.

Le goût et la saveur, légèrement pimentée, de sa tartine bicolore se révélèrent aussi agréables que l'odeur. De toute façon, il aurait mangé n'importe quoi. Depuis le banquet, prétendument organisé en sa faveur, il n'avait rien avalé. Et ses efforts de la matinée, ajoutés à ceux plus agréables de la nuit, avaient aiguisé son appétit.

— C'est quoi ? demanda Blade en attaquant goulûment la deuxième tranche.

— Une tranche de payo, c'est un des seuls fruits qui poussent encore. Et dessus, c'est de la purée de lamiches.

Dans cette langue, la même à quelques intonations et nuances près que celle du monde souterrain, lamiche venait d'un ancien mot composé, lami-ichekal, l'équivalent anglais de « fouilleur-baveur ».

— C'est un peu fort, mais drôlement bon. J'ai rarement mangé quelque chose d'aussi goûteux, fit Blade avant de sucer ses doigts.

Pioultr se pencha pour lui murmurer, avec des airs de conspirateur énigmatique :

— C'est le goût de la vengeance !

Puis, voyant la mine étonnée de Blade, et l'éclair d'inquiétude qui traversa son regard, il ajouta sur le même ton :

— Les petites chenilles urticantes qui t'ont mis dans cet état, sur les ordures... C'est ça des lamiches !

Cette fois l'expression figée de Blade le fit éclater de rire.

La seconde surprise n'allait pas tarder à venir.

Quelques minutes plus tard, tandis que Blade se débarrassait des croûtes encore collées à sa peau, un homme vint parler à l'oreille de Pioultr dont le visage informe se fendit progressivement d'un semblant de sourire. Blade continua sans réagir à décoller les dernières plaques de pommade sèche. Certaines de ses cicatrices étaient encore sensibles, mais il se sentait un homme neuf.

— À toi maintenant, dit-il à Pioultr lorsque leur visiteur fut reparti. Si tu me parlais un peu de toi, de votre vie aussi, de ce monde ?

Pioultr ne se fit pas prier. Il se révéla un conteur remarquable, à la fois précis et attentif, revenant sur certains points lorsqu'il remarquait sur le visage de Blade l'ombre à peine perceptible d'une question.

La description qu'il fit de cette dimension, comme le récit de son évolution sur plus d'un siècle, recoupaient ce que lui avait déjà dit

Kadik. Mais Pioultr y ajouta aussi quelques éléments nouveaux qui permirent à Blade de s'interroger sur la sincérité des réponses de Kadik à ses propres interrogations : ces omissions avaient-elles été le fruit de l'ignorance du jeune assistant d'Albar ou celui d'un choix délibéré ?

Il apprit par exemple que toute la population n'avait pas été transportée vers les profondeurs protectrices des nouvelles cités. Tout simplement parce qu'il n'y avait pas assez de place pour tous. À ceux qui furent abandonnés à la surface, dans un environnement devenu invivable, on avait fait miroiter la possibilité prochaine d'une nouvelle vague de transplantation.

Cette sélection n'avait pas été acceptée sans susciter un déluge de protestations et de nombreux problèmes. Très vite, il y eut quelques soulèvements, qui furent sévèrement réprimés. Des armées de robots avaient été chargées de protéger les heureux élus et d'assurer la bonne marche de cette descente au paradis. Certains n'avaient pas hésité à tirer profit de la situation et à vendre leurs autorisations au marché noir. Des faussaires avaient fait fortune, il y avait eu des flambées de meurtres et de violents mouvements de panique, spontanés ou organisés. Les sectes fleurissaient comme l'herbe mauve. Des femmes s'étaient sacrifiées ou vendues pour sauver leurs enfants, même en sachant que les passeurs étaient des gens sans scrupules. La plupart de ces enfants avaient d'ailleurs tout simplement disparu.

Finalement ceux qui attendaient de pouvoir enfin descendre, durent se résigner à admettre qu'on leur avait menti. Il n'y avait pas eu de nouvelles évacuations. Les gens abandonnés en surface avaient péri à petit feu, victimes d'une pollution meurtrière. Des vagues de suicides décimèrent une population hagarde et des centaines de cités furent en quelques jours transformées en villes fantômes.

Un semblant d'organisation avait malgré tout survécu un certain temps. La procréation, par exemple, avait été interdite, de manière à mettre fin, à terme, à toute cette souffrance. Mais la nature ne s'était pas laissée raisonner.

— Nul ne peut résister à l'angoisse de la mort, ou à la force de l'espoir, lui dit Pioultr. Pour ces centaines de milliers de gens déjà atteints dans leurs chairs, il était pratiquement impossible d'accepter la fin de leur monde, de se résigner à voir disparaître toute une partie de l'humanité, d'accepter cette absence d'avenir. Alors les débris humains qui peuplaient encore une terre pourrie se mirent à faire des enfants. Et les premiers mutants virent le jour. D'autres disaient

« monstres », mais comme presque plus personne n'était épargné, même ce mot, comme bien d'autres, n'avait plus de sens.

Pioultr, bien que n'ayant pas connu cette époque, paraissait encore troublé, ému, à son évocation. Après un temps, il reprit, plus calme :

— Moi, je suis né tel que tu me vois, trente ans plus tard. Je suis de la troisième génération.

— Tous ne sont pas aussi marqués que toi, remarqua Blade. Certains des hommes qui t'accompagnent sont presque...

Blade hésita, chercha un mot neutre, pour éviter d'ajouter encore à ses meurtrissures encore sensibles.

— Tu veux dire « intacts », « normaux » ? fit Pioultr, venant à son aide. Notre état n'est que partiellement héréditaire. C'est l'air, chargé de gaz corrosifs, qui est surtout responsable de ce que tu vois, fit-il en lui montrant ses mains écorchées. Ce n'est pas très douloureux. On finit par s'habituer. Tu commenceras bientôt toi aussi à sentir la transformation.

Blade en doutait, mais se garda de le lui dire. Il savait que d'une manière ou d'une autre, il quitterait bientôt ce monde pollué.

— Apparemment les forces de vie de la nature ont commencé à reprendre le dessus, continua Pioultr. Depuis quelques années déjà, l'état de notre monde s'améliore. Mais d'après nos observations, il faudra encore pas mal de temps avant que les conditions redeviennent normales.

— Ceux d'en bas, l'interrompit Blade, ignorent apparemment tout de cette situation. Est-ce qu'il vous arrive de communiquer avec eux ?

— Non, jamais. Mais ils sont au courant de cette évolution. Enfin quelques-uns. Plus tard je t'expliquerai comment.

Ainsi donc des liens existaient bien entre la surface et le monde souterrain. Blade y vit aussitôt une possibilité de retour.

— Ce qui explique que nous ne soyons pas tous aussi atteints, continua Pioultr, c'est que nous ne descendons pas tous des premiers laissés-pour-compte. Il y a aussi parmi nous des « montants », des gens qui ont été, comme moi, expulsés d'en bas. Des exclus, des criminels, des objecteurs de conscience, des opposants politiques. Aussi des gens opposés au projet ID, qui ne veut pas dire Inter-Dimensions, comme Albar te l'a fait croire, mais Invasion-Défense.

Ainsi s'expliquait le fait que Pioultr ne se soit pas montré plus surpris lorsque Blade avait raconté son séjour dans les profondeurs. Il

allait l'interroger sur Albar lorsque Pioultr se leva.

— J'ai quelqu'un à te présenter, dit-il avant de se diriger vers la sortie.

Quelques secondes plus tard, il était de retour. Une jeune femme l'accompagnait qui avait dû être très belle, avant sa transformation, sa dégradation. Son crâne était encore garni de quelques mèches blondes. Entre les taches brunes et hideuses couvrant son corps, subsistaient encore des parcelles de peau intacte dont la blancheur n'en paraissait que plus éclatante. Elle se tenait légèrement en retrait, le regard bas. Comme si la présence, ou la vue de cet homme, si fort, si différent, lui était insupportable.

— Je vais vous laisser. Je crois que vous avez beaucoup de choses à vous dire, fit Pioultr avec une expression sans doute coquine, mais que son visage sans traits rendait imperceptible.

— Assieds-toi, lui dit Blade, lui aussi un peu gêné par cette offrande embarrassante.

Il était déjà arrivé, dans certaines dimensions, qu'on lui offrît une femme, comme il était autrefois coutume de le faire chez les Esquimaux. Jamais il n'avait accepté de gaîté de cœur ce genre de cadeau de bienvenue. Mais il avait toujours eu pour principe de se plier aux usages locaux.

La jeune femme obéit et s'assit sans un mot.

— Comment t'appelles-tu ? lui demanda Blade.

La jeune femme hésita un instant. Sa respiration s'était accélérée. Elle redressa son visage. Pour la première fois, Blade vit ses yeux, d'un bleu pur et profond.

— Lila, dit-elle dans un souffle.

Ce fut comme s'il avait reçu un coup de bélier au creux de l'estomac. Lila était peut-être un nom répandu dans ce monde. Mais il ne s'agissait pas d'une simple coïncidence. Dès son entrée il avait été frappé, malgré ses stigmates, par sa ressemblance avec l'assistante d'Albar. Avant même qu'ils n'aient échangé un seul mot, il savait que c'était elle.

Il avait déjà rencontré deux Lila et s'était demandé laquelle était une copie de l'autre.

Quelque chose lui disait qu'il venait seulement de rencontrer l'épreuve originale.

CHAPITRE VIII

Dès que Blade eût fini de lui expliquer dans quelles conditions il avait rencontré ses deux doubles, Lila fut prise de sanglots. Toutes ses résistances avaient volé en éclats sous les assauts de la nostalgie et des souvenirs ravivés. Les souvenirs des tourments endurés depuis son arrivée à la surface, près d'un an plus tôt, de ses sept mois de solitude absolue jusqu'à sa rencontre miraculeuse de Pioultr et du Peuple de la Montagne. Depuis, elle vivait recluse dans une des cavernes de ce village, au cœur de la montagne, et n'avait quasiment plus jamais revu la lumière du jour.

Jusqu'à ce que Pioultr vienne lui dire qu'un étranger avait été éjecté par un des vide-ordures. Un homme venu d'un autre monde, et qui la connaissait.

Les larmes zigzaguaient sur son visage zébré de cicatrices. Blade alla s'agenouiller près d'elle, lui prit tendrement le visage, essuya ses joues. Elle fit un effort pour lui sourire, posa sa tête sur sa poitrine, et raconta son histoire, d'une voix faible et monocorde, entrecoupée de quelques larmes tenaces.

Lorsque Lila avait eu vent du projet ID, il n'avait pas fallu longtemps aux autorités pour comprendre qu'elle n'était pas un élément sur lequel ils pourraient compter. D'un tempérament intègre et généreux, elle s'était élevée contre l'utilisation que la hiérarchie scientifique voulait faire de ses travaux. En un premier temps, elle s'était contentée de protester auprès de son Maître, Albar, qui s'était révélé d'un incroyable cynisme.

Lila avait alors demandé une audience auprès d'Adélaus, l'autorité suprême de la cité. Elle aurait pu être arrêtée, pour insubordination, mais ses recherches étaient trop avancées et personne ne pouvait la remplacer. C'était sur elle que reposait tout le programme de clonage. Lila avait mis au point une nouvelle technique par fragmentation spontanée, qui lui avait été inspirée par le système de portes escamotables.

Elle avait d'abord réussi, après avoir fait disparaître une porte

simple, à la faire réapparaître double. Cette méthode, uniquement physique, n'avait rien de génétique. D'où son avantage, lorsqu'elle l'appliqua à un organisme vivant, de pouvoir créer des clones adultes. En fait de véritables copies.

— Combien de temps faut-il pour fabriquer un double ? lui demanda Blade aussitôt.

— Deux jours la première fois, une demi-journée pour les suivantes, puisque toutes les coordonnées moléculaires sont déjà enregistrées, il ne reste plus que les...

Blade ne l'écoutait plus. Il calculait. Cette opération de reproduction pouvait, dès le deuxième jour, suivre une progression géométrique. Techniquement et mathématiquement parlant, Albar pouvait donc, en une semaine, mettre sur pieds une armée de six cent vingt-quatre faux Blade. Près de dix mille en neuf jours. Neuf mille neuf cent quatre-vingt-quatre exactement. Seul un problème de place pouvait ralentir l'extension de cette milice artificielle. Dix jours ! C'était à la fois très court, et malgré tout suffisant pour lui laisser le temps d'agir. Il lui fallait le plus tôt possible mettre fin à cette opération machiavélique. Il ne disposait que de quatre ou cinq jours, moins même. Plus il attendrait, plus les choses seraient difficiles.

— ... L'autre intérêt de ma méthode, continuait Lila, c'est qu'on peut programmer les descendants du modèle, les façonner en quelque sorte, conserver certaines capacités et en introduire d'autres, supprimer certains caractères physiques ou psychologiques.

À mesure qu'elle avançait dans son exposé, sa voix changeait, se faisait plus exaltée. Elle redevenait la chercheuse passionnée, vive et chaleureuse, qu'elle avait depuis près d'un an cessé d'être.

— J'étais même sur le point de pouvoir programmer ces transformations sur un individu, sans passer par la création d'un double. Ce qui revenait, hors de tout procédé génétique, à modifier son apparence, son fonctionnement organique ou son caractère. Je voulais appliquer cette possibilité à la médecine, pour traiter les maladies incurables, ou même à la chirurgie esthétique... Les possibilités étaient immenses !

« Un peu comme la découverte du professeur Leighton », pensa Blade. Lorsqu'il en aurait maîtrisé tous les problèmes encore irrésolus, sa machine à voyager à travers les univers ouvrirait des perspectives aussi nouvelles que monumentales. Et les risques de dérive en seraient d'autant multipliés.

— J'étais très naïve, reprit Lila, de croire que les membres du pouvoir ne s'intéresseraient qu'aux aspects positifs d'une telle théorie.

D'une certaine façon, Blade ne regrettait pas que Lila eût dû interrompre ses travaux. Ses expériences d'apprentie sorcière l'auraient, un jour ou l'autre, entraînée sur des terrains glissants, malsains. Dangereux aussi, pour elle comme pour les autres.

— Pourquoi t'ont-ils éjectée ? lui demanda-t-il. Tu as pu rencontrer Adélaus ?

— Non, ils m'ont fait lambiner pendant des mois. Et puis un jour j'ai découvert par hasard qu'ils s'apprêtaient à donner vie à deux répliquants de moi, créés à mon insu ! Ils avaient profité d'une perte de conscience que j'avais attribuée à la fatigue et aux contrariétés. Mais c'est eux, j'en suis sûre, qui l'avaient provoquée ! J'ai compris que j'étais perdue, qu'ils voulaient se débarrasser de moi. Il fallait que je disparaisse, mais après seulement avoir détruit mes copies.

Lila s'arrêta un instant, pour se détendre un peu et retrouver une respiration plus calme. Blade préféra attendre sans troubler cette pause nécessaire.

— Quand je me suis retrouvée face ces autres moi-même, reprit Lila, j'ai été prise d'une rage folle, meurtrière. Je voulais les tuer, leur arracher le cœur et les yeux. Mais je n'ai pas pu. Elles étaient moi ! Tu comprends ? C'était comme si je me suicidais, mais sans mourir...

Blade la comprenait très bien. Lui-même avait eu un peu de mal à affronter son propre double en combat singulier.

— J'ai juste eu le temps d'en déprogrammer une, reprit Lila après s'être calmée, de lui insuffler une bonne dose d'insoumission, et j'ai été arrêtée.

Plusieurs des questions que Blade s'était posé venaient enfin de trouver leur réponse. Pendant un instant il se laissa aller à imaginer ce que serait maintenant sa situation si Lila n'avait pas eu le temps d'agir sur un de ses clones. Il serait sans doute prisonnier d'Albar et de ses sbires. Peut-être même déjà mort. Une fois de plus sa bonne étoile lui avait évité le pire. Un jour peut-être aurait-il moins de chance, et finirait-il ses jours sur une terre inconnue, loin de chez lui, des gens et des paysages qu'il aimait. Loin de tout. Mort dans un monde et étranger dans un autre.

Lila se tut, et se blottit plus fortement dans ses bras. Il sentait la chaleur de son corps, après s'être libérée par la parole, elle avait besoin de silence, de réconfort, d'amour aussi. Blade se souvenait des

moments passés avec celle qui aurait pu être elle... Il l'allongea délicatement sur le tapis et entreprit de défaire les hardes qui cachaient son corps. Un corps qu'il connaissait parfaitement, et qui pourtant lui était doublement étranger.

— Non, murmura-t-elle en détournant son visage. Il ne faut pas, je suis laide... Je ne veux pas de ta compassion... Et puis, je suis sûre que tu penseras à l'autre !

Blade prit sa main et la guida jusqu'à la preuve déjà manifeste de la réalité de son désir.

Lila cependant avait vu juste sur un point. Il repensa à l'autre, à la fausse et gentille Lila avec laquelle il avait passé une partie de la nuit précédente. Mais il n'y repensa pas dans le sens où elle l'avait sans doute imaginé. Celle qu'il tenait aujourd'hui dans ses bras, la vraie Lila, n'était que douceur et suavité. Ses élans n'avaient rien à voir avec les enfourchements acrobatiques de l'autre. Ce qui poussa Blade à penser qu'Albar, s'il s'était chargé de sa programmation, devait lui avoir transmis ses propres fantasmes.

— Et bien, fit Pioultr en entrant, je vois que vous n'avez pas fait que parler !

Lila, réveillée en sursaut, se couvrit aussitôt de ses vêtements éparpillés près d'elle, sur le tapis. Pioultr, éclata de rire et lança à Blade un paquet de tissus. Des vêtements.

— Je t'attends dans la grande salle, Richard Blade. Ne tarde pas trop, une longue balade nous attend.

— Où veux-tu m'emmener ?

— Je préfère te laisser la surprise. J'espère qu'elle ne t'a rien dit ?

— Je n'ai pas vraiment le temps d'aller me promener, protesta Blade contrarié, sans répondre à sa question. Je dois absolument trouver un moyen de redescendre. Et le plus tôt possible.

— Justement, là où je t'emmène, il y a peut-être une possibilité...

Sur ce, Pioultr tourna les talons et disparut sans attendre.

Blade enfila ses nouveaux vêtements, plus adaptés au climat local. Un pantalon bouffant, noir pour empêcher la réfraction solaire et, du même coup, amener un peu de fraîcheur en favorisant la sudation. Le reste était constitué d'un poncho brun, très léger, et d'une longue bande d'étoffe qui le protégerait des insolations et des vents de sable.

— Je viens avec toi, lui dit Lila en se levant pour se rhabiller.

— Personnellement, je n'ai rien contre, au contraire, mais il faudra

demander son avis à Pioultr. Et puis, je ne sais pas du tout où il a l'intention de m'emmener. Ce sera peut-être dangereux...

— Je sais me défendre, protesta Lila, presque vexée. J'ai appris quand j'étais seule. Tu veux voir ?

Blade sourit. L'esprit ailleurs, il admirait son corps à la beauté à la fois si harmonieuse et si endommagée.

Quelques instants plus tard, après un bref passage par la grande salle, où ils avaient retrouvé Pioultr et s'étaient légèrement restaurés, ils marchaient d'un pas rapide dans une galerie qui s'enfonçait au cœur de la montagne.

Pioultr, d'abord hostile à la présence de Lila, s'était finalement laissé convaincre. Puis il leur avait distribué des armes. Lila et Blade s'étaient partagé un couteau à lame dentelée d'une longueur impressionnante, un arc et quelques flèches explosives, deux frondes, un pistolet à projectiles soporifiques identique à celui qu'Albar avait utilisé sur Blade, et un lance-flammes.

Ils avaient aussi des torches à batterie, rouillées, émettant juste assez de lumière pour leur éviter de se marcher les uns sur les autres.

— On les a trouvées à Bzouz, une ville abandonnée qui se trouve à six jours de marche d'ici, expliqua Pioultr à Blade qui s'étonnait de la présence de tels objets. Le lance-flammes aussi. Il fonctionne au gaz. On l'obtient par fermentation des excréments de blids.

— Pourquoi toutes ces armes ? Où va-t-on ? s'inquiéta Lila.

— On irait n'importe où que ça serait pareil, lui répondit Pioultr légèrement irrité. Vu que, où qu'on aille, on ne sait pas ce qu'on va trouver ! Et il faudra aussi chasser, à moins que tu aies autre chose à proposer pour nous nourrir !

Lila ne dit plus rien pendant tout le temps qu'ils serpentèrent, à travers un dédale de galeries, dans les entrailles de la montagne. Une véritable fourmilière, certainement naturelle ou creusé par quelque larve géante aux mâchoires d'acier. Aucun de ces tunnels qui, la plupart du temps, couraient directement à travers la roche, n'était étayé.

— Chasser ? s'étonna Blade. Dans ces galeries ?

— Non, avant la fin du jour, si tout se passe bien, on ressortira, de l'autre côté de la montagne.

— Pourquoi vivez-vous ici plutôt que dans une de ces villes

fantômes ? demanda Blade en tapotant sur la lampe torche de Lila qui présentait quelques signes de faiblesse.

— Les villes abandonnées sont devenues de véritables coupe-gorge investis par des bandes de sauvages sans foi ni loi, qui passent leur temps à s’entre-tuer pour un matelas ou un ouvre-boîte. Là où on est, la vie est plus dure, mais on est quand même plus tranquilles.

Tandis que Pioultr lui exposait plus en détail les désagréments de la vie urbaine, le sol se mit à monter. La torche de Lila rendit l’âme. Elle la rangea dans sa ceinture et prit le bras de Blade.

Ils débouchèrent bientôt, à flanc de paroi, sur un gouffre immense au cœur de la roche qu’ils durent contourner par une corniche étroite et glissante.

Après une courte pause, au sortir de ce qui fut une véritable épreuve, ils reprirent leur marche à travers un terrain de plus en plus accidenté. Descente au fond d’un lac asséché, escalade d’un glacier pétrifié, glissade sur d’interminables toboggans de sable, leur avancée prenait des allures de dangereux jeu de piste...

Blade se demandait non seulement ce que Pioultr voulait lui montrer – sur ce point il était resté très mystérieux – mais comment il faisait pour trouver son chemin dans ce labyrinthe d’une incroyable complexité.

— On arrive bientôt, dit Pioultr.

— On reviendra par le même chemin ? demanda Blade.

— Il n’y en a pas d’autres. À part l’escalade et le passage par le sommet.

— Tu fais souvent ce trajet ?

— Non, c’est seulement la troisième fois.

— Comment fais-tu pour te souvenir du chemin à suivre ?

Pioultr s’arrêta et se tourna vers lui. Il souriait.

— Le tracé est là, dit-il en se tapotant la tempe de l’index. Imprimé dans ma mémoire. Car, maintenant, je peux bien te le dire : je suis un androïde. De la troisième génération, né avant le grand exode.

Blade, qui ne s’attendait pas du tout à une telle révélation, en trébucha et aurait perdu l’équilibre si Lila, accrochée à son bras, ne l’avait retenu. Elle, en revanche, ne semblait pas du tout surprise.

— Ne me dis pas que toi aussi...

Lila éclata de rire.

— Non, ne t'inquiète pas, je suis aussi humaine que toi. J'étais au courant, c'est tout. Je l'ai surpris un jour en train de se changer un œil.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ? demanda Blade lorsqu'il eût intégré cette nouvelle donnée. Et pourquoi me faire cet aveu maintenant ? Je ne l'aurais peut-être pas remarqué.

— Je voulais être certain que tu n'étais pas un chasseur. C'est pour ça que je ne t'ai rien dit tout de suite. Je dois même t'avouer que j'ai d'abord douté de ton histoire de voyage interdimensionnel. Nous, androïdes rescapés de l'ancien temps, nous devons nous montrer très prudents. Nous ne sommes pas très bien vus. Les humains de la surface sont persuadés que notre but est de les éliminer...

Tout en l'écoutant, Blade tentait de se refaire une idée cohérente de ce monde, dont l'organisation se complexifiait à mesure qu'il progressait dans sa connaissance.

— Quant à la raison pour laquelle je te le dis maintenant, continua Pioultr, elle est simple. Nous en sommes arrivés à un moment où l'absence de sincérité serait en contradiction avec l'existence d'un rapport amical.

— Vous savez ce qu'est l'amitié ? s'étonna Blade. Que signifie ce mot pour un androïde ?

— Bien plus que pour bon nombre d'humains, se contenta de lui répondre Pioultr en se remettant en marche.

Puis, après un temps, il se retourna vers eux.

— Les autres ne sont pas au courant.

— Ne t'inquiète pas, le rassura Blade. Cela restera entre nous. Vous pouvez avoir confiance en moi, tous deux, n'est-ce pas Lila ?

D'un sourire, cette dernière fit part de son acquiescement et le sujet fut provisoirement abandonné. Un courant d'air frais était venu leur caresser le visage. Quelques instants plus tard, au sortir d'un coude, ils débouchèrent dans une partie bien moins sombre de la galerie.

Cette lumière était celle du jour.

Blade s'attendait à trouver, de ce côté de la montagne, un paysage identique à celui qu'ils avaient quitté, une étendue sans fin et sans vie de sable ocreux, plantée de rochers et écrasée de soleil.

Au lieu de cela, comme un tapis déroulé au pied de la montagne, il y avait une forêt, immense et d'un vert uniforme. Au-delà, très loin, se

devinait à nouveau le désert.

— Voilà ce que je voulais te montrer, lui dit Pioultr, le regard dans le vague.

— Quoi, ça ? Cette forêt ? J'avoue que la vue est belle, mais ne me dis pas qu'on a fait tout ce chemin pour venir l'admirer ! s'insurgea Blade, en repensant à la mission qui l'attendait, et au temps perdu.

— Non, fit Pioultr en tendant le bras vers l'horizon, sur sa gauche. Regarde là-bas...

Blade plissa les yeux, fouilla l'espace du regard. Il ne voyait pas d'abord ce que voulait lui montrer, mais finit par distinguer un point brillant, à peine perceptible.

— C'est une bulle d'observation, lui dit Pioultr. Une base scientifique reliée au monde souterrain, où des scientifiques mesurent en permanence l'évolution de la pollution de l'air, sa charge surtout, en microparticules acides.

Blade tenait la solution à son problème. Cette bulle était un bien meilleur chemin vers la cité souterraine que le vide-ordures par lequel il était arrivé.

— Je la vois ! Je la vois ! s'écria Lila, sortant du mutisme où elle avait sombré depuis le départ.

— Une fois à l'intérieur, tout ne sera pas résolu, mais on trouvera bien un moyen de descendre. Le vrai problème, c'est comment y entrer.

— C'est quoi cette matière, du verre ? Du plastique ? demanda Blade.

— La brillance ne vient pas de la réflexion de la lumière, lui dit Pioultr. Ce n'est pas une matière, c'est de l'énergie pure.

CHAPITRE IX

Le trajet aller et retour à travers la montagne avait pris toute une journée. Mais les découvertes et les hypothèses qu'il avait permises valaient, en quelque sorte, le détour. Cette bulle d'observation était en effet le meilleur moyen pour retourner dans la cité enfouie sous terre. Blade y trouverait certainement un ou plusieurs ascenseurs, pour permettre aux scientifiques qui y travaillaient d'être régulièrement relevés ou plutôt, en l'occurrence, « redescendus ». Il suffirait à Blade de s'installer sur le toit d'une cabine, comme il l'avait fait avec Jennyfer Ireland, la postulante qu'il avait traquée... à peine trois jours plus tôt.

Pour elle, une ou deux heures seulement s'étaient écoulées depuis leur séparation. Blade se demanda ce qu'elle faisait en ce moment, comment elle réagirait quand il la rappellerait, dans quelques jours pour lui, le soir même pour elle. Elle lui demanderait certainement comment s'était passé son rendez-vous, et lui, comme d'habitude, mentirait sans plaisir. De toute façon, s'il lui disait la vérité, elle ne le croirait pas. Un sourire apparut sur ses lèvres lorsqu'il l'imagina l'écoutant raconter qu'il était en réalité parti dans une dimension parallèle, qu'il s'était battu contre lui-même, avait traversé un désert sur un ver des sables, sauvé l'univers menacé par un savant fou et son armée de clones, et tout ce qui l'attendait encore avant d'avoir rempli sa mission... une fois seulement il s'était risqué à dire la vérité à une femme. Le plus sérieusement du monde, il lui avait raconté la mission dont il n'était revenu que par miracle. Elle avait éclaté de rire, avait dit « Vous avez loupé votre vocation, vous auriez dû être écrivain ! »

Le problème c'est l'entrée dans la bulle. Quelqu'un a-t-il une idée ? demanda Pioultr.

Tiré de ses pensées, Blade émergea brusquement dans la salle où venaient d'être réunis une douzaine d'hommes choisis pour leur intelligence, leur courage et leur vaillance, ou leur connaissance de la forêt et des bulles d'observation. L'un d'entre eux y avait même travaillé pendant un temps, avant d'être mis dehors par l'amant de sa

femme. Celui-là n'était pas particulièrement bâti pour le combat, mais la rage qui l'animait pourrait en partie compenser sa faiblesse. Un proverbe de ce monde disait d'ailleurs qu'un « homme avili en vaut deux ».

Ce fut d'ailleurs lui qui demanda la parole en premier. Pioultr la lui accorda avec une expression légèrement teintée de scepticisme.

— Vas-y, Dajal, on t'écoute.

— Ça ne va encore pas être triste, murmura Lila à l'oreille de Blade.

— L'attaque frontale n'a aucune chance de réussir, commença le mari cocu. Ces bases sont trop bien défendues. Même si on arrivait à percer le mur d'énergie, et je ne vois pas comment on pourrait y arriver, on se trouverait face à des robots armés jusqu'aux antennes. Et leurs armes, c'est pas du pipi de blid ! Ils ont des désagrégateurs, des canons à lumière, des émetteurs d'ondes paralysantes, des...

— On sait tout ça, lui fit sèchement remarquer Pioultr. Je ne t'ai pas accordé la parole pour t'entendre faire l'inventaire des difficultés, mais pour tenter de trouver une solution. Alors si tu n'as rien à proposer, tu laisses ta place à un autre !

La blague, involontaire, de Pioultr provoqua un rire général. Mais il n'y avait rien de méchant dans leur réaction. Ce Dajal était connu pour son esprit défaitiste, auquel il devait, selon eux, d'avoir été remplacé dans le lit de sa femme.

— Je voulais juste rappeler deux choses essentielles, que l'étranger ne sait pas encore. Peut-être même l'ignores-tu toi aussi, Pioultr... Je peux ?

— Je t'écoute, intervint Blade avant que Pioultr n'ait eu le temps de le rappeler à l'ordre.

— Merci, étranger. Donc, ce que je tenais à préciser, c'est que les robots sont programmés pour éliminer toute tentative d'infiltration. En revanche, ils ne s'attaqueront jamais à un humain rencontré à l'intérieur de la bulle. Je le sais, c'est moi qui était chargé de leur entretien et de leur stockage. Le seul problème, je me répète, c'est donc de pouvoir entrer sans se faire remarquer. Et à ce problème, il n'y a qu'une seule solution...

— La voie des airs, continua Blade à sa place.

— Tu es au courant ? s'étonna Dajal.

— Non, mais j'ai lu un jour dans un livre, une histoire qui tournait

autour de semblables bulles de protection. Et puis c'est logique, puisqu'elles sont là pour mesurer la pollution, il fallait bien qu'il existe une ouverture quelque part.

Tous suivaient leur échange sans comprendre de quoi ils parlaient. Seul Pioultr commençait à se faire une vague idée de ce à quoi Dajal faisait allusion.

— Peux-tu préciser ? insista-t-il quand même. Pour les autres...

— Les bulles ne sont en fait que des murs verticaux, rendus courbes par l'interaction entre l'énergie dont ils sont faits, la gravité et d'autres forces secondaires. Mais, bon, je ne vais pas entrer dans les détails.

— Pourquoi ? lança un plaisantin. T'as peur de pas trouver la sortie ?

— En réalité, donc, continua Dajal insensible au sarcasme, ce que l'on prend pour un dôme n'est qu'une vaste salle sans plafond !

Il se tut, et savoura l'effet de ses propos sur les visages. Un profond silence avait suivi ses dernières paroles. Ils tenaient la solution ! Un silence pendant lequel l'esprit de Blade fonctionna à plein régime...

Il leur faudrait arriver de nuit pour éviter de se faire repérer. Mais par quel moyen ? Jusqu'à présent, il n'avait vu aucun oiseau et ces gens, à sa connaissance, ignoraient tout du vol. Sans doute ignoraient-ils aussi, a fortiori, l'existence du parachute. Peut-être pourrait-il, comme il l'avait déjà fait dans un autre monde, leur construire des ailes volantes et leur en apprendre le maniement ? Cela aurait pu être envisageable, s'il n'y avait eu cet impératif de temps. Il lui semblait déraisonnable d'espérer mener à bien ce projet en deux ou trois jours. Finalement, l'idée de Dajal s'avérait une fausse bonne idée... Ou par montgolfière alors ? Ils avaient des lance-flammes... Il pourrait s'en servir pour chauffer l'air. De plus, elles seraient plus faciles à construire que des ailes-volantes...

— Il y a peut-être une autre solution, intervint Lila.

— À quoi penses-tu ? lui demanda Blade.

— C'est une idée un peu folle, commença-t-elle en savourant l'attention dont elle était devenue l'objet, mais c'est pour ça qu'elle a des chances de réussir. En général, dans mes recherches, j'avais d'ailleurs souvent eu l'occasion de...

— Au fait, je t'en prie, la coupa Pioultr.

— Bon, ce que je veux dire, c'est qu'il n'y a pas que par le haut qu'on peut entrer. On peut aussi passer par le bas !

— Tu peux préciser ? fit Dajal, sur un ton pincé.

— C'est simple, les verrous qui émettent l'énergie sont enfouis dans le sable, d'où seuls les diffuseurs émergent. Et si je me trompe pas, ils ne sont pas enfouis très profondément.

— À peine une coudée, précisa Dajal.

— Où veux-tu en venir ? lui demanda Pioultr.

— Et bien, on peut passer dessous !

— C'est ça, fit Dajal, avec cette fois un sourire ironique. On va s'installer devant le mur, et on va tranquillement se mettre à creuser notre petit tunnel... Le mur n'est pas transparent, mais tu oublies, Lila, qu'ils ont des détecteurs capables de voir une lamiche à mille pas !

— Bon, s'il vous plaît, intervint Pioultr. Avant de prendre la parole essayez de réfléchir pour ne pas dire n'importe quoi. Nous perdons du temps !

— Si je comprends bien, fit Lila avec une moue déçue, j'aurais mieux fait de me taire.

— Mais non ! C'était une très bonne idée, dit Blade, le regard brillant.

Dans le brouhaha de commentaires rigolards qui suivit, il était pourtant clair que personne ne le prenait au sérieux.

— Je vous assure que je suis sincère, insista Blade d'une voix forte. Nous allons entrer par dessous, mais pas en creusant un tunnel...

— Ah bon ? Et comment alors ? fit un plaisantin. On va se déguiser en blid ?

À nouveau, cette remarque provoqua une hilarité générale.

— Tu ne crois pas si bien dire, dit Blade en se levant. Nous allons nous faire tracter par les blids, mais pas sur les traîneaux comme vous le faites. On s'accrochera directement sur eux !

À nouveau un concert de réflexions ironiques et quelques rires cueillirent cette proposition, qu'à l'évidence tous jugeaient des plus farfelues. À l'exception de Pioultr. Les sourcils froncés, il en étudiait toutes les implications.

— À supposer que ça soit possible, intervint un homme, nous ne pourrions pas emmener nos blids à travers la montagne. Il faudra les trouver sur place.

— Et les apprivoiser ! Ça risque de prendre beaucoup de temps, dit un autre.

Lila intervint à son tour pour soulever une autre objection :

— Comment ferons-nous pour respirer une fois qu'on sera dans le sable ?

À toutes ces questions, Blade et Pioultr avaient la réponse.

À l'appel des douze personnalités qui venaient de participer à ce conseil restreint, toute la population avait été conviée à se réunir dans la grande salle pour écouter l'étranger qui devait présenter les grandes lignes du raid contre la bulle d'observation. La nouvelle s'était répandue à la vitesse d'un blid affamé. Seules quelques femmes, chargées de la garde des enfants, étaient absentes.

Blade monta sur un échafaudage de caisses et attendit que le silence se fit. La vision de tous ces visages difformes levés vers lui, transpirant un espoir si dense qu'il pouvait presque en sentir l'odeur, l'émut au point qu'il en eut la chair de poule, jusque sur son cuir chevelu.

Debout devant lui, Pioultr faisait face à l'assemblée.

— Vous savez, ou vous croyez savoir, pourquoi je vous ai fait venir ici. Comme vous l'ont dit ceux qui étaient avec nous tout à l'heure, il s'agit de nous infiltrer à l'intérieur de la bulle d'observation plantée dans le désert, au-delà de la forêt, de l'autre côté de la montagne. Si cette opération réussit, et si nous pouvons descendre dans la cité souterraine, ce pourrait être, pour vous comme pour tous les habitants de ce monde, le début d'une ère de grands changements. Il est grand temps que le sort injuste qui vous a été imposé prenne fin !

Une déferlante de cris, d'applaudissements, et de bruits de langue approbateurs salua son entrée en matière.

Les bras écartés, Blade leur demanda le silence puis exposa le principe du plan d'attaque et en vint à l'essentiel de son discours.

— Il suffit qu'un seul d'entre nous, brave et déterminé, pénètre à l'intérieur de la bulle et coupe l'alimentation du mur d'énergie. Cet homme, ce sera Pioultr.

Une nouvelle vague d'acclamations monta de la centaine de poitrines dressées devant lui. Cette fois Blade enchaîna sans attendre.

— Ce sera lui, parce qu'il est le plus brave d'entre nous... Ce sera lui parce qu'il est seul à pouvoir se passer de respirer assez longtemps.

Certains, très peu nombreux, avaient déjà compris ce qu'impliquait cette information. Ceux-là, comme les autres, attendaient la suite dans le plus grand silence.

— Seul Pioultr pourra le faire... parce qu'il est un androïde !

Après un long temps de silence dû à l'effet de surprise, la salle fut à nouveau envahie par un tollé général. Il ne s'agissait pas cette fois de manifestations de joie et d'applaudissements, mais de commentaires confus, d'une animosité bruyante et largement hostile. Quelques cris poussés par une haine viscérale, anonyme, jaillirent des flots tourmentés de ce déchaînement d'hostilité quasi collective.

Pioultr, qui n'en menait pas très large, commençait à se demander s'il avait bien fait de se prêter à l'initiative de Blade.

— Comment osez-vous ? hurla Blade hors de lui. Il y a un instant vous aimiez cet homme... Quelques protestations s'élevèrent d'un groupe massé sur la droite de l'estrade improvisée.

— Oui, reprit Blade aussi fort. J'ai bien, dit cet homme ? Vous l'aimiez pour tout ce qu'il avait fait pour vous, pour tout ce que vous avez partagé avec lui, pour sa bonté, pour son humanité...

Cette fois, rien ne vint rompre le silence que Blade avait volontairement laissé s'installer.

— Et un seul mot – androïde – suffirait à vous faire tout oublier ? Pourquoi tant de haine ? Pourquoi ce rejet ? Ce refus d'une différence que vous ne comprenez pas ? Pourquoi cette peur ?

— Ils veulent nous exterminer !

— Ils sont programmés pour ça ! Ils sont une menace pour les hommes !

— C'est vrai ! À mort l'androïde !

La vague de malveillance gonflait, se rengorgeait de chacune de ces réactions d'aversion et menaçait d'exploser dans une hargne ravageuse. Blade devait intervenir pour ne pas se faire déborder. S'il perdait le contrôle de cette foule, Pioultr ne serait certainement pas le seul à en pâtir.

— Sur quoi le jugez-vous ? reprit-il, plus autoritaire encore. Sur ce qu'il a fait ? Sur ce qu'il est ? Ou sur des préjugés qui vous ont été transmis sans que vous soyez libres de les refuser ? Vous voulez le mettre à mort, et bien allez-y ! Faites-le ! Aucune goutte de sang ne coulera de son cadavre, mais c'est bien un crime que vous aurez commis !

Noyer l'hostilité dans un flot de paroles, en glissant de la raison vers le cœur... C'était le seul moyen de canaliser la peur qui l'avait fait naître.

— Un crime absurde, qui ne vous sera jamais pardonné ! Ça, c'est sûr ! Comme est sûr que vous aurez perdu le plus valeureux et le plus méritant d'entre vous ! Si humain, que pendant toutes les années qu'il a passées parmi vous, personne n'a rien remarqué. Et moi j'aurai perdu un ami ! La seule chance aussi de pouvoir retourner dans le monde d'en bas pour mettre fin aux agissements de ceux – des hommes pourtant – qui ont condamné tant d'entre vous à vivre dans cet enfer !

Pioultr n'avait pas de glandes lacrymales. Il ressentit pourtant l'envie de pleurer lorsque Blade le fit monter près de lui pour le serrer dans ses bras.

Un homme déjà était mort, englouti par le gouffre qu'il fallait contourner par un étroit sentier en corniche. Ils n'étaient plus que dix-sept. Mais ce n'était pas leur nombre qui inquiétait Blade. Un simple commando, d'une poignée d'hommes, pouvait mener à bien cette opération.

Il craignait plutôt que cet accident ne vienne alimenter une nouvelle croyance, née de la haine transformée pour les androïdes. Frustrés de n'avoir pu laisser exploser leur besoin de violence, un besoin né de leur propre souffrance, les plus obtus de ces hommes à la fois frustes et civilisés avaient fait courir le bruit que les androïdes portaient malheur.

Le malheureux Pioultr s'était alors retrouvé chargé de la responsabilité de tous les malheurs rencontrés par la communauté depuis son arrivée parmi eux. Conscient que les erreurs nées de l'intolérance ne pouvaient disparaître de jour au lendemain, et qu'une telle superstition n'était qu'un moindre mal, Pioultr s'estimait malgré tout satisfait.

Partis au milieu de la nuit, quelques heures seulement après cette assemblée générale qui avait failli mal tourner, ils atteignirent l'autre versant de la montagne au lever du jour. Les hommes se pressèrent comme des enfants curieux pour contempler ce spectacle, hallucinant de beauté. La plupart d'entre eux, ayant toujours vécu de l'autre côté de la barrière rocheuse, n'avaient jamais vu le soleil se lever à l'horizon.

La descente ne fut pas non plus chose aisée. À cause surtout de leur charge. Chacun portait sa nourriture, ainsi que celle du blid qu'ils devaient capturer, un armement impressionnant, quelques pièces de la machine à transformer l'urine, trop lourde pour être acheminée entière, et différents ustensiles de toutes sortes qui pourraient s'avérer utiles en cas de problème. Il y avait aussi une plaque de traîneau, légère, mais fragile et particulièrement encombrante, qui avait nécessité l'emploi de toutes leurs cordes.

Cette longue et périlleuse descente leur coûta un nouvel homme. Par chance, il ne fut que blessé. Ils durent le laisser au pied de la falaise, ainsi qu'un autre, chargé de veiller sur lui jusqu'à son rétablissement. Ce nouvel incident fut évidemment mis sur le compte de l'androïde-porte-poisse.

Pour l'attaque de la bulle, ils ne seraient plus que quinze.

La forêt, dense et sombre, dégageait une impression des plus étranges. Peut-être parce qu'elle avait l'apparence d'une forêt tropicale et qu'il y régnait un silence lourd, absolu, dans lequel pouvait s'enliser les esprits les plus forts.

La journée était bien avancée lorsque la petite troupe, emmenée par Blade, Pioultr et Bredzl, un grand gaillard dont le seul défaut était d'être superstitieux, arriva enfin à la frontière, franche et brutale, de la forêt et du désert.

Au loin, la masse brillante de la bulle d'observation n'était toujours qu'un point lumineux, légèrement plus gros, qui brillait à l'horizon comme un soleil fixe.

— On se repose un moment, dit Blade en se libérant de son équipement. Profitez-en pour vous restaurer. Ensuite nous partirons à la recherche du blid.

— Il faut attendre la nuit, objecta Bredzl. Ça porte malheur de chasser le blid pendant le jour. Et puis c'est plus difficile, alors que la nuit ils remontent à la surface.

— On ne peut pas attendre, lui rétorqua Blade. Tu sais très bien que le temps nous est compté. Il faut pouvoir entrer dans la bulle cette nuit. Si on ne se procure pas un blid maintenant, il faudra attendre la nuit prochaine.

— Et alors ? Moi, je dis que je n'irai pas chasser avant la nuit ! Et ce n'est pas toi, l'étranger, qui me forcera. Ni ce... machin, ajouta-t-il en désignant Pioultr d'un geste du menton.

Pioultr voulut intervenir, mais Blade l'arrêta d'un regard.

— Reste en dehors de cela, j'en fais mon affaire, lui dit-il doucement mais en le retenant fermement par le coude. Après tout, c'est moi qui ai créé cette situation...

Il alla ensuite se planter devant Bredzl.

— Donc tu n'es pas d'accord pour aller chasser, c'est ça ?

— Oui, t'as toujours pas compris ! Et je suis sûr que je suis pas le seul. C'est pas vrai les gars ? ajouta-t-il plus haut en se tournant vers les autres.

Tous l'approuvèrent. Quelques-uns allèrent même jusqu'à se placer derrière la tignasse brune de Bredzl pour bien marquer leur désaccord. Ils étaient quatre. Les autres, plutôt du genre indécis, attendraient de voir comment évoluait la situation.

— Il a raison, fit un gros chauve qui s'était rangé derrière le réfractaire. Toi t'es étranger et lui c'est un andro. Et c'est vous qui commandez, c'est pas normal !

— On n'en a rien à foutre de votre mission ! Si on est venus, c'est parce qu'on a bien voulu !

— Toi, on t'a même jamais vu te battre ! fit un troisième. Blade avança vers eux pour aller se planter devant le chauve.

— Personne ne commande, lui dit-il en lui plantant son regard le plus dur dans le blanc des yeux. Si tu penses que tu peux faire aussi bien nous, ne te gêne pas ! Mais ça m'étonnerait que ça t'intéresse, parce que toi, quand tu l'ouvres, c'est seulement pour râler !

Blade attendit que l'homme baisse les yeux et alla faire face à son voisin, si près que leur souffle se confondait.

— Alors comme ça t'en as rien à foutre ? C'est ça ? C'est quoi ces marques que t'as sur le visage ? Tu sais à quoi tu ressembles ? Ça fait combien de temps que tu t'es pas vu dans un miroir ? T'as oublié à qui tu dois ta face de blid constipé ?

Quelques rires discrets émergèrent du côté des indécis.

— Quant à toi, dit-il au troisième, si tu veux savoir comment je me bats, je suis à ta disposition !

L'homme, sous la pression du regard acéré de Blade, recula d'un pas en renâclant dans sa barbe.

— Moi, je veux bien voir ça ! lança Bredzl dans son dos.

Blade s'attendait à ce genre de réaction. Il se retourna pour lui

faire face. Bredzl, jambes écartées et bras croisés, forçait visiblement son assurance.

— Donc vous voulez voir si je sais me battre ? lança Blade en direction des hommes qui commençaient à former un cercle autour d'eux. Alors ouvrez bien les yeux, et essayez de retenir la leçon. Et toi, mon petit Bredzl, c'est quand tu veux. Mais avant de commencer, dis-moi une chose, je te trouve le regard un peu vide, tu ne serais pas un androïde par hasard ?

Cette provocation n'était pas très gentille pour Pioultr, qui sourit en se tournant vers Lila, mais elle remplit pleinement sa fonction. Bredzl décroisa ses bras, retira les tissus recouvrant sa poitrine massive et velue, et fit craquer ses jointures.

— Tu craques ? T'aurais pas besoin de te faire huiler les articulations par hasard ? continua Blade sur le même ton en se défaisant lui aussi de ses vêtements.

Bredzl profita de ce qu'il avait les deux mains prises pour foncer sur lui. Blade l'évita sans peine, jambes écartées, d'un bond digne d'un danseur étoile.

Emporté par son élan, Bredzl alla s'affaler sur le sable entraînant dans les moulinets de ses bras deux de ses acolytes.

— Tu sais quoi ? lui dit Blade tandis qu'il se relevait déjà écumant de rage. Tu m'as donné une idée, je ne vais pas me servir de mes mains.

Bredzl fonça à nouveau sur lui. Cette fois, Blade l'évita d'un saut périlleux latéral accueilli par une volée d'exclamations admiratives.

— Quand t'auras fini tes acrobaties, on pourra peut-être se battre ! grogna Bredzl. T'as peur de te mesurer à moi ?

Cette fois Blade ne répondit pas et ne chercha pas non plus à esquiver sa charge. L'attendant d'un pied ferme, il lui projeta l'autre en pleine figure et enchaîna, toujours incliné sur son côté gauche, d'une série de directs du talon, secs et rapides, au plexus, au ventre et au bas ventre. Puis un nouveau coup, sauté au visage, le fit abondamment saigner du nez. C'était spectaculaire, mais peu douloureux. Bredzl en avait certainement vu d'autres.

Tandis que son adversaire se remettait lentement de cette suite de coups de pieds, Blade sauta à nouveau, sans élan, lui enserra le cou entre ses jambes croisées, et le plaqua au sol. Un étranglement parfait, qui ajouta quelques nuances de violet à son visage déjà rouge.

Bredzl essaya de desserrer l'étau qui le privait d'air, mais Blade avait les jambes quasiment soudées. L'effort fit couler un filet de bave au coin des lèvres du malheureux Bredzl qui aurait bien voulu voir le combat finir autrement que par son abandon. Au bord de l'étouffement, il frappa le sol à plusieurs reprises.

Tous les autres regardaient maintenant « l'étranger » d'un autre œil. Une admiration craintive se ménageait à de la simple curiosité. Ces gens-là se battaient rarement, et surtout contre les éléments. Jamais ils n'avaient vu un homme utiliser ses jambes comme Blade venait de le faire.

Lila courut se précipiter dans ses bras. Il se sentait encore parfaitement frais, dispos, et n'avait pas un poil de mouillé. L'esprit préoccupé, Blade répondait pourtant à son baiser, quand une manchette à assommer un bébé blid le projeta contre le visage de la jeune femme. Une dent roula dans sa bouche, qu'il recracha dans le sable. C'était une dent de Lila.

Pioultr se précipita vers elle tandis que Blade, furieux, confia Lila aux bras de l'androïde, et se tourna vers Bredzl qui grognait sa rage. En découvrant son regard brûlant et calme, ses mâchoires serrées, ce dernier comprit qu'il n'avait aucune chance. Mais il n'avait plus le choix. Blade essuya lentement, du revers de la main, le sang qui coulait du coin de sa bouche. Cinq pas seulement les séparaient.

CHAPITRE X

En dépit de la mauvaise réputation de porte-guigne qui s'attachait à Pioultr, la chance fut avec eux. D'abord le blessé, sorti plus tôt que prévu de son traumatisme, avait réussi à rejoindre la petite troupe avec l'aide de son compagnon chargé de sa protection. Pour l'heure, épuisé par l'effort intensif qu'il venait de fournir, il se reposait, allongé sur un brancard improvisé. Ensuite, ils n'eurent même pas à traquer le blid sans lequel l'opération n'avait plus de sens. Pendant qu'ils se restauraient sur une plage de verdure, au bord de la mer de sable, le ver vint de lui-même farfouiller dans leurs affaires déposées sous un arbre.

Pioultr expliquait à Blade le phénomène, apparu avec les premiers grands vents, qui avait donné naissance à cette forêt perdue au milieu du désert.

— C'est pourquoi, conclut-il, le long de la montagne, et de ce côté seulement, les pluies acides ont amené la vie plutôt que la désolation.

Lui ne mangeait pas. Son énergie, il la puisait directement à la source, du soleil.

— Tu te demandes pourquoi le Peuple de la Montagne ne vient pas vivre de ce côté ? ajouta Pioultr après un temps.

Blade, qui s'apprêtait effectivement à le lui demander, fut provisoirement privé de réponse. Le blessé, allongé près du matériel et des armes sur un brancard de fortune, juste derrière eux, poussa un cri à réveiller précisément un blid en hibernation. Tandis que Lila battait un record de sursaut, Pioultr et Blade s'étaient déjà retournés, armes brandies, prêts à tout.

Un blid était là, à demi sorti de terre. Ayant réussi à s'infiltrer jusque sous le brancard, attiré par les odeurs de nourriture, il avait choisi de refaire surface à cet endroit, éjectant brusquement hors de son sommeil le blessé endormi.

Aussitôt tous les hommes se précipitèrent en hurlant vers l'animal effrayé. Ils couraient en tous sens, gesticulaient en poussant des cris

suraigus... Cette bruyante agitation cachait en fait une organisation précise et rigoureuse. Chacun avait une tâche à effectuer et le faisait sans se soucier de son voisin. Certains tournaient autour de la bête en lui donnant de petits coups du bout de leur bâton pointu, d'autres plantaient des pics dans le sable pour lui barrer toute retraite, ou tiraient sur des cordes passées autour de ses antennes pour le faire sortir de terre. Très vite, l'animal affolé se retrouva pris au piège. Deux hommes lui plantèrent des crochets au-dessus de la bouche, auxquels seraient fixées les rênes. Le malheureux blid poussa une série de couinements rappelant étrangement ceux d'un porc. Il était pris au piège.

Ce fut Pioultr, puisqu'il devrait le monter pour pénétrer dans la bulle, qui se chargea de son dressage. Pendant ce temps, les autres, retournés à leurs occupations, commentaient bruyamment cette capture facile.

— Que fait-il ? demanda Blade à Lila, en voyant Pioultr frotter son corps contre celui du blid.

— Il l'enduit de son odeur. Les blids ont des milliers de capteurs très sensibles. Cette odeur restera définitivement incrustée, jusqu'à sa mort, c'est pour ça qu'ils reconnaissent un monteur. On a de la chance, celui-là n'a encore jamais rencontré d'hommes. Sinon il aurait fallu le laisser repartir. Et il est jeune, le dressage sera plus facile.

Blade, toujours désireux de s'essayer à la conduite de ce char des sables, demanda à y participer. Après plus d'une heure d'un rodéo endiablé, à califourchon sur le blid plus déchaîné qu'un cheval sauvage et fou, la plaque fut arrimée pour une première course effrénée sur le sable.

Lorsque le blid fut enfin prêt à accepter sa nouvelle vie de bête de trait, Blade le ramena près de la plage herbeuse d'où les hommes avaient assisté, en spectateurs avertis, à ses prouesses et ses déboires.

Cet intermède sportif l'avait épuisé. Il se sentait brisé, rompu. Heureux aussi. Comme un enfant après son premier tour d'autos tamponneuses.

La bulle scintillait dans l'obscurité comme une étoile mourante tombée des cieux.

En plus de Pioultr, le traîneau pouvait accueillir trois passagers. Blade choisit Bredzl, derrière lui après la terrible humiliation qu'il avait subie au cours de l'affrontement qui avait opposé les deux

hommes, et Dajal, parce qu'il avait travaillé dans cette bulle et en connaissait la topographie.

Le reste de la troupe, obligé de rejoindre la bulle à pied, était parti dès le coucher du soleil. En l'équivalent de deux heures, ils auraient atteint le point de ralliement, à trois cents yards de la bulle, hors de portée des capteurs.

Le traîneau, lui, ne mettrait qu'une dizaine de minutes pour faire le même trajet. Pioultr et Blade mirent leur temps d'attente à profit pour vérifier l'équipement de plongeur des sables bricolé pendant la soirée. Même s'il pouvait se passer de respirer, Pioultr devait se protéger contre le frottement du sable. À l'aide de feuilles cousues de minces lianes, et d'un casque fait d'une demi-coquille de falfel, un fruit géant de la taille d'un ballon de basket, ils avaient confectionné un semblant de combinaison protectrice. Si Pioultr parvenait à imposer au blid une allure réduite, cette armure végétale pouvait suffire à l'amener sans encombre au-delà du mur lumineux.

Le plus dur resterait encore à faire. Muni du plan que lui avait dessiné Dajal, Pioultr devrait alors s'infiltrer dans la base, parvenir sans se faire repérer jusqu'au panneau de commande des émetteurs d'énergie, et couper l'alimentation.

Blade et ses hommes pourraient alors, s'ils ne se faisaient pas repérer par les capteurs, investir la base scientifique. Dans l'obscurité, les capteurs fonctionnaient en mode infrarouge et leur portée s'en trouvait considérablement réduite. En avançant cachés par des boucliers végétaux, les assaillants avaient une chance de passer inaperçus.

Avec sa robe de feuilles grasses, brillantes, et son casque brun trop grand, Pioultr avait une allure, un peu ridicule, de légume géant. Nul ne se laissa aller à en sourire, et lui-même s'en souciait encore moins. À quelques minutes de l'action, la tension était extrême.

Tandis que, le regard vide et pourtant vivant, l'androïde saluait ses amis, les hommes avaient, à grand renfort de nourriture, fait sortir le blid du sable et l'avait en quelque sorte pointé vers sa cible, la bulle d'observation. Trop occupé à engouffrer ce festin inespéré, l'animal broncha à peine lorsque Pioultr l'enfourcha et s'allongea sur son corps visqueux.

Un instant plus tard, solidement arrimé, ses rênes courtes enroulées autour de ses poignets, Pioultr était prêt pour cette grande

première, la plongée « sous-terrienne », aveugle et hasardeuse. Blade se demanda quelles pouvaient être ses sensations à cet instant, s'il éprouvait au creux de ses entrailles mécaniques un quelconque équivalent de l'appréhension ou du trac.

— Je suis prêt ! lui chuchota Pioultr d'une voix sans intonation particulière en refermant sa poigne de fer sur les cordes accrochées à la base des antennes.

D'un signe du bras, Blade transmet l'information aux deux hommes qui, postés de part et d'autre de l'animal, se précipitèrent l'un pour lui retirer le restant de nourriture et l'autre pour l'aveugler avec une couverture.

Brutalement privé de son repas et de ses repères visuels, le blid agita ses antennes en tous sens.

Aux extrémités, les globes, d'une prodigieuse sensibilité olfactive, fouillaient vainement l'espace.

Après une série de couinements plaintifs, presque quémandeurs, le blid déçu plongea dans le sable. Ce moment, celui de la pénétration, était le plus difficile. Les ligaments et les soudures de l'androïde allaient être mis à rude épreuve.

Blade, Lila et les autres le virent disparaître, comme avalé par le désert, et attendirent dans le silence. Rien ne se passait. Apparemment, Pioultr avait tenu bon.

Il fallait maintenant espérer qu'il parviendrait à imposer à sa monture une trajectoire rectiligne.

L'attente parut à tous interminable. Certains pensaient déjà, peut-être s'en réjouissaient-ils même, que Pioultr resterait à jamais enterré, quelque part dans ce désert hostile.

Lorsque le mur d'énergie disparut, une insondable obscurité, plus noire que les ténèbres originelles, envahit cette parcelle de désert. Blade ne voyait même plus ses voisins pourtant si proches qu'il les entendait respirer. Le risque, dans de telles ténèbres, hormis le fait que la peur en profiterait pour s'attaquer aux plus faibles, était que certains dévient de leur trajectoire et passent carrément à côté de la base. Une légère variation d'un degré au départ pouvait suffire, sur une telle distance, à entraîner un écart suffisant.

— Quand on sera arrivés, on y verra peut-être un peu plus clair, mais pour l'instant, restez groupés, murmura Blade aux hommes

réunis autour de lui. Vérifiez que vous ne vous éloignez pas de votre voisin et restez bien à l'abri de votre bouclier...

— Ça va ! grogna Bredzl sur sa droite. On t'a pas attendu pour savoir se débrouiller tout seuls !

— Bon, on y va, ordonna Blade.

— La-cir-cu-la-tion-dans-cette-zone-est-in-ter-dite. Ve-yé sil-vou-plé-dé-cli-né-vo-tre-i-den-ti-té-com-plète.

Lila, bien que sachant qu'elle ne risquait rien dans l'immédiat, n'en menait pas large. Ce robot à roulettes avait une façon de la regarder qui ne lui plaisait guère. Et le désagrégateur pointé sur elle n'était pas fait pour la rassurer.

— LN 2-3, dit-elle en prenant les premières références qui lui passaient par la tête.

Tandis que le robot fouillait dans la mémoire de la base, Blade et Dajal s'approchèrent sans bruit, dans son dos.

— Je suis dé-so-lé-mais-cette-i-den-ti-té-ne-fi-gure-pas-sur-la-liste-du-per-so-nnel. Ve-yé-vous-con-si-dé-ré-en-é-tat-d'à-rres-ta-tion-et-me-sui-vra-l'in-té-rieur-du-bâ-ti-ment-de-con-trôle.

— Je le tiens, je le tiens ! s'écria Dajal tandis que Lila plongeait à terre hors du champ de l'arme mortelle.

— Vous-faites-zé-reur-cé-moi-qui-vous-tiens, rectifia le robot en faisant jaillir de son cylindre supérieur deux tentacules souples télescopiques qui enserrèrent Dajal en une étreinte puissante et contre nature.

Blade bondit sur le couple enlacé pour le renverser à terre où, selon ceux qui avaient déjà eu affaire à ce type de robot, il deviendrait inopérant. Heureusement, ils avaient dit vrai. Blade put le soulager de son arme après avoir mis fin à son existence de machine. Pour cela, il lui suffisait en principe de faire sauter la protection de sa batterie et d'arracher les fils qui la reliait aux nœuds moteurs répartis à travers son corps de métal. L'opération s'avéra pourtant plus délicate que prévu. Dajal, étouffant sous la pression des tentacules, gigotait comme un poisson hors de l'eau, empêchant Blade d'infiltrer son couteau sous la plaque de protection. Ses bras frottaient sans cesse sur le corps couvert d'aspérités du robot déséquilibré qui faisait feu en tous sens, de la façon la plus désordonnée. À tout moment Blade pouvait se trouver dans le champ du rayon fatal.

Quand il parvint finalement à couper l'alimentation, il était en

nage et avait les avant-bras couverts d'entailles sanguinolentes. Lila les lui couvrit de pansements sommaires, pendant que Dajal, étendu sur le sol, retrouvait péniblement son souffle.

L'alerte devait avoir été donnée, mais Blade avait maintenant un désagrégateur. Lila lui en expliqua rapidement le fonctionnement, puis ils retournèrent auprès de Pioultr et de ses hommes, qui attendaient dans l'ombre d'un bâtiment proche.

Un instant plus tard, il renouvela l'opération grâce à la même tactique de l'appât, un rôle que Lila finit par jouer à la perfection, beaucoup moins risqué depuis que Blade pouvait agir à distance. Grâce à ses qualités de tireur d'élite hors pair, et au fait que ses cibles de métal étaient bien visibles malgré la faible luminosité ambiante, il fit mouche à chaque fois, ce qui lui permit de gravir un échelon supplémentaire dans l'estime de ses hommes.

Bientôt, chacun se trouva en possession d'une arme. Une moitié du groupe, emmenée par Pioultr, fut chargée de faire diversion pour attirer les robots loin du centre de contrôle général. Pendant ce temps Blade, à la tête du second commando, devait investir le centre pour y prendre le contrôle de tous les robots à partir du sitcom, le serveur inter-technique de communication.

L'opération se déroula presque sans problème. Ils s'étaient rendus maître de la base sans subir aucune perte. Deux hommes seulement furent blessés. Dajal, qui s'était lui-même percé la main gauche avec son arme, et Bredzl qui, au cours du corps à corps qui l'avait opposé à un robot, avait été atteint au pied gauche.

C'est en cherchant l'infirmerie que Blade eut droit à sa première surprise. Ne trouvant aucun bâtiment d'habitation, pas la moindre trace de vie, il fut forcé d'admettre qu'il n'y avait aucun humain dans cette base. Il y en avait eu quelques années plus tôt, dont il restait des traces ici et là, mais il n'y en avait plus ! Toutes les mesures et observations étaient donc faites par les robots eux-mêmes.

Cette découverte provoqua chez Blade un sentiment de déconvenue, de lassitude même, passager mais profond. Brusquement, la prise de cette base ne lui apparaissait plus comme une étape de son retour vers le monde souterrain, mais comme un recul, un pas supplémentaire dans sa course d'élan vers le but final.

C'est en allant retrouver Lila pour lui annoncer la nouvelle que Blade eut sa seconde surprise.

Après la prise de la base, les hommes s'étaient éparpillés à travers

les différents bâtiments pour repérer et récupérer, comme ils l'avaient toujours fait sur les montagnes d'ordures, tout ce qui pouvait leur être utile. Pioultr, qui avait trouvé un entrepôt de pièces détachées, se refaisait une santé. Quant à Lila, installée devant les écrans de communication, elle retrouvait ses automatismes de chercheuse et tentait d'apprendre le maximum d'informations utiles pour la suite des opérations.

Lorsque Blade pénétra dans la salle où elle était installée, il la trouva prostrée, le regard rivé à son écran, sur lequel les mêmes données défilaient en boucle. Comme le jour où ils s'étaient, non pas connu, puisqu'il avait déjà vu ses deux répliquants, mais rencontrés, des larmes zigzaguaient sur les plaques verdâtres et écorchées de ses joues meurtries.

— Lila ! Que se passe-t-il ?

Blade craignait le pire. Un système de destruction à retardement de la base, par exemple.

— Ces chiffres ? Que veulent-ils dire ?

— Ils nous ont menti ! dit Lila d'une voix faible, le regard toujours fixé sur l'écran qu'elle ne voyait plus. Depuis des années, des dizaines d'années ils nous mentent, à ceux d'en bas comme aux peuples de la surface !

— Lila, de quoi parles-tu ? Regarde-moi ! Qui a menti ? Quel mensonge ?

— L'air n'est plus pollué, laissa-t-elle tomber de la même voix désabusée, monocorde. Depuis trente-neuf ans, six mois et dix-sept jours, l'atmosphère a retrouvé des taux normaux de composants toxiques.

Blade enregistra la nouvelle sans broncher, sans oser imaginer tout ce qu'elle impliquait.

— Tu en es sûre ?

Lila se tourna vers son clavier, pianota mécaniquement une série d'ordres. Une courbe se déroula sur l'écran, dont l'évolution ne laissait planer aucun doute, malgré quelques pics, sans doute saisonniers. Une dernière fois, Blade tenta d'écarter cette évidence, à la fois inespérée, capitale, et atroce.

— Mais les microparticules acides ? Ce qui vous a mis dans cet état, toi et les autres...

— Tu ne comprends pas ? cria Lila en se tournant vers lui, le

visage déformé par une rage plus forte que ses cicatrices. Ce sont eux les responsables ! Les puissants du monde d'en bas ! Cette base, elle ne servait plus à mesurer la pollution ! Il n'y a plus de pollution ! C'est d'ici, et des autres bases, qu'ils émettaient les gaz toxiques !

Sa colère s'effondra subitement. Elle s'écroula contre sa poitrine et éclata en sanglots. Il lui caressa lentement le cou, le regard rivé à cette courbe sans équivoque, en se demandant comment les hommes prendraient cette nouvelle. Bien sûr ils ne pourraient être qu'heureux en apprenant que la terre était à nouveau vivable, mais ils comprendraient du même coup que toutes les souffrances endurées auraient pu être évitées et que leurs corps abîmés porteraient à tout jamais la trace de ce mensonge.

— Pourquoi ? Pourquoi font-ils ça ? se lamenta-t-elle. Pourquoi ?

Pas plus qu'elle, Blade n'avait de réponses à cette question. Mais il savait que d'un bout à l'autre de l'univers la nature humaine ne variait guère.

CHAPITRE XI

Il y avait bien un ascenseur, dans un bâtiment attenant à la salle de contrôle, mais Blade dut se résoudre à accepter ce nouveau coup du sort : sans doute avertis de l'attaque de la base, les hommes d'en bas avaient coupé toute possibilité de descente aux intrus. À moins que les robots eux-mêmes s'en fussent chargés lorsqu'il était devenu évident que la situation échappait à leur contrôle.

Quoi qu'il en soit, la cage était vide et Blade contemplait les parois absolument lisses plongeant vers les profondeurs, envahi par un sentiment de rage et de désespoir. Toute l'opération n'avait servi à rien, il lui fallait revenir à sa première idée, le vide-ordures. Et deux jours, précieux, avaient été perdus. Trois en comptant le retour au village. Seule consolation, les hommes de la surface savaient maintenant à quoi s'en tenir. Mais ils n'en étaient pas pour autant sortis d'affaire. Il devait y avoir de nombreuses autres bulles comme celle-là à travers le monde. Tant qu'ils ne les auraient pas toutes détruites, les projections criminelles de particules acides continueraient.

— Je comprends ton accablement, lui dit Pioultr, en découvrant dans son regard le reflet du gouffre sans fond. Mais grâce à toi, une ère nouvelle s'est ouverte pour nous. Les hommes d'en haut auront maintenant un but, une raison d'espérer, de croire en l'avenir. Une raison de s'unir. C'est le retour des forces de vie, Blade.

Pioultr avait raison. Pourtant ses propos ne firent que confirmer Blade dans sa détermination.

— Oui, tu as raison, dit-il en décollant son regard de l'obscurité sans fond où il s'était perdu. Vous serez en quelque sorte plus libres, peut-être même plus heureux, mais la situation n'aura fait que s'inverser. Ce sera maintenant aux hommes d'en bas d'être prisonniers de leur monde. La vérité ne pourra pas leur être cachée très longtemps. Un jour ou l'autre, ils voudront remonter, retrouver l'air libre. Et tout recommencera, avec de nouveaux problèmes en prime. Parce que tu crois sincèrement qu'ils accepteront de vivre

« normalement » avec vous ? Qu'ils finiront par s'habituer à votre allure ? Qu'il y aura des mariages mixtes ? Non Pioultr. Il y aura une discrimination terrible, la haine réciproque, la violence et la mort. Encore, et toujours !

Ils avaient atteint la sortie. Les premières lueurs de l'aube annonçaient à l'horizon les flamboiements à venir. Un jour nouveau était né, et Blade se sentait découragé. Son monde, et d'autres peut-être, étaient toujours sous la menace du délire mégalomane des gouvernants des profondeurs, et d'Albar avec sa clique de clones.

— C'est la déception qui te fait tenir ces propos. Je sais que tu reprendras espoir. Je t'aiderai. Ce soir, nous tenterons d'entrer dans le crache-merde. Tout n'est pas encore perdu...

Un androïde lui remontant le moral, il y avait là quelque chose de paradoxal qui fit sourire Blade et lui remit du même coup les yeux en face des rails.

— Hé ! Regardez ! Regardez ce qu'on a trouvé !

Trois hommes arrivaient vers eux en se pressant, la mine illuminée et les bras chargés du butin qui provoquait leur gaité. Ils n'étaient pas encore au courant de la découverte de Lila. Prudent, Blade avait jugé préférable d'attendre un peu avant de la leur annoncer.

Un des hommes avait trouvé un stock de nourriture datant, comme le reste de leur trésor, de l'époque où la base était encore occupée par des équipes humaines.

— Il y en a toute une réserve pleine ! s'enthousiasma-t-il. Et c'est encore bon. Y a plus qu'à ouvrir et ajouter un peu d'eau !

Le deuxième, lui, avançait précautionneusement, la pointe du menton posée sur une file impressionnante de ce que Blade prit d'abord pour des disquettes informatiques.

— C'est fou ! leur dit celui-là. Y a pour plus d'un an rien que pour visionner tout ça. Et regardez les titres, c'est pas n'importe quoi !

L'homme sortit quelques disques au hasard – Blade comprit alors qu'il s'agissait de sortes de CD-ROM –, avec les gestes fébriles d'un enfant découvrant le contenu d'un coffre à jouets.

— *La vérité avant-dernière... L'oreille interne... Vingt mille deux sur la Terre... Ibuk... Sans parler de tous ceux que je connais pas !*

Quant au troisième, il leur présenta sa trouvaille, des vêtements neufs, avec un air bien moins exalté, presque déçu. C'est pourtant lui qui retint l'attention de Blade, en proie à une soudaine euphorie. Du

tas de vêtements que l'homme leur avait présenté, pendait une ceinture !

— Il y en a d'autres ? demanda-t-il rempli d'espoir.

— Des ceintures, je sais pas, mais les nippes, y en a plusieurs placards ! Largement de quoi habiller tout le monde.

Blade contemplait la ceinture comme s'il s'était agi d'une inestimable pièce de musée. Elle était bien identique à celle que lui avait donné Kadik, le laborantin d'Albar, avant leur entrée dans la salle d'audience.

— Si tu la veux, tu peux la prendre... Pioultr ne comprenait pas l'intérêt subit que Blade portait à cet accessoire. Pas plus que les deux autres d'ailleurs, qui estimaient, à juste titre, leurs trouvailles bien plus précieuses.

— Je te suis, montre-moi le chemin ! ordonna Blade au porteur de vêtements.

La pièce, attenante à une salle de douche lumineuse collective, faisait penser, par son architecture, à un hammam. Plusieurs alcôves individuelles s'ouvraient sur une grande salle de couleur ocre, au sol décoré de motifs géométriques. Dans le fond de chaque alcôve, un placard bas, faisant office de banc, courait d'un mur à l'autre. C'est là que l'homme avait trouvé les vêtements.

Blade les fouilla tous. Certains étaient vides. Dans les autres il trouva effectivement de quoi habiller tout le Peuple des Montagnes. Mais pas une seule ceinture.

Il referma la porte du dernier en la claquant si fort qu'il la fit sortir de ses glissières.

— Pas la peine de faire cette tête, je t'ai dit que je te donnais la mienne, tenta de le consoler celui qui l'avait amené là. On te doit bien ça !

Joignant le geste à la parole, l'homme la lui offrit avec une moue de bienveillance outrée. En réalité, il commençait à douter de son bon sens.

— Ce n'est pas la ceinture qui m'intéresse, c'est la boucle ! lui dit Blade, ajoutant à sa confusion.

— Il fallait le dire plus tôt, intervint Dajal. Je sais où y en a, Pilar en a trouvé toute une caisse. On n'y a pas touché, vu qu'on savait pas ce que c'était, ni à quoi ça servait.

Pioultr avait réclamé la ceinture mystérieuse pour l'examiner. Bien

qu'il n'en ait pas vues depuis longtemps, elle lui parut absolument ordinaire.

— Tu veux bien m'expliquer la raison de ton intérêt lui demanda-t-il en la lui rendant. Que comptes-tu en faire ?

— Je te le dirai quand on les aura trouvées, lui répondit Blade, encore soucieux.

Il ne retrouva son sourire qu'après avoir ouvert la caisse en question, qui contenait une bonne centaine de ces boucles.

— Tu vois ça, Pioultr ? Et bien c'est notre billet pour le sous-sol !

L'explication, pour lui comme pour Dajal et les deux autres, ne faisait qu'épaissir le mystère. Quant à Blade, ayant maintenant retrouvé toute son assurance et sa confiance, il s'amusait de la perplexité et de l'embarras qu'il devinait sous leurs cicatrices.

Tel un illusionniste ménageant son public, il s'accroupit pour prendre une boucle dans la caisse, la fit tourner quelques secondes dans sa main, actionna le bouton qui avait un instant intrigué Pioultr, et, sans cesser de leur sourire, la lança vers le plafond où elle resta accrochée.

Les trois hommes avaient toujours le visage levé et la bouche béante lorsque Pioultr, qui avait enfin compris l'idée de Blade, se laissa à son tour aller à sourire.

— Un aimant universel, lui expliqua Blade. Ne me demande pas comment ça fonctionne, je n'en ai pas la moindre idée.

— Inversion de la polarité des constituants superficiels du noyau, fit Lila, qui les cherchait depuis un moment et venait enfin de les trouver.

— Je viens avec vous.

— Je suis désolé Lila, il n'en est pas question.

— Pourquoi ? Parce que je suis une femme ?

— Pas seulement. Cette descente ne sera pas une partie de plaisir. C'est vraiment très profond !

— Merci du renseignement. J'avais remarqué. Mais j'y arriverai. Ton idée, qui je dois l'admettre, ne manque pas d'ingéniosité...

— Merci. Tu es trop gentille.

— ... ton idée a l'avantage de n'impliquer aucune force physique.

— Ce n'est pas qu'une question de physique. C'est aussi très

dangereux. Ça le sera pendant la descente, et après !

— Ah bon ? Et l'attaque de la bulle, c'était pas dangereux ? Jouer les appâts pour attirer les sentinelles ? C'était pas dangereux ?

— Et ton visage, Lila ? Tu as pensé à ton visage ? Tu serais tout de suite repérée ! Tu ne pourrais pas faire trois pas dans la ville !

— Pour qui tu t'inquiètes ? Pour toi ou pour moi ?

— Je t'en prie, Lila, ce n'est pas le moment de me faire une scène !

— Une quoi ?

Quelquefois, Blade oubliait que les associations d'images n'étaient pas toujours transférables d'une langue à une autre.

— Rien. Et considère la question est réglée.

— Mais enfin, Pioultr, dis quelque chose ! Ne reste pas planté comme ça ! Tu as bien un avis sur la question, non ? Tu es pour, ou contre le fait que je me joigne à vous ?

— Je crois qu'elle a raison, Blade. Elle connaît la ville, ce qui n'est ni ton cas, ni le mien.

— Dis donc, toi, je ne t'ai rien demandé. Contente-toi de construire ton harnais. Où en es-tu ?

— J'ai presque terminé. Il me reste encore quatre boucles.

— Bon alors ? Vous m'expliquez comment on les accroche, vos foutues boucles, ou j'y descends à la force des ongles ?

— Bon bon, d'accord ! Tu as gagné. Mais promets-moi une chose...

— Tout ce que tu voudras, Richard Blade !

— Pendant la descente...

— Oui...

— Si tu tombes... S'il te plaît, ne crie pas.

Lila se jeta sur lui et lui tapota la poitrine de ses poings en mimant la colère. Il laissa provisoirement tomber son ouvrage, la prit dans ses bras et colla ses lèvres sur les siennes.

Pioultr les observait d'un regard clinique.

— Vous les humains, plus je vous connais, et moins je vous comprends. Il y a là un mystère qui dépasse celui de ma création !

Le harnais était en fait en filet de métal, à très larges mailles, auxquelles étaient solidement fixées les boucles. Une trentaine en tout, réparties sur tout le corps. Grâce à ce système, ils pourraient se

mouvoir comme de gros insectes, en déplaçant chaque partie du corps séparément, de manière à ce qu'une dizaine de boucles restent en permanence en contact avec la paroi. Avec une marge de sécurité. Six points d'ancrage suffisaient à supporter le poids de Pioultr, le plus lourd des trois. Les boucles qu'ils avaient sur le dos ne devaient en principe pas servir. Elles étaient prévues pour le cas où il aurait un problème, c'est-à-dire une chute. Il faudrait alors pouvoir recoller en catastrophe à la paroi, dans n'importe quelle position.

Pour l'instant, ils s'entraînaient à descendre le long du mur de la tour de prélèvement.

— Alors, tu t'en sors ? demanda Blade le visage levé vers Lila.

— Ça va ! J'ai dû être lamiche dans une vie antérieure.

Des trois, Lila était en fait celle qui s'en tirait le mieux, peut-être à cause de son faible poids.

— Bon, maintenant tombe et essaie de te raccrocher !

— Quoi ? Mais c'est haut ! Tu veux que je me blesse pour te débarrasser de moi, c'est ça ?

Blade ne voulait prendre aucun risque. Lila devait apprendre à contrôler sa chute, et mieux valait le faire ici, à quatre yards du sol, que dans la cage d'ascenseur soixante fois plus haute. Il leur fallait maîtriser cette technique, comme celle de la reptation, au point que chaque mouvement devienne automatique. Et ils n'avaient que quelques heures pour cela.

— Alors tu tombes ? Oui ou non ?

Elle se lâcha enfin en poussant un cri, se retourna complètement, roula sur elle-même, lança une jambe contre le mur, balança son bras, puis fut entièrement attirée et s'arrêta, tête en bas et dos au mur, à moins d'un pied du sol.

— Tu vois, lui dit-elle encore épinglée contre la tour. J'ai réussi.

— Oui, mais tu as crié !

Bien que complètement rodés à cette technique de descente, le premier « pas », le moment où ils durent passer le bord de la cage du monte-charge, renoncer au contact sécurisant du sol pour s'accrocher au-dessus du vide, fut particulièrement impressionnant. Cette flambée d'appréhension, cet assaut de l'angoisse auquel tout parachutiste lucide se trouve confronté avant son premier saut, était inévitable, naturel. Même Pioultr, qui s'était débranché quelques circuits annexes

pour se rendre insensible au danger, y fut confronté. Lila hésita plusieurs secondes avant d'oser se lancer. Sachant, par expérience, que cette réticence du dernier instant pouvait se révéler fatale, Blade était venu à son secours d'un pernicieux « Il est encore temps de renoncer ».

La suite fut moins pénible qu'il ne l'avait craint. Surtout parce que l'obscurité leur évitait de mesurer la réalité du risque. Lila s'en tirait très bien, de mieux en mieux même à mesure qu'ils descendaient. Portée par cette sensation proche de l'euphorie survenant toujours après une victoire sur soi-même, elle finit même par prendre quelques yards d'avance.

— Inutile d'aller aussi vite, la raisonna Blade, conscient des risques naissant d'une telle ivresse. On ne fait pas une course.

La descente se poursuivait sans poser de problème particulier, si ce n'est qu'elle dura une éternité, pendant laquelle le silence vibrait au rythme du choc des boucles contre la paroi de métal.

Depuis la mise en garde de Blade, ils progressaient lentement. Pas plus de deux à trois yards seulement à la minute. Ce qui impliquait une durée d'environ une heure et demie à deux heures pour la totalité de la descente. Aussi Blade proposa-t-il une pause à mi-parcours.

— Parle-nous un peu de ton monde, lui demanda Lila. De toi. Il me semble te connaître, mais en fait je ne sais presque rien de ta vie.

— Il n'y a pas grand-chose à en dire, se défila Blade qui n'avait pas pour habitude de s'épancher sur lui-même, encore moins dans un autre univers que le sien et surtout pas dans la circonstance présente... Je ne suis qu'un cobaye au service de la science, un simple trait d'union entre les mondes.

— Pourquoi as-tu accepté cette mission ? Qu'est-ce qui te motive ? demanda à son tour Pioultr, sans doute par simple curiosité.

Cette discussion, entre trois êtres si différents, accrochés entre deux réalités dans le noir absolu, avait quelque chose d'insolite, de surréaliste. Blade se prêta un instant à ce petit jeu de la vérité, auquel, non sans remords, il se laissa aller à tricher. Puis il revint à des considérations plus terre à terre en évoquant les différents problèmes qu'ils pourraient rencontrer à leur arrivée, et ils reprirent leur progression de cafards géants.

Lila poussa un cri de joie et de surprise en touchant le fond de la première.

— C'est fini ! On est arrivés !

Jamais encore le simple fait de pouvoir se tenir debout n'avait rendu Blade aussi heureux. C'est en partie pour cela qu'il trouvait toujours le même plaisir à ses voyages, malgré le danger, la répétition, les frustrations qu'ils lui imposaient. Ils étaient pour lui une source d'expériences toujours fraîche, à laquelle il s'abreuvait de sensations oubliées ou perdus, simples, élémentaires. Une source de jouvence.

— Nous sommes sur le toit du monte-charge.

— Et comment on fait maintenant pour sortir de là ? s'inquiéta Lila. Il faudrait pouvoir pénétrer dans la cabine.

Ils tâtèrent le sol sur toute la surface, qui se révéla particulièrement sale et gras.

— J'ai une jointure, dit Blade en sentant sous ses doigts glissants un étroit sillon.

— Moi aussi, fit Pioultr.

Chacun la suivant de son côté, ils se cognèrent bientôt après avoir fait le tour d'une plaque carrée d'environ trois yards de côté. Il n'y avait nulle part aucun système de fixation.

— Ce monte-charge n'est pas tracté par câbles, intervint Pioultr. Ils n'ont donc pas eu besoin d'installer un accès au toit.

— Ça, si vous me l'aviez demandé, je vous l'aurais dit ! râla Lila. Tous nos ascenseurs fonctionnent sur le même principe que les boucles, mais inversé, un principe qui crée donc des forces de répulsion plutôt que d'attractions. En réalité, c'est même le contraire, ce sont les boucles qui fonctionnent sur le système inverse de celui des ascenseurs.

— Ce n'est pas grave, dit Blade après un temps de réflexion. On va remonter.

— Quoi ! Mais ça ne va pas ? Tu aurais pu y penser plus tôt qu'on ne pourrait ne pas pouvoir sortir de ce trou noir !

— Mais on ne va pas remonter jusqu'en haut, la rassura Pioultr qui venait de comprendre où voulait en venir Blade. Il doit y avoir d'autres ouvertures au-dessus. La cité est construite sur plusieurs niveaux, et là nous sommes au plus bas.

Blade n'en était pas aussi sûr, mais se garda de le dire. Dans le doute, il faut toujours s'abstenir de parler.

Après quelques minutes d'une ascension bien plus pénible que la descente, ils finirent par trouver la porte espérée. Un imperceptible rai

de lumière vertical séparait les deux moitiés de l'ouverture, trop mince pour qu'ils l'aient remarquée lorsqu'ils étaient passés devant, en lui tournant le dos, pendant la descente.

Blade, qui avait toujours son couteau, finit par pouvoir le glisser dans la fente, puis à suffisamment l'écarter pour que Pioultr puisse y glisser ses doigts. La lumière attendue coula au travers de la fente, un mince filet d'abord, puis explosa en un torrent éblouissant.

Ils avaient réussi.

Les vraies difficultés commençaient...

CHAPITRE XII

Deux hommes, des techniciens, triaient des outils. Voir déboucher trois personnes de la salle d'élévation, qu'ils avaient quittée vide quelques instants plus tôt, aurait suffi à les paralyser de stupeur. Mais l'apparence de Blade et de ses amis aux visages difformes, noirs de poussière et de graisse, bizarrement habillés et couverts de boucles noires accrochées à un harnachement de fils métalliques, les plongeait dans un état proche de la catatonie.

L'un finit par tomber, sur ses genoux, la bouche ouverte, avant de s'affaler de tout son long sur le sol. Son copain, plus résistant, ne sortit de son engourdissement qu'en voyant le trio de zombis approcher. Sans se presser, il porta la main à son arme, qu'il portait dans une cosse sur la cuisse. Pioultr était sur le point de lui sauter dessus. Blade lui posa la main sur l'avant-bras. L'homme, c'était évident, n'avait pas l'intention de faire usage de son arme. Il voulait seulement la leur donner, en signe de reddition.

Quelques instants plus tard, les deux techniciens, soulagés de leurs uniformes, entraient en se tassant dans une grande malle vidée de son contenu.

Le problème des habits était en partie résolu, ils avaient une arme. De dissuasion seulement, mais quand même très efficace de près. Il y avait même eu quelques « accidents », lui avait dit Lila.

La porte du local donnait sur une galerie déserte, plutôt mal entretenue.

— Je ne vois pas du tout où on est, fit Lila après y avoir jeté un coup d'œil. Je crois me souvenir que c'est l'étage de maintenance technique des systèmes de climatisation et d'aération. Je ne sais pas s'il passera beaucoup de femmes par ici...

— Pour l'instant, débarbouillez-vous et reposez-vous un moment, je surveille le couloir, dit Blade avant d'aller se poster dans l'embrasure de la porte entrouverte.

— Je n'ai pas besoin de repos, intervint Pioultr. Laisse-moi m'en

occuper.

— Sans vouloir te vexer, je préfère m'en charger. Ça demande certaines compétences plus... humaines.

La première femme que Blade vit arriver, sur un vieux chariot blanc qu'elle pilotait debout, était une employée du service d'entretien. Le costume idéal pour Lila, bien qu'un peu trop large. De plus, elle portait un masque anti-poussière, qui lui cacherait une bonne partie du visage.

Tout sourire et les mains dans les poches, Blade alla à sa rencontre. Elle, voyant ce mâle approcher, superbe malgré son uniforme trop petit, et apparemment partant pour un brin de causerie, crut son jour de foire enfin arrivé.

Dès qu'il fut à sa hauteur, elle coupa le moteur de son chariot en signe de consentement inconditionnel.

— Vous avez un moment ? lui dit-il, d'une voix qui la fit vibrer jusque dans le creux des orteils et lui ouvrit tout grand la porte des plaisirs à venir.

Blade, tout sourire, lui tendit la main pour l'aider à descendre de son chariot. Elle, princesse d'un soir flottant sur un nuage rose, en avait les yeux plus brillants que deux solitaires.

— Je suis désolé, lui dit-il en s'écartant pour la laisser entrer dans le local.

— Il ne faut pas mon grand ! Il ne faut pas, le rassura-t-elle, la libido déjà dégoulinante.

Elle franchit le seuil et, se retrouvant face à deux monstres défigurés, tomba de haut dans les bras de son technicien charmant...

— On est loin du centre, dit Lila en arrivant au niveau inférieur. Il nous faudrait une voiture.

— Non, il vaut mieux marcher, objecta Blade. Deux techniciens et une nettoyeuse dans une voiture, ça paraîtrait bizarre. Nous sommes trop près du but, on ne peut plus prendre de risques.

— Regardez, fit Pioultr le doigt pointé vers un homme qui, un peu plus loin, traversait la galerie par une voie perpendiculaire. Un androïde.

— T'es sûr ? À quoi tu vois ça ?

Il y avait comme de l'ironie dans la voix de Pioultr lorsqu'il lui répondit :

— Disons que ça demande quelques compétences plus... machinales.

— Bon, fit Blade amusé. Bonne chance ! Et si on ne se revoit pas, sache que...

Blade préféra laisser la fin de sa phrase en suspens. Plantant son regard dans celui de l'androïde, il lui tendit la main.

— Tu veux quoi ? s'étonna Pioultr.

— Je ne veux rien. Dans mon monde, se serrer la main avant de se séparer est un signe d'amitié.

Sans hésiter, Pioultr se plia à cette règle nouvelle pour lui. Quand Blade sentit sa poigne de fer, il s'en trouva rétroactivement bien heureux de ne pas avoir eu à l'affronter en combat.

— Tu crois que ça va marcher ? demanda Lila en le regardant s'éloigner.

Pioultr était chargé de rallier à leur cause les androïdes de la ville. Plus particulièrement un certain Vidio, qui occupait un poste important au service des communications. Les humains, lorsqu'ils avaient créés la dernière génération de ces hommes-machines, des serviteurs aussi dociles que zélés et compétents, leur avaient confié certains postes clés. Le Vidio en question dirigeait le secteur publicité du centre de communication. Comme tous les autres androïdes, programmés pour aider au bien de l'humanité, Vidio n'hésiterait pas une seule seconde à leur venir en aide lorsqu'il apprendrait le mensonge des gouvernants découvert par Lila.

Pioultr lui demanderait alors de révéler la vérité au cours d'un spot publicitaire. Par tous les écrans de la cité, privés ou collectifs, même éteints, elle éclaterait au grand jour. Tous les habitants de la cité apprendraient que depuis des années ils auraient pu retrouver le monde de la surface, de l'air libre et de la lumière vraie !

— Non seulement ça va marcher, la rassura Blade, mais on va provoquer une sacrée révolution quand la nouvelle va tomber. Et les gardes seront si occupés qu'on aura plus de chances de passer inaperçus. C'est aussi pour ça qu'on a intérêt à y aller à pied, il faut laisser à Pioultr le temps d'arriver jusqu'à son copain Vidio.

Lila approuva, remit son masque anti-poussière, et ils s'éloignèrent à leur tour.

Deux galeries plus loin, au moment où ils passaient sous un écran

public faisant office d'horloge, l'image céda la place aux messages publicitaires. Le premier vantait les mérites d'un nouveau modèle de voiture.

— La prochaine coupure a lieu dans deux tours, précisa Lila. Ça sera juste...

Le tour, unité de temps locale, équivalait à une centaine de minutes.

Blade sentit soudain comme un vertige l'envahir. Des points lumineux se mirent à danser devant ses yeux.

— Ça ne va pas ? s'inquiéta Lila en le voyant s'arrêter, avec sur le visage une expression qu'elle ne lui avait jamais vue.

Blade connaissait trop bien cette sensation, premier signe de son rappel prochain à Londres. Le temps qu'il lui restait à vivre sur ce monde lui était désormais compté. Mais, comme une femme enceinte sentant les premières douleurs de la naissance à venir, il ne pouvait dire quand exactement interviendrait ce rappel.

— Ce n'est rien, dit-il. Mais tu as raison, il faut se dépêcher.

Deux robots absolument identiques gardaient l'entrée invisible du laboratoire où Lila avait travaillé avant son expulsion vers ceux d'en haut. Blade lui répéta ses consignes tout en retirant ses chaussures et son uniforme de technicien, sous lequel il portait le short élastique noir qu'il avait sur lui au moment de son éjection vers la surface.

— J'ai l'impression de revivre, de rentrer chez moi après un long coma, dit Lila le cœur battant.

— Je te comprends, mais ce n'est plus vraiment chez toi. Tu es certaine que ça ira ?

Lila força son sourire et lui posa la main sur la joue.

— Est-ce qu'on a le choix ? dit-elle d'une voix douce et calme.

Un nouvel étourdissement le prit lorsqu'il lui emboîta le pas. Il fallait faire vite.

— L'en-trée-du-la-bo-ra-toire-é-tin-ter-dite-au-zem-ploi-yé-de-l'en-tre-tien-non-na-sser-men-té, fit le robot devant lequel Lila se présenta.

— Je suis Lila, assistante de Maître Albar.

— Dé-so-lé, rétorqua le cerbère de métal, vo-tre-vi-sa-ge-ne-cor-es-pond-pas-à-ce-lui-de-ma-fiche. Vous-za-vé-dix-se-con-des-pour-dé-cli-né-vo-tre-vé-ri-table-i-den-ti-té.

— C'est à cause d'une allergie due à un nouveau produit de

maquillage. Essayez mes empreintes vocales ou digitales, lui rétorqua Lila à toute allure.

Elle avait été dans les temps. Le robot mesurait la validité de son argument.

— Dites-trente-trois ! ordonna le robot rassuré après un temps, pendant qu'un clapet se soulevait à son sommet, sous lequel Lila glissa son index, heureusement intact.

— I-den-ti-té-vé-ri-fié. Vous-pou-vé-en-tré.

La porte du laboratoire apparut. La première étape était franchie. Blade et Lila allaient maintenant devoir se séparer.

— Cet homme est un clone de Richard Blade, qui présente quelques anomalies de fonctionnement. Ramenez-le auprès des autres !

— Sui-vé-nous ! lui ordonnèrent d'une même voix les deux robots en venant l'encadrer.

— C'est presque trop facile, songea Blade, le visage impassible, sans un regard pour Lila.

Il était déjà entré dans la peau de son nouveau rôle.

— Cé-ti-ci ! dit le robot en dirigeant son rayon vers le mur pour faire apparaître la porte. La salle – en fait un immense hangar – où les clones attendaient leur heure n'était pas très éloignée du laboratoire. Blade pourrait, après avoir accompli sa triste mais nécessaire besogne, rapidement rejoindre Lila.

Continuant à imiter la démarche légèrement heurtée, maladroite, du clone qu'il avait déjà rencontré, il entra dans la salle. Elle était immense et baignait dans une vive lumière blanche, dont les reflets donnaient au sol lisse et luisant l'allure d'un lac tranquille. Une légère odeur mentholée flottait dans l'air. Au-delà d'une ligne blanche coupant la salle en deux, des étagères superposées à trois niveaux étaient alignées sur toute sa longueur. Il y en avait ainsi quatre rangées, séparées par d'étroites allées. Sur chacune se trouvaient des masses brillantes.

— A-lé-vous-ré-ins-tal-lé-à-votre-place, ordonna le robot avant de faire machine arrière.

Tous sens aux aguets, Blade fit quelques pas à l'intérieur, comme s'il savait où se diriger, jusqu'à ce qu'il entendit l'imperceptible glissement qui indiquait que la porte se refermait derrière lui.

Abandonnant aussitôt son rôle, il courut vers la plus proche rangée

de lits. Tous étaient occupés par des clones immobiles sous leurs linceuls transparents, les mains croisées sur la poitrine dans la position du gisant, vêtus de shorts noirs identiques au sien.

Un nouveau vertige lui mit du coton dans les jambes, qui n'avait cette fois rien à voir avec les manipulations auxquelles devait se livrer le professeur Leighton, de l'autre côté de l'univers. La vue de ces centaines de corps identiques au sien, minutieusement rangés comme une vulgaire marchandise, le plongea dans une brève mais profonde confusion, dont il sortit en tremblant.

Le mur du fond était tapissé d'appareils de toutes sortes desquels émergeaient une série de minces tuyaux, qui couraient ensuite sur le sol avant de se séparer pour aller courir le long de chaque rangée de cocons. La partie haute de ce mur était entièrement recouverte d'un immense écran lumineux sur lequel étaient affichés différentes données et des colonnes rouges parallèles, toutes pratiquement de la même hauteur. Sans avoir à les compter, Blade sut qu'elles concernaient les clones entreposés là. Quelques colonnes vertes devaient correspondre aux emplacements inoccupés.

— Il est là ! Fouillez partout ! cria une voix à l'autre bout du hangar.

C'était la voix d'Albar, arrivé à la tête d'une petite armée de ses soldats de fer-blanc. Blade devait rapidement trouver une parade à ce malencontreux contretemps. Non loin de là, au début de la deuxième rangée sur sa gauche, il repéra un cocon vide. Il lui fallait agir vite, les robots commençaient à s'éparpiller à travers les allées.

Devant le pupitre de contrôle se trouvait un tabouret, sans doute celui du technicien chargé de veiller sur le sommeil des clones. Blade l'empoigna et le projeta violemment sur l'écran en croisant les doigts de son autre main pour qu'il ne fût pas incassable. Son vœu fut exaucé. L'écran vola en éclats, tandis qu'une série d'explosions couraient le long des câbles en crachant des gerbes d'étincelles multicolores. Un vrai feu d'artifice miniature.

Lorsque Albar, rouge de rage, arriva devant le poste de contrôle, Blade était déjà installé dans un cocon, immobile, le regard fixé sur une rayure du plafond.

— Fermez la porte ! hurla Albar, dès qu'il eût deviné les intentions de Blade.

Il s'empara d'un micro, tapota dessus pour tester son fonctionnement, poussa un contact, re testa le micro qui, cette fois,

répercuta ses coups amplifiés à travers tout l'entrepôt.

— Richard Blade. Je sais que vous êtes ici ! commença-t-il, avant de reprendre après un léger temps, vous ne pouvez pas m'échapper. Vous cacher parmi vos clones ne me paraît pas une si bonne idée ! Dans quelques minutes, je vous aurai démasqué. Alors, je vous donne dix secondes pour vous montrer !

Blade cherchait un moyen de gagner du temps, pour permettre à Lila de détruire le système de transfert, et à Pioultr de transmettre son message sur les écrans de la cité.

— Les dix secondes sont écoulées, Richard Blade, dit Albar en enfilant une paire d'écouteurs insonorisants.

Un signal sonore retentit à travers le hangar, hyper aigu qui lui vrilla les tympans. Dans les lits autour du lui, les clones se levaient tous, tels des automates mal réveillés, pour aller se planter devant leur lit. Blade en fit autant, avec un infime retard, et attendit, immobile, comme eux le regard fixe et vide.

Le spectacle de cette multitude de Blade parfaitement alignés, comme pour la parade, tout au long des différentes allées, avait quelque chose d'hallucinant, d'étrangement fascinant.

Du coin de l'œil, Blade vit Albar donner des ordres à ses robots, qui allèrent se placer au début de chaque allée. Blade, qui pensait pouvoir tromper leurs sens restreints, ne craignait pas la revue de détail à venir. Et le temps jouait en sa faveur.

Lorsque le robot chargé de sa rangée arriva près de son voisin, il comprit que ce test serait plus difficile qu'il ne l'avait imaginé. Le robot ne se contentait pas d'une simple observation. Tandis qu'un de ses tentacules rétractiles saisissait la main du clone, une autre émergea de son corps brillant, terminée par une fine et longue aiguille.

Blade, qui regardait toujours droit devant lui, comprit ce qui l'attendait lorsque dans le rang d'en face, un autre robot se livra à la même opération sur son vis-à-vis... Après lui avoir saisi la main, il planta son aiguille dans le creux entre le pouce et l'index, un endroit particulièrement douloureux. Blade était bien placé pour le savoir. Enfant, il s'était un jour profondément ouvert le pouce droit en jouant au rugby. Le médecin qui l'avait pris en charge lui avait fait une piqûre de morphine au même endroit. Avant d'en ressentir les effets euphorisants, il avait dû endurer la douleur de la piqûre, une douleur insupportable qui lui avait arraché un cri dont le souvenir résonnait encore à ses oreilles.

C'était son tour. Le robot se planta devant lui et lui prit la main gauche. Blade avait laissé son esprit se vider. Son relâchement était total. Les images remontèrent de son passé. La seule parade qu'il avait trouvé contre la douleur était de la confondre avec celle de son souvenir.

Il sentit l'aiguille percer la peau, traverser les premiers millimètres de chair, toucher l'os... Une lame de feu explosa dans sa main. Il se revoyait dans le cabinet de ce médecin de campagne... La douleur était telle qu'il ne sentait plus le reste de son corps. Il n'était plus qu'un point, qu'une sensation insensée de souffrance... Le médecin avait une assistante blonde, aux cheveux légèrement crépus. Blade ne pouvait même pas serrer les mâchoires, ni laisser cette douleur se répandre dans son esprit. Il aurait pu transpirer. Le robot analysait sa réaction... L'infirmière ne portait rien sous sa blouse blanche... Il l'avait remarqué quand elle s'était penchée vers lui pour lui attacher les poignets avec des lanières de cuir aux montants du lit. Elle lui avait offert, du fond de son regard d'azur, un sourire qu'il n'oublierait jamais...

Lorsque le robot retira son aiguille pour passer au clone suivant, il était au bord de l'évanouissement.

C'est à ce moment que les vertiges annonciateurs du départ revinrent le tourmenter. L'épreuve l'avait terriblement affaibli. Il tituba et dut s'accrocher aux supports des cocons derrière lui pour ne pas tomber.

La réaction du robot qui venait de le tester fut immédiate. Une lampe s'alluma à l'avant et se mit à clignoter, tandis qu'il émettait un puissant signal sonore.

Tous les autres tortionnaires de métal convergèrent aussitôt sur lui. Il était repéré, et dans la quasi impossibilité de s'échapper. Tous ses efforts avaient été vains. Il avait souffert pour rien.

CHAPITRE XIII

— Je vous aurais cru plus résistant que ça, dit Albar, avec une lueur ironique dans le regard. Vous avez vu mes clones ? Une leçon d'endurance ! Parce que contrairement à ce que vous devez penser, ils sont aussi sensibles que vous et moi à la douleur. Enfin, plus exactement, disons qu'ils ont mal, mais qu'ils ne souffrent pas.

Une dizaine de robots les escortait. Deux autres tenaient fermement Blade prisonnier de leurs tentacules. Ils retournaient au laboratoire, où Albar, qui n'était apparemment pas encore informé de la présence de la vraie Lila, avait l'intention de lui faire subir quelques prélèvements supplémentaires.

— Vous avez eu la bonté de revenir parmi nous, je vais donc en profiter pour vous soutirer vos souvenirs les plus récents. Je suis certain qu'ils seront riches d'enseignements et me permettront d'améliorer sensiblement le profil caractériel de vos... Comment dois-je les appeler ? Vos frères ? Vos semblables ? Ou plus simplement vos doubles ?

Pas encore complètement remis de sa terrible épreuve, Blade puisait dans ses ultimes réserves d'énergie pour parvenir à le cacher.

— Pour qui travaillez-vous ? demanda-t-il.

Le groupe déboucha dans la dernière galerie. Un peu plus loin, les deux mêmes robots montaient la garde devant le laboratoire. Albar éclata de rire.

— Pour eux, fit-il l'index pointé vers le plafond de la galerie. Pour Adélaus – dommage que vous ne l'ayez pas rencontré, un homme un peu simple, mais charmant – et pour mes commanditaires, les gouvernants autrement dit. Enfin, c'est ce qu'ils croient. Mais à dire vrai, c'est pour moi que je travaille, mon cher Blade, pour moi ! Pour le pouvoir ! Voyez-vous, la matière n'a plus beaucoup de secrets à offrir à un savant de mon niveau. Et je dois avouer que la recherche ne présente plus grand intérêt à mes yeux. Disons qu'avec l'âge, mon goût de la découverte s'est émoussé. Je serais plutôt porté maintenant

vers la conquête. Grâce à mes connaissances et à vos capacités, je vais me lancer dans une nouvelle aventure, bien plus exaltante... La conquête des mondes parallèles ! De leurs richesses, de leurs savoirs, de leurs trésors artistiques... Vous êtes un homme exceptionnel, Richard Blade. Avez-vous une idée de ce qui sera possible à une armée entière d'êtres à votre image ? C'est pourquoi je commencerai par votre monde. Je vous dois bien ça...

Cet homme est complètement fou, se dit Blade, qui lui aurait bien demandé dans la foulée la raison du monstrueux mensonge sur l'évolution de la pollution en surface. Albar semblait en verve. Il se serait sans doute fait un plaisir de lui répondre. Pourtant Blade préféra s'en abstenir. Pour deux raisons. D'abord parce qu'il ne voulait pas lui révéler qu'il était lui-même au courant, du moins, pas avant la diffusion de l'information par Vidio l'androïde. Aussi parce qu'il n'était plus très sûr qu'Albar en était averti. Ces deux affaires pouvaient très bien être indépendantes. Dans ce cas, mieux valait qu'Albar l'apprenne le plus tard possible.

Ils arrivèrent à hauteur des deux robots-gardes qui firent apparaître la porte du laboratoire. En principe, Lila aurait dû avoir le temps de mener à bien la destruction des appareils et de quitter les lieux. Blade comptait d'ailleurs sur la surprise d'Albar en découvrant son laboratoire saccagé pour lui fausser compagnie. Mais la tranquillité des gardes l'inquiétait au plus haut point. Si les choses s'étaient passées comme prévu, il aurait dû y avoir un peu plus d'agitation devant cette porte...

Ses craintes furent très vite confirmées, le laboratoire présentait un aspect tout à fait normal. Tout était en place, et le cocon de transfert intact... Lila avait échoué. Blade commençait à sérieusement s'inquiéter pour elle.

— Amenez-le dans la salle de clonage ! ordonna Albar à ses robots.

Blade ne pouvait attendre plus longtemps. Ses plans étaient bouleversés, il lui fallait passer à l'action.

Les deux robots qui l'encadraient le tenaient prisonnier de leurs tentacules. Malgré sa main gauche toujours douloureuse, Blade ramena ses bras vers l'avant, de toutes ses forces. Les deux robots vinrent violemment se fracasser l'un contre l'autre avec un bruit de gong fêlé. Les tentacules s'ouvrirent. Il était maître de ses mouvements.

Mais Blade ne put profiter longtemps de sa liberté nouvelle. Les dix

robots de l'escorte fondirent sur lui, le renversèrent à terre et ce fut, cette fois, une dizaine de tentacules qui vinrent lui enserrer les poignets, les bras et les chevilles, et le soulevèrent comme pour le porter en triomphe.

— Belle tentative, ironisa Albar qui avait profité du spectacle sans broncher. Je n'en attendais pas moins de vous. Et maintenant que cet entracte est terminé, nous allons reprendre...

Albar laissa sa phrase en suspens. Lila venait d'apparaître à la porte de l'arrière-salle en question. Mais ce n'était pas la vraie Lila. Celle-là portait une blouse blanche, avait le visage intact et un sourire transpirant ce machiavélisme malsain que lui avait transmis Albar, son créateur.

— Lila... Je te croyais au centre de test.

— J'ai une surprise pour vous, Grand Maître, dit-elle en s'écartant pour l'inviter à entrer.

Albar marqua une légère hésitation comme si quelque chose l'avait alerté dans le comportement de son assistante ; mais sa curiosité l'emporta sur sa méfiance malade. Quelques secondes après qu'il eut disparu, Blade entendit résonner son rire gras puis retentir sa voix entrecoupée de hoquets qui ordonnait qu'on lui amenât le prisonnier.

Les robots obéirent aussitôt et portèrent Blade, toujours planant au-dessus du sol, jusqu'à la pièce voisine.

— Vous allez certainement apprécier, lui glissa Albar lorsqu'il passa devant lui.

À la lueur sadique que Blade découvrit dans son regard brillant, il sut ce qui l'attendait...

Lila, « sa » Lila, gisait nue dans la nef de duplication. Blade voulut hurler de rage, écraser sous ses poings le visage hilare d'Albar et celui de sa créature maléfique qui contemplait le corps inerte, abîmé par les cicatrices de la pollution, de sa « matrice originale ». Était-elle morte ?

— Que s'est-il passé ? demanda Albar.

Son ton guilleret acheva de mettre Blade hors de lui. Il tenta une ultime manœuvre pour se libérer, mais les six robots qui le maintenaient dans leurs serres d'acier ne se laissèrent pas surprendre cette fois.

— Je vous le raconterai plus tard, répliqua Lila II. Faites plutôt installer Blade dans le réceptacle et renvoyez vos robots.

Albar, littéralement envoûté par cette réplique maléfique, transmit

l'ordre à ses sbires de métal. C'était sans doute la dernière chance pour Blade. Certains des robots allaient peut-être devoir le lâcher pour faire le tour du cocon...

Ce ne fut pas le cas. Les tentacules se révélèrent plus longues qu'il ne l'avait cru. En revanche, un autre événement vint compenser ce coup du sort : un écran du panneau de transfert se brancha tout seul et le visage de Pioultr apparut, grave et déterminé.

Albar, stupéfait, le regardait sans comprendre. C'était l'heure de la plage publicitaire. Au lieu de cela, cet homme au visage marqué, qui venait de la surface, tout comme sa première assistante maintenant morte, se mettait à débiter son identité.

— *Mon nom d'emprunt est Pioultr. Je suis un androïde de la cinquième génération, et je m'adresse à tous les habitants humains et non-organiques de la grande cité d'Adélaus IV...*

Étrangement, alors qu'Albar, au comble de la perplexité, avait le regard rivé à l'écran, la jeune femme à ses côtés souriait... en fixant Blade. Les robots, quant à eux, le tenaient toujours, mais s'étaient figés et écoutaient eux aussi.

— *Ce que j'ai à dire relève du code de priorité absolu, continuait Pioultr de la même voix solennelle. Les gouvernants vous ont menti. Le monde de la surface est, depuis plus d'une dizaine de cycles, redevenu vivable. Le taux de pollution de l'eau, comme celui de l'air, est redescendu de quatre points au-dessus des normes de sécurité. Une vie normale est redevenue possible en surface. Le document qui va suivre maintenant vous en donnera la preuve. Une copie en a été transmise aux autorités qui perdent dès à présent, en fonction de l'article VI du code de conduite, tout contrôle sur la population machinale de la cité...*

Le visage de Pioultr disparut de l'écran pour laisser place à des images que Blade reconnut immédiatement. C'était l'écran de la salle de contrôle de la bulle d'observation, celui sur lequel Lila avait découvert la vérité.

— Qu'est-ce que vous faites ? hurla Albar à ses robots qui venaient de lâcher Blade.

— C'é-do-cu-ments-sont-to-ten-tiques, intervint un des robots.

— Vous-faites-par-tie-des-zo-to-ri-tés, enchaîna un second.

Puis un troisième prit la parole à son tour :

— Vous-na-vé-plus-zo-cun-droit-de-con-trole-sur-notre-com-por-te-ment...

— Nous-som-mes-dé-zo-lés... Nous-de-vons-nous-mettre-en-vé-yeuse.

Une douzaine de claquements suivis de courts sifflements vinrent confirmer l'auto-interruption des robots. Puis le silence envahit la salle.

— On dirait que la situation vous échappe, fit Blade durement. Maintenant vous allez me payer la mort de Lila.

Tandis que le visage de Pioultr réapparaissait à l'écran, pour réclamer calme et discipline de la part de la population, Blade marcha tranquillement sur Albar, qui recula d'abord, affolé, puis sortit son arme, celle avec laquelle il l'avait déjà neutralisé.

— Je vais vous tuer ! cria-t-il hystérique. N'avancez plus ! Restez où vous êtes !

Blade, le regard concentré sur la main qui tenait l'arme, continua de marcher sur lui. Albar était trop nerveux, et lui trop calme. Le risque existait, mais il était minime.

— Vous ne pouvez pas le tuer, intervint Lila. Et le Troisième Commandement ?

— Je m'en contrefiche du Troisième Commandement ! Il n'y aura pas de témoin ! Les robots sont en veilleuse !

Albar allait tirer. Blade s'apprêtait à plonger sur le côté, lorsque Lila, d'un violent coup de pied, lui fit sauter l'arme de la main.

L'annonce de Pioultr avait fait l'effet d'une bombe et le plus grand désordre régnait dans la cité, malgré son appel au calme et au civisme.

— Tu comprends, ta mission c'était important, mais je voulais d'abord me venger, de lui autant que d'elle, fit Lila en montrant le corps de son sosie toujours étendu dans le cocon au centre de la pièce. Alors, quand je me suis vue arriver... Je veux dire quand je l'ai vue arriver, elle, l'assistante d'Albar, je n'ai plus pu me contrôler. J'étais devenue une vraie furie...

Lila riait en courant d'une machine à l'autre, s'affairait joyeusement. Blade, lui, savait que l'heure du retour ne tarderait pas à sonner. Il avait traversé deux nouvelles vagues de vertiges, sa vue s'était un instant troublée. Mais il n'avait rien dit.

— Elle aussi, d'ailleurs. Tiens, regarde les marques que je lui ai faites...

Lila releva la manche de sa blouse. Plusieurs griffures marquaient son avant-bras.

— Mais rien ne pouvait m'arrêter. Je l'ai d'abord assommée avec un tabouret, le premier objet en fait qui m'est tombé sous la main ; ensuite je l'ai installée dans le cocon et je lui ai transféré mes portraits psychologiques et psychiques, nos souvenirs, tout quoi. Je n'étais pas certaine que ça marcherait, mais j'attendais ce moment depuis si longtemps que j'étais prête à tout risquer. Quant à elle, toute sa personnalité est maintenant là-dedans, dit-elle en brandissant un petit disque qu'elle jeta dans une poubelle. Mon ancien corps, lui, est vide. Ce n'est plus qu'une vieille enveloppe vide.

Elle se tourna vers Blade et écarta les pans de sa blouse en le couvrant d'un regard réjoui.

— Et mon nouveau corps, comment le trouves-tu ?

Il connaissait déjà ce corps, ses formes et sa peau lisse, légèrement satinée.

— Et ton autre réplique ? Que comptes-tu en faire ?

Blade se rappelait la nuit sportive passée avec elle, mais il n'en avait plus aucune image. Ses souvenirs avaient déjà disparu. Le reste suivrait bientôt.

— Je ne sais pas... Elle est plutôt gentille. L'idée qu'une autre moi-même se promène dans la cité, m'amuse plutôt...

Elle effectua une dernière série de manipulations pendant que Blade traînait Albar inconscient hors du laboratoire. Quand il revint, Lila avait terminé.

— Il faut partir, lui dit-elle. Tous les circuits sont inversés. Dans un quart de tour, les machines vont implorer. Même l'entrepôt de clones devrait être détruit.

Blade la remercia de son sourire le plus chaleureux, lui prit la main et y déposa un ultime baiser.

Déjà les lignes du laboratoire se mettaient à onduler, les couleurs à se fondre.

— Je te suis, dit-il. Je voudrais juste voir quelque chose sur ces robots. J'en ai pour une minute...

Arrivée à la porte, Lila eut un doute. Il lui semblait que le sourire de Blade avait eu quelque chose de forcé. Elle se retourna, une question au bord des lèvres...

La pièce était vide. Richard Blade n'était plus là.

CHAPITRE XIV

— Alors, qu'avez-vous fait cet après-midi ? lui demanda Jennyfer.

L'air était d'une douceur bienvenue après plusieurs jours d'une humidité lourde et grise. Les quais en étaient d'ailleurs un bon baromètre. Le nombre des promeneurs, généralement des couples, témoignait de ce retour des hautes pressions. Blade se sentait en parfaite forme, légèrement décalé, comme au retour d'un long voyage, mais il n'avait plus aucune séquelle de son lointain séjour. Sa main avait cessé de le faire souffrir dès son départ du monde THX 1138.

— Je suis peut-être indiscrète, s'empessa-t-elle d'ajouter en se méprenant sur le sens de son hésitation.

— Non, non pas du tout, la rassura Blade. Voyez-vous, étant donné la spécificité de notre métier – je dis « notre » parce qu'il ne fait aucun doute pour moi, qu'il sera aussi bientôt le vôtre – je considère qu'il n'y a de secret que professionnel.

— Que voulez-vous dire ?

— Et bien qu'aucune question n'est réellement indiscrète. Les réponses, en revanche, peuvent parfois l'être beaucoup plus. Vous ne croyez pas ?

Jennyfer, le visage baissé vers les pierres du quai, semblait occupée à mesurer l'insondable profondeur de sa réplique improvisée. Une légère bise vint agiter ses mèches rousses, rendues plus flamboyantes encore par les derniers rayons de soleil. Elle était vraiment très belle.

— Donc, pour répondre à votre question, je dirai que c'était un après-midi assez banal. En vous quittant, je me suis directement rendu à mon rendez-vous avec un collègue du Chiffre, qui avait un service à me demander...

Tout en lui racontant, par le menu, des événements qui n'avaient pas eu lieu avec un naturel forgé par des centaines d'allers et retours dans les mondes parallèles, Blade repensait à Pioultr, à ces hommes, ces femmes et ces androïdes qui allaient quitter les profondeurs de la terre pour émigrer en masse vers la lumière. Il se demandait s'ils

sauraient tirer la leçon du monumental mensonge dont ils avaient été victimes. Il repensait aussi à Lila... À la porte du laboratoire, elle avait hurlé son nom alors qu'il n'était déjà plus visible et pas encore parti.

— Et puis je vous ai appelé, pour vous proposer de nous revoir, conclut Blade. Vous ne m'avez pas trouvé trop... pressant, j'espère ?

Elle se tourna vers lui, et le fixa avec un sourire à damner un pion.

— Pressant ? Non, je n'ai rien senti de tel. Je suis moi-même très impulsive. Et comme vous ne m'aviez pas laissé votre numéro de téléphone, je ne pouvais qu'espérer votre appel.

Blade décida le moment largement venu de passer à la phase trois : l'arrêt-baiser. Il s'arrêta donc, et fut encore ébloui par la délicatesse de ses traits. Elle écarta une mèche de cheveux rebelle qui lui battait la joue. Le compte à rebours arrivait en bout de course. Au moment où Blade allait l'aider à maintenir cette mèche complice, son portable vint sonner la fin de ce premier round d'observation.

— Décidément, dit-elle, vous le faites exprès...

— Que voulez-vous ? Ce sont les risques du métier. Excusez-moi, je m'assure que ce n'est pas professionnel, et je me débarrasse de cet intrus.

C'était J qui, cette fois ne pouvait pas l'appeler pour l'envoyer en mission.

— Richard, commença son vieil ami, je me doute que vous n'êtes pas occupé à la rédaction de votre rapport, je vais donc être bref. J'ai parlé au professeur Leighton de cet aimant universel, êtes-vous certain que son principe était bien l'inversion de la polarité des constituants superficiels du noyau ?

— Oui, c'est bien ce que l'on m'en a dit. Pourquoi ?

— Et bien le professeur Leighton prétend que cela n'a pas de sens...

— Que voulez-vous, nous avons tous nos limites. Mais vous pouvez faire confiance à ma mémoire.

— Très bien. La prochaine fois que vous vous trouverez en face de tels mystères scientifiques, essayez d'en savoir plus.

— Je n'y manquerai pas, fit Blade pour mettre un terme à leur échange.

Il garda son portable à la main, et s'approcha de Jennyfer qui, sans doute par discrétion, était allée s'appuyer sur le parapet du quai.

— Plus rien ne nous dérangera, lui glissa-t-il dans l'oreille.

Joignant le geste à la parole, il tendit le bras et lâcha son portable dans la Tamise.

Achevé d'imprimer en août 1997
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

Vauvenargues – 14, rue Léonce Reynaud - 75 116 Paris

Tél. : 01-40-70-95-57

N° d'imp. 2221.

Dépôt légal : novembre 1997

Imprimé en France